

NOUVEAU RECUEIL

DE

LEGENDES ET D'HISTOIRES



NOUVEAU RECUEIL

DE

LÉGENDES ET D'HISTOIRES

PAR

UN AMI DE LA JEUNESSE



MONTRÉAL
BEAUCHEMIN & VALOIS, Libraires-Imprimeurs
256 et 258, rue Saint-Paul

1885



DEUX MOTS D'INTRODUCTION

Nous n'ignorons pas qu'il existe une foule d'histoires et de légendes capables d'intéresser la jeunesse en l'instruisant, mais ce que nous savons aussi, c'est qu'il est bien difficile de les trouver et d'en faire un bon choix.

Ces histoires se trouvent éparpillées çà et là dans une multitude de brochures, inaccessibles à la bourse des enfants et trop souvent unies à des futilités et à des accessoires qui ne laissent pas de présenter quelque danger pour leur innocence.

Voilà pourquoi nous avons cru devoir faire ce nouveau recueil, où l'on ne trouvera que ce qui est absolument expurgé et qui d'après notre longue expérience de la jeunesse, sera de nature à *intéresser*, *instruire et édifier*.

Puisse ce modeste volume être bien accueilli du public et en particulier des maisons d'éducation. Puisse-t-il combattre l'influence des mauvaises lectures et sanctifier la jeunesse jusque dans ses heures de repos et de délassement; c'est la meilleure récompense que nous en attendons.

NOUVEAU RECUEIL

DE

LÉGENDES ET D'HISTOIRES

UNE LETTRE A LA SAINTE VIERGE

(LÉGENDE)

Jean avait six ans, un pantalon blessé aux deux genoux, des cheveux bouclés, si épais et si riches qu'on en eût coiffé deux têtes de belles dames, une paire de grands yeux bleus, qui essayaient parfois de sourire, quoiqu'ils eussent déjà tant pleuré! une petite veste élégamment coupée, mais tombant par lambeaux, une bottine de fillette au pied droit, un soulier de collégien au pied gauche, tous les deux trop longs, trop larges, hélas! et trop percés, qui se relevaient en poulaines par devant et manquaient de talons par derrière. Là-dedans, il avait froid et faim, car c'était un soir d'hiver, et il jeûnait depuis la veille à midi, quand la pensée lui vint d'écrire une lettre... à la bonne Vierge.

Reste à vous dire comment le petit Jean, qui ne savait pas plus écrire que lire, écrivit sa lettre.

Là-bas, à Paris, dans le quartier du Gros-Cailloux, au coin d'une avenue et non loin de l'Esplanade, il y avait une échoppe de "rédacteur public." Le "rédacteur" était un vieux soldat, de fort mauvaise humeur, brave homme, pas bigot, ah non ! pas riche, et qui avait le malheur de n'être pas tout à fait assez éclopé pour obtenir son admission à l'hôtel des Invalides.

Ce n'est pas plus malin que cela. Jean le vit à travers les carreaux de son échoppe, se chauffant et fumant sa pipe en attendant la pratique. Il entra et dit : "Bonjour, monsieur ; je viens pour écrire une lettre.— C'est dix sous, répondit le père Bouin." Car ce brave, qui était peut-être la cent millième partie de la gloire d'un maréchal de France, s'appelait le père Bouin. Jean qui n'avait pas de casquette, ne put l'ôter, mais il dit bien poliment : "Alors, excusez-moi." Et il ouvrit la porte pour s'en aller ; mais papa Bouin le trouva gentil et lui demanda : "Es-tu fils de militaire, moucheron ?— Non, répondit le petit Jean, je suis le fils de maman.— Bon ! fit le rédacteur : et tu n'as pas dix sous ?— Oh ! non, je n'ai pas de sous du tout.— Ta mère non plus ? Ça se voit. C'est une lettre pour avoir de quoi faire la soupe, eh ! petiot ? — Oui, répondit Jean, justement !— Avance ! pour dix lignes et une demi-feuille, on n'en sera pas plus pauvre." Jean obéit. Papa Bouin arrangea son papier, trempa sa plume dans l'encre, et traça d'une belle écriture de fourrier qu'il avait : "Paris, le 17 janvier 1857." Puis, au-dessous, à la ligne : "A monsieur..." Comment

s'appelle-t-il, bibi ?— Qui ça ? demanda Jean.— Eh bien ! le monsieur, parbleu ?— Quel monsieur ?— Le particulier à la soupe."

Jean comprit cette fois, et répondit : " Ce n'est pas un monsieur.— Ah ! bah !... une dame alors ?— Oui... non... c'est-à-dire...— Ah ça, drôle, s'écria papa Bouin, tu ne sais pas même à qui tu vas écrire ?— Oh ! si ! fit l'enfant.— Dis-le donc, et dépêche-toi !"

Le petit Jean était tout rouge. Le fait est que ce n'est pas commode de s'adresser aux écrivains publics pour de pareilles correspondances. Mais il prit son courage à deux mains et dit : " C'est à la sainte Vierge que je veux envoyer une lettre." Papa Bouin ne rit pas. Il déposa sa plume et ôta sa pipe de sa bouche : " Moucheron, dit-il sévèrement, je présuppose que tu n'as pas l'intention de te moquer d'un ancien. Tu es trop petit pour qu'on te tape. Par file à gauche, va voir dehors si j'y suis !..."

Le petit Jean obéit et tourna les talons ; je dis ceux des pieds... puisque ses souliers n'en avaient plus. Mais en le voyant si doux, papa Bouin se ravisa une seconde fois et le regarda mieux. " Mille canons ! grommela-t-il, il y a tout de même de la misère dans ce Paris !... Comment t'appelles-tu, bibi ? — Jean. — Jean qui ? — Rien que Jean." Papa Bouin sentit ses yeux qui le piquaient, mais il haussa les épaules : " Et que veux-tu lui dire à la sainte Vierge ? — Je veux lui dire que maman dort depuis hier soir à quatre heures, et qu'elle l'éveille, si c'est un effet de sa bonté ; moi, je ne peux pas."

La poitrine du vieux soldat se serra, car il avait peur de comprendre. Il demanda pourtant encore: " Que parlais-tu de soupe tout à l'heure?— Eh bien! répondit l'enfant, c'est qu'il en faut. Avant de s'endormir, maman m'avait donné le dernier morceau de pain.— Et elle, qu'avait-elle mangé? — Il y avait déjà deux jours qu'elle disait: "Je n'ai pas faim." — Comment as-tu fait, quand tu as voulu l'éveiller? — Eh bien! comme toujours, je l'ai embrassée. — Respirait-elle?" Jean sourit, et le sourire le faisait bien beau. "Je ne sais pas, répondit-il; est-ce qu'on ne respire pas toujours?" Papa Bouin tourna la tête, parce que de grosses larmes lui coulaient sur les joues. Il ne répliqua point aux questions de l'enfant, mais il lui dit d'une voix qui tremblait un peu: " Quand tu l'as embrassée, n'as-tu rien remarqué? — Mais si... Elle était froide. Il fait si froid chez nous! — Et elle grelottait, n'est-ce pas? — Oh! non... Elle était belle, belle! Ses deux mains qui ne bougeaient pas, étaient croisées sur sa poitrine, et si blanches! Sa tête était tout à la renverse, derrière le traversin presque, de sorte que, par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder le ciel."

Papa Bouin pensait: " J'ai envié les riches, moi qui mange bien, moi qui bois bien... En voilà une qui est morte de faim!... de faim! "

Il appela l'enfant qui vint; il le mit sur ses genoux et dit bien doucement: " Petiot, ta lettre est écrite, et envoyée, et reçue. Mène-moi chez ta mère.—Je le veux

bien, mais pourquoi pleurez-vous? demanda Jean étonné.—Je ne pleure pas, répondit le vieux soldat, qui l'embrassait à l'étouffer en l'inondant de ses larmes; est-ce que les hommes pleurent?... C'est toi qui vas pleurer, petit Jean, pauvre chéri!... Tu sais que je t'aime comme mon fils... C'est bête... Mais j'avais une mère aussi, il y a longtemps, c'est sûr! voilà que je la revois, à travers toi, sur son lit, où elle me dit en partant: "Bouin, sois honnête homme et bon chrétien." La Vierge pendait dans la ruelle du lit, une image de deux sous qui souriait, que j'aimais et qui vient de me rentrer dans le cœur. Car j'ai été honnête homme, c'est vrai; mais pour bon chrétien, dame..."

Il se leva, tenant toujours l'enfant dans ses bras, et le pressa contre sa poitrine en ajoutant comme s'il eût parlé à quelqu'un qu'on ne voyait pas: "Voilà, vieille mère. Voilà, sois contente. Les amis se moqueront de moi s'ils veulent. Où tu es, je veux aller, et je t'emmènerai le petiot, pauvre ange, qui jamais ne me quittera, parce que sa coquine de lettre, qui n'a pas même été écrite, a pourtant fait coup double: elle a donné à lui un père et à moi un cœur."

C'est tout. La pauvre femme morte de malheur ne fut pas ressuscitée sur la terre. Qui était-elle? Je l'ignore. Quel avait été le martyre de sa vie? Je ne sais pas. Mais il y a quelque part dans Paris un homme, jeune encore, qui est "rédacteur," non point d'une échoppe comme papa Bouin. Il *rédige* d'élo-

quentes choses, et vous savez tous son nom. Appelons-le Jean tout court comme autrefois. Papa Bouin est maintenant un vieillard heureux, toujours honnête homme, de plus bon chrétien. Il jouit de la gloire du "petiot," comme il appelle parfois son illustre fils d'adoption, et il dit, car c'est lui qui m'a raconté cette histoire sans commencement ni fin: "Je ne sais pas quel est le facteur qui porte ces lettres-là, mais elles arrivent à leur adresse dans le ciel."

PAUL FÉVAL.



LE PETIT PATRE

(HISTORIQUE)

I

Au bord de la Warta, la rivière aux flots bleus, à l'ombre d'un bouquet de chênes et de bouleaux festonnant les prés verts, venait s'asseoir tous les jours un enfant, un jeune pâtre.

Une bien frêle et bien humble créature, en vérité. Sa mère avait été servante, son père était bûcheron ; il était né, une veille de Noël, dans une cabane, au fond d'un bois. Il n'avait pour vêtements qu'une petite pelisse de peau de mouton en hiver, et un petit sarrau de toile en été ; il grelottait bien fort sous le vent et la neige ; il avait vu brunir son teint rose et blanc, et sa belle chevelure blonde, par le hâle et au soleil. Il ne mangeait que du pain noir, et encore pas tous les jours. Il avait dix ans ; on le nommait Stasio, et il ne savait pas lire.

Cela ne l'empêchait pas d'être leste et agile, insouciant et joyeux, quand il venait s'asseoir, en gardant son troupeau, à la lisière des grands prés, à l'ombre des grands chênes.

Et comme le berger était petit et pauvre, le troupeau était modeste et chétif, en effet. Une petite vache maigre, avec deux porcs, qui cherchaient des glands dans le bois; trois oies blanches et une oie grise; un pauvre chien à longs poils qui s'appelait *Wierny*, c'est-à-dire Fidèle, et qui suivait partout son gentil maître Stasio, tel était tout son avoir et telle sa compagnie.

L'enfant, lui, était doux et bon : il avait naturellement horreur du mal : il n'eût voulu tourmenter ni rudoyer personne, pas même un porc, pas même un chien.

Et puis, comme il passait de longues heures dans la solitude des prés, des bois, et bien qu'on ne lui eût pas appris, comme à tant d'enfants des riches à connaître les causes, les effets, les résultats, les noms de tous les phénomènes divers, de toutes les belles et grandes choses de ce monde, le charme et la majesté de la nature parlaient cependant à son cœur.

Un beau lever de soleil, sans qu'il sût bien pourquoi, le rendait tout joyeux. Il écoutait les ruisseaux, souriait aux étoiles; une angoisse mystérieuse et douce et un secret respect le saisissaient quand il pénétrait dans les bois sous la voûte des chênes géants et des vieux hêtres séculaires. Et pourtant il n'avait pas peur, la nuit, quand le ciel était d'un bleu obscur, l'horizon brumeux d'un bleu limpide, et quand la plaine, sans soleil et sans voix, s'endormait sous l'œil de Dieu.

Avec cela, le petit Stasio n'était pas un enfant lan-

guissant, ni craintif, ni mélancolique, bien qu'il fût humble et doux. Nul n'était plus gai et plus heureux que lui, lorsqu'il parcourait, l'été, la lande et les grands bois, cherchant les violettes odorantes, les champignons bien blancs et les baies empourprées ; ou lorsqu'il glissait, l'hiver, sur la glace unie du fleuve, et poussait gaiement sur la neige son petit traîneau plein de bois.

Aussi leste qu'intrépide, il apprenait joyeusement les jeux, les sauts, les rondes des autres petits bergers et souvent, lorsqu'il était seul, il chantait de naïfs refrains, de sa voix sonore et douce.

Parfois aussi, il répétait les cantiques chantés au chœur, les hymnes et les psaumes de l'église. C'était alors qu'il se sentait heureux, bien qu'il devînt grave et rêveur. Alors, par delà les nuées blanches qui passaient rapides, sur le ciel, il croyait entendre les chants lointains du paradis, le chœur sacré des anges, comme lui souriant à la terre, et aimant Dieu comme lui.

Et à cause de cela, jamais le travail ne lui paraissait dur, ni l'isolement douloureux, ni la solitude amère ; car partout, il sentait la main de Dieu sur le monde, et l'œil de Dieu sur lui.

Et l'enfant grandissait ainsi sur ce petit coin de terre polonaise, pauvre et obscure, mais paisible et féconde. Le baptême et les leçons de sa mère en avaient fait un chrétien ; la solitude et le travail en auraient fait un homme, si la guerre, entraînant le massacre et le deuil à sa suite, n'eût passé sur le pays.

Ce fut vers la fin de l'hiver que parvint la grande nouvelle : " Les nôtres sont dans les bois, ils résistent, ils s'arment, les Russes les poursuivent." Et chacun soudain espéra, mais aussi chacun frémit.

Ce n'était pas, du reste, que de pauvres bûcherons, des bergers, des paysans obscurs, eussent beaucoup à gagner, hélas ! en changeant de maîtres. Et cependant quelque faible et opprimé, et misérable que l'on soit, on souffre et l'on murmure, en voyant les pas de l'étranger fouler impunément le sol de la patrie ; l'on verse, avec plus de résignation et de joie, son sang et ses sueurs pour ceux qui conservent, comme vous, les mêmes souvenirs, révèrent les mêmes aïeux, ont vu le jour au même berceau, et viennent prier au même autel.

Oui, la prière et le culte avant tout chez ces déshérités. Chez ce peuple ignorant, souffrant, la question de foi dominait, effaçait la question de race. Ces chrétiens fervents, ces croyants faibles et pauvres consentaient bien à céder, de façon ou d'autre, à des maîtres, leurs champs, leurs bois, leurs blés, leurs bras, leurs forces et même leur liberté : tout ce qui rend ici-bas la vie facile, joyeuse et douce. Mais ils ne voulaient pas qu'on leur ôtât leur croix, leur culte, leurs prêtres et leur autel : le signe de la résurrection sur leurs tombes, le signe du salut sur leurs berceaux, leur suprême consolation, leur unique compensation, enfin, le royaume de Dieu là-haut, la promesse d'une meilleure vie.

Donc, dans ce petit coin oublié, où vivaient les parents de Stasio, parvinrent aussi des bruits, des menaces de guerre. D'abord quelques-uns des proscrits vinrent se réfugier dans les marais, et les pauvres gens leur portèrent du pain, des provisions, des armes. Puis, leur nombre grossissant, ils s'enhardirent, se formèrent, et bientôt quelques combats partiels s'engagèrent aux alentours.

Ce fut une calamité immense, une désolation générale, lorsque les Russes, accourant en toute hâte, envahirent la contrée. L'on n'entendait parler tristement, tous les jours, que de villages incendiés, de *dwors* * assiégés et saccagés, de paysans massacrés, d'églises détruites, de prêtres livrés aux outrages et aux tortures de leurs bourreaux.

Pourtant ce vallon écarté, où vivaient les parents du jeune pâtre, avait été respecté, et Stasio, en conséquence, n'en allait pas moins, tous les jours, garder son troupeau en chantant par la lande et la bruyère.

II

Un jour,—c'était l'un des derniers de l'hiver et des premiers du printemps, — de vagues blancheurs couronnaient le sommet des coteaux dans le lointain, mais un éclat plus joyeux animait les pâles sourires du

* Nom donné aux habitations des seigneurs, dans les campagnes.

soleil, et une tiédeur douce vivifiait les brises courant sur les vallées. Un jour donc, Stasio, avec sa petite vache noire, ses oies, ses porcs et son chien, s'était assis à la lisière du bois, où commençait à poindre un gazon d'herbe verte. Ce jour-là, il était sérieux, et même un peu rêveur: ces histoires de guerre et de massacres, répétées dans son logis, le faisaient songeur et le rendaient triste.

Et puis la nature elle-même était encore endormie: pas de violettes dans l'herbe, pas de baies sur les rameaux, pas de chant d'oiseau dans la forêt. Seulement, de temps à autre, quelque pépiement aigu d'un moineau affamé, ou dans l'air quelque croassement de corbeau, railleur, rauque et sinistre.

Pour se distraire donc de cet ennui et de cette langueur, Stasio s'était mis à chanter. Sa voix pure résonnait mieux, et s'élevait plus haut dans le grand silence des bois; et toujours il se sentait plus calme, plus joyeux, quand il répétait, à la face du ciel et de l'horizon désert, quelque hymne naïve et tendre de l'office de la Vierge Marie. Il comprenait mieux les expressions poétiques et charmantes de "rameau de Jessé" et de "lis d'Israël;" "d'étoile du matin," et de "rose des cieux," en voyant les bourgeons déjà gonflés s'attacher aux branches flexibles; les corolles pâles des primevères éclore au sourire du soleil; et les étoiles d'or, le soir, se mirer dans les eaux du fleuve.

Mais tandis qu'il chantait, ce jour-là, son cantique fut soudain interrompu par un bruit éloigné, qu

venait du fond de la forêt. L'enfant s'arrêta et écouta. Peut-être l'écho de la cognée de quelque bûcheron, le refrain de quelque pâtre ?

Mais non ; le bruit parvenait sourd, lointain et régulier ; mais toujours plus retentissant, plus proche. C'étaient des pas d'hommes pressés et lourds, de bruyants cliquetis d'armes, et des chocs de souliers ferrés aux grosses racines des chênes qui se tordaient dans les allées.

— Ce sont des combattants, des soldats, — se dit le petit Stasio. — Mais quel espoir les dirige, et quel dessein les amène?... Sont-ce des nôtres, ou bien des Russes, de méchants ennemis de la foi, ou de pauvres enfants du pays?

Tandis que le petit pâtre se demandait ceci, le détachement qui s'approchait parut enfin sous les chênes. Le cœur résolu de l'enfant se serra à cet aspect.

Ils n'avaient, hélas ! ces combattants, ces soldats, ces vainqueurs, ni image sainte à leur drapeau, ni bannière polonaise. Leurs longues capotes grises flottant à leurs talons et leurs casques à pointe enfoncés jusqu'à la visière, au-dessus de leurs prunelles étroites et clignotantes, les faisaient reconnaître tout d'abord pour des soldats du czar, venus de quelques lointaines steppes de l'Oural, ou de quelque autre solitude d'Asie.

Ils s'avançaient en bon ordre, sous la conduite d'un vieux sergent à moustaches rouges, portant trois ou

quatre médailles d'honneur enfilées en brochettes. Du reste, ils ne paraissaient point se presser, et marchaient en se dandinant, avec des airs de gaieté, comme des ours en belle humeur revenant de la maraude.

Tout d'abord leur gaieté s'accrut quand ils aperçurent l'enfant.

"Qu'est-ce que ce petit fait donc là, dit l'un d'eux, avec les bestiaux de son père?

— Parions qu'il ne s'occupe guère de sa vache maigre et de ses sales pourceaux ; mais qu'il est bien plutôt venu pour nous surprendre et pour s'en aller porter, de ce pas, de nos nouvelles aux insurgés.

— C'est ce que nous allons bien voir... Sergent Michajlowitch, amenez le petit brigand."

Et Stasio qui les regardait venir, pâle, mais résolu, joignant ses mains sur ses genoux et s'appuyant au tronc d'un chêne, sentit un gros poing se poser pesamment sur son épaule, et se releva aussitôt, les regards fixés sur l'ennemi.

"Où demeures-tu, drôle? lui demanda la voix rude et brève du vieux de la troupe.

— Au hameau de Gornek, derrière ces grands arbres que vous voyez là-bas, répliqua-t-il aussitôt, attachant ses regards, sans trembler, sur cet uniforme abhorré, sur ces grosses figures farouches, et sur les pointes aiguës des baïonnettes, étincelant de mille feux aux rayons du soleil.

— Et que fait ton père, petit bandit ?

— Il coupe du bois dans les forêts du comte.

— C'est-à-dire qu'il court, sans doute, après ses amis les insurgés, qui ont grand soin naturellement de se mettre à nos trousses.

— Mais après tout, Piotz Iwanowitch, vous n'en savez rien, interrompit l'un des caporaux du détachement. Cet enfant, qui a l'air d'un brave, n'est peut-être point Polonais, ni catholique.

— Nous allons le voir, et s'il l'est, fils de chien! il n'a qu'à se bien tenir. Je le convertirai, moi, mieux que ne l'eût converti un pope... Dis-moi, petit scélérat, connais-tu notre père le czar?

— Je ne l'ai jamais vu: il est trop loin, répondit promptement l'enfant qui, par cette prudente et ingénieuse réponse, aurait pu donner le change à des persécuteurs moins farouches, moins acharnés que ne l'étaient ces bourreaux.

— Il n'est point sot, le petit!... Raison de plus pour lui faire entrer dans la cervelle tout ce qu'il doit connaître. Aussi, allons-y vivement... Si tu n'as jamais vu le czar, vaurien, tu dois au moins savoir ce qu'il exige, ce qu'il commande. C'est lui seul qui est notre pape, notre prêtre; qui nous apprend comment on doit prier... Eh bien, petit pourvoyeur d'insurgés, comment fais-tu ta prière?"

A cette brutale question, Stasio demeura sans répondre.

Ce n'était pas, certes, qu'il craignît de confesser en cet instant la foi du Christ, cette loi de justice et d'amour dans laquelle, dès ses premiers ans, l'avait

bercé sa mère. Mais il lui en coûtait, sans qu'il comprît bien pourquoi, de répéter ces paroles de tendresse et d'adoration en présence de ces barbares, d'adresser au souverain Seigneur des mondes cette supplication humble et douce : " Notre Père qui êtes aux cieux," à la face de ces méchants, qui ensanglantaient la terre et ne regardaient point le ciel, et qui ne reconnaissaient, avaient-ils dit, que le czar pour père.

" Comment, vaurien que tu es, tu ne sais pas prier ? grommela l'un de ces Kalmouks, secouant avec fureur l'épaule frêle du jeune pâtre.

— Tu sais faire, du moins, le signe de la croix ? ajouta l'un des plus avisés de la troupe. Eh bien, fais-le, et tout de suite ; nous verrons si tu es un bon serviteur du czar, un enfant de l'Église, ou un Polonais rebelle, un fils de chien maudit."

A ces paroles, un éclair d'indignation et de fierté jaillit dans les yeux du petit pâtre.

Oui, sans doute, il savait le signe de la croix, et il allait le faire sur l'heure. N'était-ce pas, dès lors, sa profession de foi qu'on lui demandait, et pouvait-il différer une seconde à se déclarer enfant de Dieu et du Christ ?

Alors, se plaçant bien en face du sergent aux favoris roux, il redressa fièrement sa tête blonde, éleva, à la hauteur de son front, sa petite main brunie, jeta un regard caressant, un regard de joie et d'amour au beau ciel qui lui souriait par-dessus la cime verte des arbres et les nuages glacés de rose, et, touchant de la main

son front pur, son sein et son épaule droite après son épaule gauche, fit avec ferveur autant qu'avec fermeté un grand signe de croix.

III

Ce fut alors une explosion de joie, de rires, de cris, d'injures à cette vue.

“ Un catholique ! un Polonais ! s'écrièrent tous ces mécréants.— Voyez, il ne sait pas seulement se signer, comme l'ordonne, comme le prescrit le czar, notre père ! Ne sais-tu pas que l'épaule droite est celle que l'on doit toucher la première, fils de chien, traître, bandit ?

— Je fais le signe de la croix ainsi que ma mère me l'a appris, ainsi que monsieur le curé, dans notre église, l'enseigne aux petits enfants, et le fait lui-même tous les jours... Je l'ai toujours fait ainsi, et je n'en connais point d'autre.

— Mais nous allons t'en apprendre un autre, en vérité ! s'écria l'un des soldats furieux, secouant rudement la jolie tête blonde ; inutile de parler d'abord d'église et de curé. Bientôt toutes vos églises seront par terre, vos curés tous en Sibérie. Vous écouterez les sermons de nos popes ; vous obéirez au czar, notre maître, et tu vas faire le signe de la croix comme nous, pour commencer.

Et le soldat, levant la main en l'air, se signa à la façon des Russes orthodoxes. Peine inutile : l'enfant secoua la tête, détourna les yeux, et ne l'imita point.

"Vas-tu faire ce que je te dis, chien d'obstiné? s'écria le barbare en furie.

— Non, vraiment, répondit sans pâlir Stasio qui n'hésitait plus. — Vous n'avez rien que je sache à me commander en ceci: vous n'êtes point des prêtres, vous, mais rien que des militaires. Laissez-moi donc prier en paix comme mes parents me l'ont appris.

— Il ne s'agit pas de prêtres ni de parents: c'est le czar qui commande. Et tu obéiras, ou sinon, tu es mort, graine de bandit!

— Voyons donc, petit, interrompit ici le caporal qui s'était montré plus indulgent ou plus sensible, on ne te demande pas grand'chose, en vérité. Tu n'es pas forcé de cracher au visage de ton père, ni d'insulter ta mère, ni de renier Jésus-Christ. Notre signe de croix, après tout, n'est pas si différent du vôtre. Qu'est-ce que cela te fait de te servir de cette main-ci ou de celle-là, de toucher l'une ou l'autre épaule?... Si tu veux, vois-tu, cesser de faire le raisonneur, et te montrer obéissant, je te donnerai ceci, tiens, pour que tu puisses acheter, à la foire prochaine, une belle ceinture rouge pour toi, un collier pour ta mère."

Et le caporal tentateur, mais bien intentionné, faisait briller aux yeux de l'enfant une pièce qu'il venait de tirer de son gousset, une belle pièce neuve et bien blanche.

Mais l'enfant secoua encore une fois la tête et répondit sans hésiter:

"Vous ne réfléchissez pas à ce que vous dites,

voyez-vous... Si je faisais maintenant ce que vous désirez, je renierais vraiment mon Dieu, et j'insulterais ma mère. Car ma mère m'a commandé de me signer ainsi tous les jours, pour l'amour de Dieu et d'elle, et, d'autre part, Jésus a dit que sa foi et son amour sont plus précieux que l'or, que les grandeurs, les riches vêtements, et toutes les autres belles choses de ce monde... Pensez-y donc, monsieur... trahir ma foi pour de l'argent ! c'est là certes une lâcheté que je ne ferai point.

— Tu la feras cependant, à moins que tu ne préfères la corde ! s'écria l'un des barbares, que le sang-froid de l'enfant avait violemment irrité.

— Je ne le ferai point, répliqua Stasio, tranquille et résolu. Vous pouvez m'emmener, me battre, me tuer, si bon vous semble.

— Ah ! scélérat, tu nous braves ; ah ! chien de Polonais, tu nous railles !... Eh bien, tu vas voir ce qu'il en coûte de résister, maudit, à tes maîtres qui te commandent, et de désobéir aux ordres de notre père le czar ! "

Ici, les soldats exaspérés se dirent entre eux quelques mots. La fureur les aveuglait, l'ivresse aussi, car la plupart d'entre eux chancelaient sur la bruyère, ayant pillé le matin même, la cuisine et la cave d'un *dwor*.

Quelques-uns des paquets qu'ils traînaient après eux étaient liés à une corde souple, solide et bien unie. Ils la détachèrent rapidement, en proférant les injures les plus épouvantables ; ils firent un nœud coulant à

l'une de ses extrémités, et attachèrent l'autre bout à la plus grosse branche de l'arbre.

Oui, de l'arbre, du vieux chêne sous lequel tant de fois Stasio s'était assis, répétant joyeux ses cantiques que la brise du soir emportait sur les prés, et façonnant de son couteau, des grains de chapelet pour lui, un fuseau pour sa mère.

Et puis, lorsque le nœud fut fait, on lui passa la corde au cou. Les visages basanés des soldats étaient féroces et résolus ; le caporal lui-même, qui avait paru s'intéresser au pauvre petit innocent, hochait la tête avec douleur, mais n'osait plus le défendre.

La corde était donc passée autour du cou frêle et blanc, emmêlant son nœud fatal aux boucles de cette chevelure blonde. Stasio ne bougeait et ne pleurait point ; il avait un peu pâli et envoyait par delà la plaine et les coteaux, un regard d'amour à son clocher, un regard d'adieu à sa mère.

"Maintenant, attention, vaurien !... Songe que tu vas aller danser là-haut, lui dit, avec un geste sinistre, l'un des plus farouches de la troupe. Mais si tu as réfléchi, et si tu trouves que ta peau en vaut la peine, obéis au commandement : fais le signe de la croix.

Il n'avait garde d'y manquer, l'innocent, le martyr ! Sans cela, comment se mettre en route pour le ciel, se recommander à Dieu au moment du dernier voyage ? Il se mit donc en devoir de tracer le signe divin ; mais toujours antique et sacré, toujours catholique, toujours le même. L'or ne l'avait pas tenté ; il ne craignait pas la mort.

Les soldats blasphémèrent et hissèrent la corde... Et on le vit flotter en l'air, au-dessous des branches du vieux chêne, sa petite *sukman* (1) grise se mêlant à la verdure des rameaux, sa jolie tête dorée ombragée de leurs guirlandes.

Mais le jeune front pâlissait, devenait livide, hélas ! Les regards devenaient troubles, les lèvres devenaient bleues, et d'en bas les bourreaux répétaient, sombres et sinistres :

"Si tu veux ne pas mourir, fais le signe de la croix."

Or le petit martyr, aux trois quarts suffoqué, n'aurait pas pu répondre. Les muscles de ses bras, de ses mains, déjà engourdis, ne pouvaient plus se raidir pour une protestation suprême. Mais un dernier effort pouvait du moins prouver sa volonté, sa fermeté, prouver que la mort seule, désormais, pourrait les dénouer et les disjoindre. Donc, il approcha l'une de l'autre ses deux petites mains raidies et les joignit sur sa poitrine, lentement, fermement.

La rage des tourmenteurs fut portée au comble, à cette vue.

"Ce gredin-là ne vaut seulement pas la corde que nous lui avons destinée," s'écrièrent quelques-uns de ces braves.

— Il n'a pas peur du gibet, cela se voit, fit observer un autre ; mais peut-être ferait-il, mes amis, une

(1) Vêtement des paysans ; sorte de surtout, de houppelande.

autre mine, si nous le mettions en face de nos canons de fusil.

— C'est cela ; essayons," dirent en chœur ces furieux.

Et l'un d'eux, s'appuyant à l'épaule de deux de ses compagnons, atteignit la branche du chêne et coupa lestement la corde. L'enfant suffoqué s'affaissa lentement sur le gazon.

Ils lui laissèrent à peine le temps de se ranimer. Maintenant qu'il avait moins de force, il aurait moins de courage. Tel était, du moins, le calcul des bourreaux, qui pensaient bien triompher.

IV

Ils le remirent sur ses pieds vivement, brutalement. Le pauvre Stasio défaillant s'appuya au tronc du chêne. Puis il vit, devant lui, vaguement et comme au travers d'un nuage, les soldats s'aligner, les mains brunes et osseuses soulever et pointer les fusils ; les armes s'incliner vers lui, les canons meurtriers reluire.

Il vit tout cela, et il sourit. Il avait tant souffert, déjà, qu'il avait hâte d'en finir avec cette agonie, et fermement décidé qu'il était à mourir en chrétien, il s'estimait encore heureux de mourir en soldat.

" Fais le signe de la croix," lui crièrent ces voix farouches.

De son regard mourant, le martyr sembla les défier. Ses forces enfantines commençaient à revenir ; il leva donc, avec effort, sa petite main livide, la posa un

instant sur son front pur, puis sur son sein, puis... Encore ! Oh ! c'était inouï ! par l'enfer, c'était trop fort ! La stupeur et la rage des bourreaux montèrent jusqu'au délire.

Mais en cet instant, le sergent qui dirigeait l'exécution, au lieu de commander le feu, fit un geste, et une seule détonation retentit. Une balle échappée du fusil d'un Kalmouk ivre, alla s'enfoncer, en sifflant, dans le tronc vigoureux du chêne, et coupa au front du martyr, une boucle de cheveux d'or.

Mais le sergent avait fait un signe de la main, annonçant qu'il allait parler.

" Mes enfants, s'écria-t-il, il me semble, après tout, que nous pourrions faire mieux que de perdre, pour ce petit vaurien obstiné, notre poudre et nos balles. C'est pour les Polonais, pour les rebelles, fils de chiens, que nous les réservons, pas vrai ? C'est pour cela, du moins, que le czar, notre père, nous les a confiées.

— C'est vrai, c'est vrai, sergent, répliquèrent quelques hommes de la troupe. Mais alors, dites-nous, que pourrions-nous faire de ce bandit ?

— Ne vous embarrassez de rien... Et la rivière donc ?

— La rivière ?... Mais elle ne coule pas ; la glace n'est pas encore fondue.

— Avec cela que c'est difficile d'y faire un trou, quand on a des haches et des canons de fusils ! Nous serons d'autant plus sûrs, les amis, voyez-vous, de noyer comme il faut le petit gredin qui, vous pouvez y compter, ne nagera pas vers la rive, lorsqu'il y

aura au-dessus de lui, une bonne croûte de glace, épaisse de plus d'un pied."

La proposition du vieux brigand fut trouvée des plus ingénieuses, et toute la troupe en délire y acquiesça joyeusement. Stasio avait écouté son arrêt sans frémir et en silence. La robuste main de l'un de ses persécuteurs l'enleva du pied de l'arbre. Il se trouva jeté en travers, comme une charge inerte, sur les épaules du Kalmouk, qui s'éloignait à grands pas.

Toute la troupe les entoura, les suivit. Stasio n'eut que le temps de jeter un regard d'adieu, un regard éloquent, tendre et désespéré, à la petite vache noire, aux oies blanches, aux porcs, qui demeuraient là, paissant sur la bruyère. Seulement le chien suivit; les Russes ne l'effrayaient point, et, sur les pas de Stasio, il fût allé au bout du monde.

Toutefois le voyage ne fut pas long; la rivière serpentait près de là! De grands peupliers, des saules, aux troncs noueux, aux rameaux dépouillés, en indiquaient le cours.

Seulement ce n'était plus en ce moment, qu'un large ruban de glace lisse et blanche, surface compacte et immobile, si différente, hélas! de l'onde courante et bleue que la brise des prés sillonnait, aux beaux jours, de légers plis mobiles, que le clair soleil du printemps étoilait d'un semis d'or. Le pauvre enfant eut presque peur, eut froid, à l'aspect de cette croûte blanche, épaisse, et solide, et glacée. Oh! quel linceul lourd! quel tombeau!

Certes, il n'eût presque pas coûté au petit pâtre d'y tomber, d'y mourir, alors que la rivière s'épandait, claire et vive, comme un frais torrent de cristal, entre ses bords frangés de mousse, au pied des deux berges fleuries et des vieux saules semant leurs guirlandes au fil de l'eau. Mais disparaître en ce moment sous cette glace, dans cet abîme, sans jour et sans chaleur, sans un dernier regard qui pût, du moins, chercher et entrevoir les cieux!...

N'importe! tout pour la foi, tout pour Jésus, dont le nom revenait toujours si adorable, si doux, si pieusement béni sur les lèvres de la tendre mère. Le lit sanglant de la croix avait-il été plus doux que le lit glacé de l'abîme? Et cependant Jésus était innocent, il était maître, il était Dieu!

"Je ne vous obéirai jamais," dit alors courageusement l'enfant aux boucles blondes, défiant, d'un regard tranquille et ferme, ses bourreaux qui, dans leur rage, se pressaient autour de lui. "Faites de moi ce que vous voudrez... Bon Jésus, consolez ma mère!"

C'en était assez pour eux. Leur attente eût été trompée, leur joie barbare cruellement interrompue, si le petit martyr eût dit oui, à l'aspect du gouffre béant.

Car déjà, grâce aux coups de hache, de pique et de crosse de fusil, le trou s'ouvrait, profond, livide. Ils s'étaient si fort hâtés de le creuser, les maudits, qu'ils n'avaient pas remarqué que de larges écaillures, de grandes fêlures tortueuses rayonnant tout alentour,

sillonnaient sous leurs pieds même, la glace solide encore.

Mais, entre les découpures aiguës des glaçons, l'eau paraissait trouble et jaunâtre, d'aspect morne, sinistre et froid. C'était là tout ce qu'il fallait; ils la contemplaient avec un âpre sourire, et se hâtèrent d'entraîner l'enfant. Et le pauvre chien, qu'ils repoussèrent à coup de crosse, à coups de pied, regardait s'éloigner son ami, avec un soupir de tristesse, et faisant entendre, de la rive, un gémissement plaintif comme pour lui dire adieu.

Les bourreaux se rangèrent sur la glace, tout à l'entour du trou, et ils y plongèrent l'enfant. Une corde attachée à la ceinture de l'innocent confesseur à cheveux blonds, le retenaient à mi-corps au-dessus de l'abîme. Et ces monstres ne paraissaient point pressés de l'engloutir au fond : ils voulaient laisser à ses mouvements le temps de s'éteindre, à sa volonté peut-être le temps de défaillir.

Seulement le Père du ciel ne permit pas que le martyre durât désormais plus longtemps : au ciel on était sans doute impatient de recevoir, d'accueillir, de couronner un ange.

Déjà les dents du pauvre petit commençaient à s'entrechoquer ; ses joues devenaient livides, et ses lèvres devenaient bleues. Le sergent aux favoris roux fit un geste de menace, et il cria, d'une voix irritée :

“ Petit, tu vas mourir... Fais le signe de la croix.

— Je le ferai, balbutia l'enfant, suffoqué sous son manteau de glace, je ferai... comme ma mère me l'a appris... comme je l'ai fait... toujours ! "

Et il leva sa petite main. Le sergent lâcha la corde, la tête blonde disparut ; un léger bouillonnement agita les eaux noires, sous l'épaisse croûte glacée...

Puis un horrible craquement se fit soudain entendre : à droite, à gauche, en avant, en arrière : à deux cents pas autour du trou sinistre, l'enveloppe solide céda, la glace s'effondra, l'eau jaillit.

Et puis une farouche clameur, et puis un instant d'efforts suprêmes, d'horrible confusion... Et puis plus rien, que le désert, le vide et le silence : l'eau coulant, rapide et trouble, entre les glaçons brisés ; un ou deux shakos tombés sur la glace solide encore, et quelques traces sanglantes se mêlant aux flots de la rivière.

Les bourreaux, sans s'en douter, avaient creusé leur tombe ; la couche de glace trop faible avait cédé sous leurs pas, et tous étaient engloutis, tous étaient entraînés. Ce froid violent les avait saisis, au milieu des fumées de l'ivresse, ils s'étaient blessés, en tombant, aux lames tranchantes des haches, à la pointe des baïonnettes employées pour creuser la tombe de l'enfant martyr.

Et pas un ne revint pour conter cette histoire. Mais tout près de là, dans le taillis qui bordant le bois, semait de ronces et d'arbrisseaux touffus le bord de la rivière, s'était caché un petit pâtre, qui avait été pris

d'une grande peur en voyant venir les soldats. Sans oser sortir de sa retraite, en silence il avait tout vu. Ce fut lui qui vint, au village natal, porter la triste nouvelle et redire les derniers mots aux pauvres parents en pleurs.

Ainsi la mémoire de l'enfant héros a pu être conservée, vénérée et bénie. Au bord de sa tombe mouvante, les amis, les compagnons, les anciens du pays vont maudire ses bourreaux et conter son martyre, et sous son chêne ils vont prier.

Aucun des corps, du reste, n'a été retrouvé. La Warta est rapide, la Warta est profonde. Mais, en quelque recoin inconnu que le martyr repose, endormi paisible et seul sur son lit de joncs et de sable, ou entraîné avec ses bourreaux, jusqu'aux golfes de la grande mer, la mémoire de Dieu garde sa place, la lumière de Dieu l'éclaire.

Le jour du jugement viendra ; l'heure de la résurrection sonnera, glorieuse et triomphante. Alors, avec le martyr enfant, plus d'un peuple enfoui dans son linceul obscur, se lèvera d'entre ses bourreaux, sortira glorifié des ténèbres de sa tombe, et tendra ses mains en souriant, en disant : “ Me voici, Seigneur ! ”

Étienne Marcel.

LE MÉNÉTRIER DE NOTRE-DAME

(LÉGENDE)

Peut-être ne connaissez-vous pas la ballade du ménétrier. Elle est pourtant célèbre, et nous devons la résumer ici en peu de mots. C'était au siècle de saint Louis, à cette époque de charité où les rudesses du bas moyen âge s'adoucissaient un peu dans la foi vive et les pieuses croyances. Alors vivait, dans la partie des vieilles Gaules qui s'est appelée l'Alsace, un bon et doux chrétien. Il jouait merveilleusement de cet instrument qu'on appelait le rebec, et qui, enrichi d'une quatrième corde et certainement perfectionné, se nomme aujourd'hui le violon. Il accompagnait à l'église les hymnes saintes, entraînant les fidèles à l'allégresse, lorsqu'on chantait, au temps de Pâques, le joyeux *O filii et filiæ*, avec son cortège d'alleluia. Il attirait les larmes et les sanglots, si on lamentait aux funérailles le terrible et compatissant *Dies iræ*. Mais il jouait surtout avec âme les cantiques de louanges à la sainte Vierge ; et dans quelques récits, on l'a appelé le ménétrier de Notre-Dame.

Quand ce ménétrier fut vieux, comme presque tous les artistes, il n'avait rien amassé. Il parcourait donc la contrée et ses alentours, jouant et chantant pour conquérir quelque aumône. Ses cheveux étaient blancs, ses habits très râpés, sa voix chevrotait un peu, mais son archet ne tremblait pas.

Un jour d'hiver, il se dirigeait sur Strasbourg. Il faisait froid; faible et vieux, il se disait: "Qui aura donc pitié de ma misère? qui compatira à ma faim, et qui me donnera un abri sous son toit? Lorsque j'étais jeune et que je chantais joyeusement, tout le monde me fêtait. Aujourd'hui tout le monde semble me dire: "Pauvre vieux ménétrier, laisse dormir ton rebec."

Ainsi gémissant, le vieillard arriva, tout près de Strasbourg, devant une petite église. Il ne manqua pas d'y entrer, ce qu'il faisait toujours en pareille rencontre. Il vit avec joie sur l'autel une image richement ornée: c'était l'image vénérée de la sainte Vierge Marie. Plein de dévotion et d'amour pour celle qui est le recours des chrétiens, il s'approcha de la sainte image, se mit à genoux devant elle, et lui exposant ses peines, il se plaignit de la misère où il gémissait. Il crut bientôt sentir que la bonne Vierge lui versait des consolations dans le cœur, avec de douces et encourageantes paroles; et il se mit à pleurer.

Puis, en l'honneur de la divine consolatrice des affligés, il joua pour elle sa plus belle musique, qu'il accompagnait de sa voix redevenue plus ferme; et il chantait:

" Vous avez connu, bonne Mère, les angoisses de la " pauvreté ; vous les avez éprouvées. Quoique pure et " sans tache, vous avez eu de dures angoisses. Si mon " vieux rebec ne peut plus vous toucher dans les cieux, " vous entendez au moins la voix de mon cœur, qui " brûle pour vous du plus tendre amour."

Après avoir chanté ainsi, il se tut. Tout était silence autour de lui ; et il allait se lever pour reprendre son voyage, lorsque la sainte image lui jeta un de ses petits souliers d'or pur.

Le bon ménétrier le ramassant pieusement, le couvrit de baisers, remercia longuement la sainte Vierge, et, pressé par la faim, il se hâta d'entrer dans la ville.

A la première auberge qu'il rencontra, il demanda un modeste dîner qui restaura ses forces ; et quand il fallut en solder le prix, comme il n'avait pas d'autres ressources, il présenta le petit soulier d'or pur, en priant l'hôtesse de l'aller changer chez un orfèvre contre des monnaies courantes.

Mais l'orfèvre étonné demanda à ses ouvriers d'où pouvait venir un pareil joyau. L'un d'eux, qui était vieux et chrétien, l'ayant bien considéré, s'écria que c'était assurément un des petits souliers d'or de *Notre-Dame de tous les saints*, volé dans sa chapelle.

L'orfèvre allait faire son rapport à ce qu'on a toujours appelé l'autorité, et qui se représente et s'exerce en France sous le nom de commissaire de police. Le magistrat, quel que fût son nom, s'empara

du petit soulier d'or pur et envoya ses archers empoigner le ménétrier voleur, ou du moins accusé de vol.

Dès qu'il parut devant son premier juge, celui-ci l'interpella vivement :

— Où as-tu volé ce petit soulier d'or ?

Une affluence de bonnes gens accompagnait l'humble vieillard ; car on était curieux autrefois comme aujourd'hui, et à Strasbourg comme à Paris.

— Je n'ai jamais rien volé, de toute ma longue vie, répondit le vieillard ; et ce petit soulier d'or pur, c'est la sainte Vierge qui me l'a donné, quand je lui exposais ma détresse profonde, avant de mettre le pied dans votre ville.

Le magistrat fit un immense ricanement. Quoique chrétien baptisé, il était déjà de ceux qui, pour croire à un miracle, voudraient qu'il fût annoncé d'avance à son de trompe, puis exécuté en place publique, devant la foule dûment convoquée, et surtout devant ces juges qu'on appelle les savants, afin qu'ils pussent apprécier et peser la chose.

Après son ricanement, le juge provisoire, faisant les fonctions de juge d'instruction, reprit vivement :

— As-tu des témoins du fait ?

— Est-ce que la sainte Vierge a besoin de témoins ? répondit le bonhomme ; est-ce qu'elle n'a pas le droit de disposer à son gré de ce qu'elle possède ? Je vous répète qu'elle me l'a donné, pour récompenser mes chants.....

— A la potence donc, le voleur ! interrompit le magistrat.

Et les archers conduisirent le ménétrier devant un tribunal composé d'échevins, ou d'écoutètes, ou de consuls ; car nous ne savons trop par quel nom intelligible les désigner.

Ces juges suivirent la marche du premier et condamnèrent l'accusé à être immédiatement pendu. Là et alors on voyait de l'inconvénient à garder longtemps un prisonnier qu'il fallait nourrir aux frais de la ville.

De même qu'on n'avait pas voulu croire à ses serments, on ne lui donna pas même le temps de digérer un peu l'humble dîner qu'il venait de faire ; et les archers le conduisirent à la potence.

Les juges s'étaient si vivement pressés, qu'ils n'avaient pas songé à lui enlever son rebec. Il l'emportait tristement sous son bras, en songeant que son fidèle compagnon allait appartenir au bourreau, et il se demandait si le pauvre instrument pourrait être gai dans de telles mains, et ce que de telles mains lui feraient jouer.

Or, il se trouvait qu'en cheminant vers le lieu où se faisaient les œuvres de justice, qu'on appelait les hautes œuvres, parce qu'elles se consommaient en l'air, on dut passer devant la chapelle où le condamné avait reçu le petit soulier d'or pur.

Le bonhomme sentit son cœur ému en se retrouvant devant le sanctuaire où la Vierge sainte l'avait secouru.

— O Vierge divine, s'écria-t-il, vous avez souffert aussi de bien grandes douleurs ; voici votre pauvre ménétrier dans l'angoisse. Il vous offre son cœur attristé ; ne lui refusez pas votre appui.

Après cette invocation, il demanda, les mains jointes, aux archers qui le conduisaient qu'il lui fût permis de jouer encore un air sur son vieux rebec avant de mourir, un air à la sainte Vierge qu'il avait chantée toute sa vie.

Les archers se montraient hostiles à cette prière ; mais la foule qui les suivait insista par de si vives clameurs qu'on s'arrêta. Les masses étaient curieuses de voir quelle figure le condamné pourrait faire devant la Vierge qu'il avait volée ; et en même temps, on n'était pas fâché de l'entendre jouer de son rebec.

On le fit donc entrer dans la chapelle.

Aussitôt qu'il se vit devant la sainte image, il chanta à la sainte Vierge une ardente prière, en l'accompagnant de son rebec. Sa pieuse tenue, ses accents et son rebec tirèrent des larmes de tous les yeux ; et pourtant, quand il eut fini, les archers se disposaient à l'emmener, quand tout à coup la sainte image lui jeta son autre petit soulier d'or pur.

A ce second miracle, qui se fit devant cinq cents témoins, la foule poussa des cris d'admiration, et tous dirent : — La bonté de Marie sauve son ménétrier ! les deux souliers d'or sont bien à lui !

Les juges, qui suivaient les archers et le bourreau, pour assister à l'exécution de leur sentence, frappés de

repentir, tombèrent à genoux et prièrent Marie de leur obtenir indulgence pour leur précipitation à condamner un innocent.

On reconduisit le ménétrier en triomphe ; il fut fêté et choyé à Strasbourg, où il vécut longtemps encore. Et la ville fit agrandir et enrichir la chapelle, qui devint un pèlerinage plus fréquenté que jamais.

Collin de Plancy.



LE SIRE DE CHAMPFLEURY

(LÉGENDE)

Il y avait au douzième siècle, à Champfleury, dans le comté de Champagne, un chevalier plus libéral, dit-on, que ne le conseillait la prudence et que ne l'eût permis sa fortune. Trop adonné peut-être à ses plaisirs, il dissipa en fêtes toutes ses richesses et tomba assez vite dans une détresse profonde. Ses amis, si dévoués lorsqu'ils n'étaient que les convives de ses festins, ne le connurent plus dès qu'il devint pauvre.

Il avait uni son sort à celui d'une jeune damoiselle dont l'aimable bonté, la modestie, la candeur et les grâces naïves le rendaient au moins heureux époux. Mais la dot de la pieuse Marie s'était évanouie avec le reste ; il ne demeurait à ce couple ruiné qu'un manoir délabré et la solitude. Soumise et résignée, la jeune épouse ne faisait entendre ni plaintes, ni questions, ni reproches.

Pour achever de désoler le seigneur de Champfleury, on lui annonça que le comte de Champagne, son suzerain, devait passer sous peu de jours en sa terre, et

qu'il comptait faire halte chez lui pour le dîner. Le chevalier, qui aimait la vanité et la magnificence, tomba dans un noir chagrin ; il s'éloigna de son manoir et chercha un lieu écarté où il pût pleurer sa honte.

Après avoir marché une heure, il s'arrêta au milieu d'une plaine déserte, et se reposa sur l'herbe desséchée d'un carrefour entouré de sept noyers rabougris. Comme il exhalait violemment sa douleur, sans trouver dans son esprit aucun moyen de répondre honorablement à la brillante visite qu'il allait recevoir, et sans remarquer que le jour finissait (on était au mois de mai), il entendit tout à coup les pas rapides d'un cavalier qui venait à lui. Il se hâta d'essuyer ses larmes, se leva et se trouva en présence d'un homme de haute taille et de figure imposante, mais sombre, monté sur un cheval arabe, noir comme l'ébène. Il le considéra attentivement ; il ne l'avait vu nulle part. L'inconnu descendit de cheval.

—Vous êtes sous le coup de vives douleurs, sire de Champfleury ! dit-il d'un air d'intérêt. Ne me sachez pas mauvais gré d'en chercher la cause. Je la connais peut-être. Si donc vous consentez à me rendre hommage, je puis vous relever avec éclat. Je puis vous rendre plus de richesses que vous n'en avez perdu.

Avant de répondre, le chevalier surpris examina de nouveau l'étranger. Ses offres n'avaient rien de tout à fait extraordinaire dans un siècle où la féodalité s'appuyait encore sur la chevalerie errante et se plaisait aux aventures. Mais, simplement vêtu de noir,

l'inconnu ne portait, ni sur son manteau, ni sur les harnais de son cheval, aucune armoirie qui indiquât un souverain puissant. Il n'avait ni écuyers ni serviteurs. Le seigneur de Champfleury dit enfin :

—J'ai pour suzerain le comte de Champagne. Tout ce qui ne pourra fausser le serment de foi et hommage que j'ai juré en ses mains, je le ferai pour vous, quand je serai convaincu que vos promesses sont sérieuses. Avant toutes choses pourtant, je dois savoir qui vous êtes.

—Si nous faisons notre accord, dit l'inconnu, vous le saurez. L'hommage auquel je prétends ne porte pas atteinte à ce que vous devez au comte de Champagne, votre suzerain, qui dans deux jours, avec sa suite brillante, s'arrêtera pour dîner à votre manoir.

Ces derniers mots rappelèrent cruellement au chevalier sa situation désespérée.

— Qui que vous soyez, dit-il après un moment de silence, et dussé-je me perdre, hormis l'honneur, je me livre à vous ; car j'allais mourir. Mais, ajouta-t-il avec angoisse, il faut d'abord que je vous connaisse...

— Eh bien ! dit lentement le cavalier noir, ne vous effarouchez pas. Les termes peut-être sonneront singulièrement à votre oreille chrétienne. Vos préventions vont s'éveiller... Je suis celui qui, de rebelle imprudent devenu un chef réprouvé... Vous ne me comprenez pas ?... Vous voyez en moi l'objet des terreurs de vos frères, cet ange déchu qui osa lutter dans le ciel...

— Satan! s'écria en reculant le sire de Champfleury: et dans son épouvante, il levait la main droite pour se préserver par le signe de la croix.

L'étranger lui saisit le bras à la hâte.

— Arrêtez, dit-il d'une voix agitée. Ce que vous alliez faire m'est dur; et je viens à vous pour vous sauver. Sachez donc que je ne suis pas votre plus grand ennemi... Vous êtes abandonné à vous-même. Vous êtes sans moi sur le seuil de l'opprobre. Je puis vous rendre les biens et les honneurs.

— Je n'en doute plus, dit le chevalier avec amertume. Mais je ne veux pas de vos largesses.

— A votre aise;... et dans deux jours, quand le comte de Champagne viendra... Adieu donc!

Le chevalier tressaillit. Puis, fasciné par un regard de l'homme noir, il reprit, dans une tranquillité apparente:

— Mais... en quoi consiste l'hommage... auquel vous voulez me soumettre?

— En choses faciles, répondit le diable d'un ton qu'il s'efforçait de rendre bienveillant et amical.

Il parut se recueillir, et il poursuivit:

— Je n'exigerai que trois points. Le premier pourra vous sembler étrange. Mais j'ai besoin de garanties. Le reste vous sera plus aisé. Il faut que vous me vendiez le salut éternel de votre femme. Vous l'amènerez ici, dans un an, à pareil jour.

Le chevalier, quoiqu'il dût s'attendre à des propositions révoltantes, s'indigna de celle-ci. Son cœur se

souleva de colère. Mais il était sous une influence dont il ne tarda pas à ressentir les effets ; son indignation se calma ; son courroux s'adoucit ; il pensa que l'ange rebelle eût pu exiger pis encore ; qu'une année lui restait pour aviser à modifier le marché abominable ; et il balbutia en hésitant qu'il n'était pas le maître de faire ce qui était proposé.

— Je prétends seulement, dit le cavalier noir, que dans un an, à pareil jour, vous ameniez ici votre femme, seule avec vous, sans l'avoir prévenue de notre accord. Le reste me regarde.

Le seigneur de Champfleury accepta cette première condition ; il signa de son sang, sur un triangle de parchemin vierge, la promesse de la remplir.

Les yeux de l'hôte des enfers brillèrent alors plus éclatants. Il énonça la seconde clause, en l'entourant de précautions oratoires ; c'était que le chevalier reniât son Dieu... Ses cheveux se dressèrent sur son front, à cette parole infernale. Il se récria, sans que l'étranger dît un mot, comme s'il eût reconnu qu'il fallait laisser cours aux premiers mouvements, dans de si dures exigences. Et lorsque le chevalier eut de lui-même épuisé sa résistance, il se résigna encore à cet autre crime, en songeant derechef qu'il avait devant lui une année et la ressource du repentir. Sans oser donc regarder le ciel, il répéta, en frémissant de sa lâcheté, les blasphèmes que lui dictait le démon, et trouva assez de force pour prononcer des paroles odieuses où il renonçait à sa part de paradis.

Ainsi, il marchait sous la griffe de Satan. Le front baigné de sueur, il demanda, dans un malaise affreux, quelle était la troisième condition de son pacte. Le diable, protestant qu'après celle-là il n'exigerait plus rien déclara qu'il fallait renier la sainte Vierge.

Le sire de Champfleury bondit à ces mots et retrouva quelque énergie. Quoiqu'il sût bien qu'en reniant Dieu il s'était chargé d'un crime plus noir encore, ce troisième acte était pour lui la goutte d'eau qui devait faire déborder le vase de l'horreur.

— Renier la sainte Vierge! dit-il; après deux forfaits qui perdent mon âme, renier la mère de Dieu, la patronne et la protectrice de Marie!...

Le diable tressaillit à ce nom.

— Si je la renie, pensa le chevalier, quel appui, quel recours me restera-t-il pour me réconcilier avec Dieu? Non, reprit-il tout haut, je ne souscrirai point à cette dernière abjection; vous m'avez mené trop loin, vous m'avez perdu. Rompons et laissez-moi.

Il se montra si ferme que le diable, voyant l'inutilité de ses instances, se contenta de ce qu'il avait obtenu. Il fit valoir sa condescendance. Puis il indiqua au chevalier dans quel endroit de sa maison il découvrirait d'immenses sommes d'or et des monceaux de pierreries. Après quoi il remonta à cheval et disparut.

Le chevalier regagna très agité son manoir. Les trésors indiqués se trouvèrent exactement. Il les recueillit, sans confier à personne le pacte qui les lui avait procurés; et il se prépara à la visite qu'il attendait.

Il reçut le comte de Champagne avec une magnificence telle, que ceux qui le croyaient devenu pauvre ne savaient plus que penser. Il acheva de les confondre lorsque, l'un des barons de la suite du comte suzerain lui rappelant que saint Bernard prêchait alors la seconde croisade, et lui demandant s'il ne suivrait pas sous sa bannière le seigneur roi Louis le Jeune, le chevalier répondit que des engagements particuliers le retiendraient toute l'année en sa terre, mais qu'il offrait au comte de Champagne, de qui il relevait, deux cents marcs d'or pour l'aider dans l'équipement de la troupe de preux qu'il se proposait de croiser. Le comte de Champagne reçut avec gratitude cette somme importante ; et toute sa cour complimenta le sire de Champfleury, qui bientôt agrandit ses domaines, rendit à son château le plus somptueux aspect, et se distingua plus que jamais par l'éclat de ses fêtes.

On remarquait seulement qu'il avait perdu toute sa gaieté d'autrefois. Son front paraissait constamment chargé d'ennui. La joie de se retrouver riche, les festins qui se succédaient dans sa vie nouvelle, les occupations qu'il cherchait à se créer sans cesse pour se distraire, ne l'étourdissaient pas contre les douleurs où le jetait le souvenir effrayant de sa promesse signée de son sang ; son cœur se rongeait lentement ; ses nuits étaient sans sommeil ; son bonheur n'était qu'un éclat sans réalité. Il ne pouvait plus ressentir aucun de ces mouvements qui portent à la prière. Dès qu'il entrait dans une église, il y éprouvait un tremblement et des

angoisses qui l'obligeaient à en sortir, sans pouvoir jamais assister aux saints offices. Il avait compté sur l'année pour se réconcilier avec Dieu ; mais une barrière de fer semblait se dresser dans son cœur entre le remords et le repentir. Sa femme venait, depuis quatre mois, de lui donner un fils, quand l'anniversaire du pacte arriva.

Le chevalier, dont l'orgueil se révoltait devant la pensée de révéler la source de ses richesses, ne s'était jamais décidé à découvrir son fatal seçret à personne. Ce ne fut qu'au terrible moment de remplir ses engagements qu'il regretta de n'avoir pas consulté quelque savant religieux, et il n'en avait plus le temps. Un seul espoir le rassurait. Sa jeune épouse, si pieuse et si pure, serait-elle donc abandonnée du ciel ?...

Il l'appela et lui dit :

— Nous avons aujourd'hui une course à faire. Préparez-vous. Dans un instant, il nous faut monter à cheval.

La jeune dame remit son fils dans les bras de sa servante, fit sa prière et suivit son mari.

— Reviendrons-nous bientôt ? dit-elle.

— Oh ! nous n'allons pas loin, répondit vaguement le chevalier.

Et il se hâta de presser le départ.

Après avoir cheminé un quart d'heure, les deux époux rencontrèrent une petite chapelle qui était consacrée à la sainte Vierge. La dame de Champfleury, dont le chevalier savait la tendre dévotion pour sa

miséricordieuse patronne, demanda la permission d'entrer un moment dans cet oratoire; car elle ne passait jamais devant un lieu dédié à la sainte Vierge sans y faire une petite prière. Le chevalier donna la main à sa femme et resta à la porte, gardant les deux palefrois. La dame demeura peu de temps en oraison. La voyant bientôt reparaître, le sire de Champfleury l'aida à remonter en selle et reprit son chemin, frissonnant et frémissant davantage à mesure qu'il approchait du terme.

Jamais sa jeune épouse, dont il sentait avec terreur qu'il n'était plus digne, au moment peut-être où il allait s'en séparer, car il ne savait pas quelle était la puissance de son pacte, jamais sa douce Marie ne lui avait été si chère. Sa beauté pleine de pudeur, la sérénité de ses regards, son sourire plus suave que jamais lui imposaient à la fois le respect et la tendresse. Mais il n'osait que soupirer. Il était esclave de la foi jurée; et il redoutait trop celui avec qui il s'était lié, pour oser reculer devant son serment, quoiqu'il lui semblât que lui ravir sa jeune et vertueuse compagne, ce serait lui arracher le cœur. — De chaudes larmes coulaient par intervalles de ses paupières. Sa poitrine se gonfla lorsqu'il aperçut les sept noyers desséchés où son entrevue avec l'homme noir avait eu lieu. Il se rapprocha vivement de Marie. Il voulait lui prendre la main; il ne l'osa plus.

— Ma chère Marie! dit-il.

Et il ne put rien ajouter.

— Elle s'arrêtait...

— Oh ! marchons, cria-t-il ; je ne puis tarder.

Un sentiment dont il ne pouvait se rendre compte ne lui laissait alors pour sa compagne que cette vénération dévouée qu'on accorde aux saints du ciel. Il n'osait même plus la regarder ; il piqua son cheval avec désespoir.

Dès qu'ils arrivèrent au lieu où le pacte avait été signé, le cavalier sombre à qui la jeune dame était vendue accourut au grand galop, suivi cette fois de nombreux écuyers comme lui vêtus de noir. Mais il n'eut pas plutôt levé les yeux sur la dame que le seigneur de Champfleury lui amenait, qu'il pâlit, trembla, baissa sur la terre ses regards consternés et parut n'avoir plus la hardiesse d'avancer.

— Homme déloyal ! s'écria-t-il en s'adressant au chevalier, est-ce là ton serment ?

— Quoi ! répliqua le sire de Champfleury, ne suis-je pas à l'heure fixée ? Je vous amène plus que ma vie. Mais vous m'avez fasciné...

— Le pacte est signé de ton sang, homme lâche et sans honneur, interrompit le démon. Tu en as recueilli les fruits. Ne devais-tu pas amener ta femme en ce lieu où tu viens avec ma constante ennemie ?

Le chevalier, ne comprenant rien à ces paroles, soutint vivement sa bonne foi. Il se retourna vers sa compagne. Une auréole de lumière entourait le front de la jeune dame ; et l'homme noir, à mesure que cette auréole grandissait, n'osait plus élever la voix.

Car il faut que vous sachiez que la dame de Champfleury, étant entrée dans la chapelle de la sainte Vierge, et s'étant agenouillée avec amour devant l'image révérée de la reine des miséricordes, s'était merveilleusement endormie après son premier *Ave;* et la Mère de Dieu, océan de bonté, avait pris sa figure pour accompagner elle-même le pauvre chevalier à l'affreux rendez-vous.

Le seigneur de Champfleury, stupéfait d'admiration, sentait ses esprits ébranlés et ne reconnaissait plus les élancements de son cœur. Il s'était jeté précipitamment à bas de son cheval, pour se mettre à genoux devant sa chère Marie, et lui demander pardon. Il croyait encore n'avoir amené que sa femme, et l'auréole qui l'entourait n'était à ses yeux, encore fermés, que le signe consolateur de l'appui de la sainte Vierge. Mais aussitôt la dame ouvrit la bouche; et, de cette voix pleine de saintes harmonies qui calme tous les tumultes de la terre, elle dit à Satan :

— Méchant esprit ! osais-tu bien regarder comme ta proie une femme qui se repose en moi ? Ton malheureux orgueil ne décroîtra-t-il jamais ? Je ne viens ni te châtier, ni aggraver tes peines. Mais je viens relever ce faible pécheur de son apostasie et retirer de tes mains la coupable promesse que tu lui as fait signer.

L'esprit de ténèbres pencha la tête. Il grommela comme un dogue maîtrisé. Il rendit lentement le pacte et s'éloigna dans un morne silence.

Le chevalier, confondu, s'était prosterné et fondait

en larmes. La Vierge bénie le toucha ; et au même instant il retrouva ce qu'il avait perdu depuis une année, le bonheur de pouvoir prier. Il confessait avec d'amers sanglots l'énormité de sa chute, et il se frappait la poitrine.

— Relevez-vous, mon fils, lui dit Marie, et sachez que le pardon est plus facile à Dieu qu'à vous l'offense. Mais devant l'aspect de vos misères, abjurez enfin votre présomption et votre orgueil.

Après ces seuls reproches, elle le reconduisit à sa femme, qui n'était pas éveillée encore. En sortant de ce sommeil miraculeux, la jeune dame vit son mari agenouillé auprès d'elle. La Vierge Marie était remontée dans les cieux. Il ne restait que la pieuse image, calme et placide dans son petit tabernacle champêtre. Le chevalier rentra avec sa femme chérie dans son manoir ; il lui fit l'aveu de sa faute immense et lui raconta l'appui inespéré qui l'avait tiré de l'abîme.

Depuis ce jour on ne cita plus le sire de Champfleury comme un chevalier brillant et fier, mais on le cita comme un modèle de piété et de charité.

COLLIN DE PLANCY.

LA PETITE MARCHANDE D'ALLUMETTES

(HISTORIQUE)[1].

C'était le soir, la pluie tombait, le vent soufflait, les rues de Londres se faisaient désertes et la lueur des réverbères tremblait douteuse dans la nuit.

Une enfant, une petite Irlandaise, s'avançait à travers la tempête, cachant sous un pli de ses haillons sa fragile et pauvre marchandise: quelques allumettes. Son pas était lent et fatigué, et sous l'épaisseur des ténèbres on eût pu voir briller au milieu de son pâle visage, deux grands yeux noirs pleins d'angoisse.

Ce jour-là, elle n'avait gagné que trois sous et sa mère l'avait rudement frappée et rejetée dehors malgré ses larmes.

L'ouragan avait pour elle des caresses plus tendres que celles du logis.

Elle s'en allait, marchant au hasard : jamais tant de désespoir n'avait gonflé son petit cœur. Elle n'avait que sept ans et ne savait rien encore, rien sinon sa misère, et elle se demandait tout bas ce qui la condamnait à cette vie errante et désolée, quand d'autres enfants ont un toit qui les abrite et du pain pour les nourrir.

Pauvre petite! elle n'appelait personne à son secours: Dieu même était pour elle un inconnu; et cependant ce soir-là l'ange des pauvres descendait vers sa douleur et guidait ses pas au milieu de la tempête.

C'est ainsi que Nora se trouva tout à coup devant une porte qui, chaque fois qu'elle s'ouvrait, laissait passer dans la nuit glacée des flots de lumière et de chaleur! comment résister à pareille séduction? La petite fille se glissa timide, à la suite de quelques nouveaux venus. C'était une église; il y avait là des pauvres comme elle, et beaucoup d'enfants surtout: Nora se sentit rassurée.

A peine était-elle entrée que des chants commencèrent, des chants qui la firent tressaillir, car elle n'avait jamais rien entendu de si beau. Puis, un prêtre dominant la foule, tous les regards se tournèrent vers lui; c'était aux enfants qu'il s'adressait.

La pauvre abandonnée ne savait rien des choses du ciel, mais la grâce de son baptême dormait ignorée dans son jeune cœur. D'ailleurs le Dieu des affligés, le Jésus des petits enfants s'inclinait vers sa désolation, et quand le prêtre parla, Nora comprit la parole sainte.

Elle apprit alors qui l'avait créée; elle apprit qui l'avait aimée jusqu'à mourir pour elle, qui voulait un jour l'avoir près de Lui dans des splendeurs et des joies sans fin. La petite mendiante écouta toute ravie; elle crut à cette merveilleuse histoire d'amour.

Et quand les chants eurent repris, quand un doux

parfum s'éleva dans l'air et quand les fronts s'inclinèrent bien bas, Nora sentit qu'il se passait sous cette voûte immense quelque chose de solennel.

Au dehors, il pleuvait toujours. Elle retrouva dans sa mansarde sa mère endormie du sommeil de l'ivresse, et s'enveloppant dans un lambeau de couverture, elle s'étendit frissonnante sur le pavé. Mais que lui importait tout cela ? Elle était si heureuse ! Ne savait-elle pas maintenant que quelqu'un l'aimait ?

Le lendemain, puis tous les jours, Nora reprit le chemin de sa chère église. Sa petite marchandise s'écoulait bien vite à la porte, et sa mère, satisfaite, ne lui demandait guère l'emploi de son temps. De l'église, elle suivit ses nouvelles compagnes à l'école des Sœurs et le jour vint où tout émue, toute repentante, elle fit sa première confession.

Mais la mission se termina, c'était une mission pour les enfants, et Sœur Brigitte ne revit plus sur les bancs de sa classe cette petite figure si douce et si ardente, qu'elle s'était bien vite prise à aimer.

Qu'était devenue Nora ?

L'enfant avait fait de bonne heure un douloureux apprentissage de la vie; mais la croix venait de se poser plus lourde encore sur ses frêles épaules.

Elle ne vendait plus d'allumettes, on l'avait engagée dans un misérable théâtre pour danser dans des féeries, et les mauvais traitements de ses maîtres étaient venus s'ajouter à ceux que sa mère ne lui épargnait point. Ses forces ne purent y résister. Bientôt ses

membres, délicats et meurtris, lui causèrent de violentes douleurs et les coups redoublèrent encore pour la punir de sa faiblesse et de son impuissance à satisfaire ses bourreaux.

Mais jamais sur les lèvres de l'enfant on ne vit ni plainte ni murmure. Rien ne pouvait troubler la sérénité de ses grands yeux et lorsqu'il ne lui fut plus possible de quitter sa pauvre couche, on eût pu croire, à son regard attentif et ravi, qu'une voix aimée lui parlait tout bas.

Le plus souvent, elle restait seule, brûlée par la fièvre, sans force pour se traîner et prendre quelques gouttes d'eau. Elle savait qu'elle allait mourir : sa mère l'avait dit avec quelque chose comme une joie cruelle. Mourir, oh ! Nora n'avait pas peur de la mort, car la mort, c'était le ciel, l'Enfant Jésus, la sainte Vierge, c'étaient les blanches ailes des anges et les auréoles des saints ; puis, sans doute, la fin de toutes ces douleurs qui broyaient son pauvre petit corps.

Noël approchait avec tout son cortège de fêtes. Il y avait des joies dans les familles, les enfants revenaient se jeter dans les bras des mères, et les arbres verts se paraient déjà de fruits longtemps désirés.

Mais qui donc pensait à Nora ?

Patience, cependant, petite abandonnée ! Jésus est né pour toi aussi bien que pour les heureux de la terre, et c'est lui qui te garde ta part des joies de Noël.

On était à la veille du grand jour. Sœur Brigitte vint par hasard pour une mission de charité dans la

pauvre maison, et voilà qu'en s'en allant, elle entendit une voix plaintive qui disait: "Oh! mère, voulez-vous fermer la porte, j'ai si froid." Mais la femme à qui s'adressait cet appel, descendait chancelante d'ivresse. La sœur s'arrêta, jeta un regard dans la chambre glacée et reconnut, sur le misérable grabat, sa petite Irlandaise de l'école. C'était bien elle, en effet, presque mourante, mais le bonheur lui rendait des forces et elle jeta ses deux petits bras amaigris autour du cou de Sœur Brigitte.

Alors, pour la première fois, elle raconta ses longues souffrances et aussi ses intimes consolations. Quand la mère revint, la religieuse déclara qu'on ne lui abandonnerait pas plus longtemps sa pauvre petite victime et obtint sans peine de la faire prendre au couvent.

Nora y fut reçue comme l'envoyée de l'Enfant Jésus. Qu'elle se trouvait heureuse dans ce lit bien chaud, au pied d'une image de la Vierge qui semblait lui sourire, et tout entourée de ces guirlandes de houx qui garnissaient les murailles comme parure de fête.

Le prêtre qui avait jadis ouvert à cette petite âme les premiers horizons du ciel, vint recevoir ses dernières confidences. Il écouta ses candides aveux: elle se reprochait amèrement quelque impatience dans ses douleurs: c'était là sa grande faute.

Pas d'amertume contre ceux qui avaient brisé sa jeune vie. "Pauvre mère, disait-elle, que je voudrais qu'elle fût bonne! Voyez-vous, Père, c'est qu'elle ne savait rien de ce que vous nous avez dit."

L'huile sainte oignit les pieds et les mains de l'enfant ; mais la messe de minuit lui réservait un grand bonheur.

Le soir, une fenêtre s'ouvrit sur la chapelle. Nora put entendre une dernière fois les cantiques de la terre ; puis, quand les Sœurs et les orphelins se furent rapprochés de la sainte Table, le prêtre monta, apportant aux lèvres avides de la petite mourante le Jésus de la crèche.

L'enfant le reçut avec des larmes d'amour et tomba dans un profond recueillement. Bientôt, du reste, on put voir qu'elle se mourait, mais sans douleur. De temps en temps, elle prononçait encore quelques mots : "Jésus, Marie," et parfois : "Pauvre mère."

La cloche sonna la messe de l'aurore : la mourante se redressa, ses yeux s'ouvrirent, une immense joie rayonna sur son visage, puis elle retomba...

A ce moment, deux enfants s'embrassèrent au ciel : Jésus recevait Nora.

Sur la terre, on disait la messe de l'aurore.



NOTRE-DAME DE LA FAMILLE

(LÉGENDE)

Il y avait Amel, le pasteur, et Penhor la blonde, sa femme, qui demeuraient en la paroisse de Saint-Vinol, présentement noyée dans la baie de Cancale. Ils s'aimaient bien. Penhor était bonne et jolie, Amel était fort et bon ; c'était lui qui portait la statue de la Vierge Marie à la procession de la mi-août. Ils n'avaient point d'enfant, et cela faisait leur tristesse.

Une fois qu'Amel revenait tout soucieux des champs, il trouva Penhor qui pleurait, et devinant bien pourquoi, il lui dit :

— Ma chère femme, vois-tu, ce serait de tisser un beau voile à Marie toujours vierge. En récompense elle te donnerait un petit ange à bercer.

Croyez-vous qu'un homme puisse penser le premier ? Non, c'est toujours la femme. Penhor avait tissé le voile d'avance, plus blanc que neige et transparent comme les brumes d'été.

La vierge de Saint-Vinol était très riche, parce que les gens du pays pêchaient beaucoup et la comblaient d'offrandes ; mais en voyant ce voile précieux, qui ne

payait la rançon d'aucun gros péché, elle fut contente et l'accepta. Amel et Penhor eurent un petit enfant et s'aimèrent davantage auprès de son berceau.

Dès que l'enfant eut ses neuf jours, Penhor qui était encore bien faible le prit dans ses bras et se rendit à l'autel de la Vierge.

— Marie, dit-elle agenouillée, voici le petit trésor que vous nous avez donné ; nous vous le rendons, ô Mère ! qu'il soit à vous et qu'il grandisse promis à votre couleur céleste. Regardez-le, bonne Vierge, nous l'avons appelé Raoul, comme le père de son père ; regardez-le bien pour le reconnaître au jour où il aura besoin de vous.

Amel répondit :

— Ainsi soit-il !

Et l'enfant grandit, vêtu de la couleur du ciel.

On ne sait pas si ce fut à cause des péchés de la paroisse de Saint-Vinol ou à cause des péchés de toutes les paroisses de la côte ; mais voilà qu'une nuit de grand malheur l'eau de la rivière s'enfla comme le lait bouillant qui franchit les bords du vase ; le vent soufflait, la pluie tombait, la terre tremblait. Toute la plaine se couvrit d'eau, et quand vint le matin, on vit que ce n'était pas la rivière qui débordait, mais bien la mer.

Elle arrivait sombre, houleuse, révoltée. Elle avait rompu les barrières, posées à son courroux par la main de Dieu. Elle arrivait ; elle ne s'appelait plus la mer, mais le déluge.

L'église de Saint-Vinol était située sur une hauteur, les inondés s'y réfugièrent ; mais Amel et Penhor restèrent à la porte de leur maison, bâtie encore plus haut que l'église.

Et quand l'eau vint à eux, ils montèrent au premier étage avec le petit Raoul ; et quand l'eau les y suivit, ils grimpèrent sur le toit ; l'eau les y suivit encore.

— Mon mari, dit Penhor, Dieu soit loué, nous allons mourir tous ensemble.

— Non, répondit Amel.

— Eh quoi ! s'écria-t-elle, songerais-tu à nous abandonner !

— Non, dit encore le pasteur.

L'eau venait. Il ajouta, debout qu'il était sur l'arête du toit :

— Prends notre petit Raoul, je vais t'aider à grimper le long de moi ; tu mettras tes pieds sur mes épaules et tu tiendras ferme...

Penhor se jeta à son cou, en pleurant. Elle comprenait.

— Jamais ! dit-elle.

— Dépêche-toi, je le veux, c'est pour l'enfant. En te soutenant sur moi, tu dureras un instant de plus, et peut-être que l'eau s'arrêtera. Adieu, ma chère femme, si je meurs et que tu sois sauvée, ce sera bien... Dis-lui qu'il se souvienne de son père.

Pénhor obéit, et dès qu'elle fut montée, l'eau passa sur la tête d'Amel.

Penhor, pleurant tout son cœur par ses yeux, tenait

l'enfant. Quand l'eau toucha sa ceinture, elle éleva le petit Raoul, après l'avoir pressé contre sa poitrine, et lui dit :

— Grimpe le long de moi, je vais t'aider. Tu mettras tes petits pieds sur mes épaules et tu te tiendras ferme...

— O mère, fit l'enfant, je ne veux pas !

— Dépêche-toi, moi je le veux ! peut-être que l'eau s'arrêtera. En te soutenant sur moi, tu dureras un instant de plus, et si tu es sauvé, ce sera bien... Adieu, mon chéri, mon fils, mon cœur ; souviens-toi de ton père et de ta mère...

Elle ne parla plus, parce que l'eau couvrit sa bouche.

Au-dessus des vagues, il ne resta que la tête blonde du petit Raoul et un pli de sa robe azurée qui flottait au courant de l'eau.

Or, la vierge de Saint-Vinol, juste à ce moment, sortait de la plus haute fenêtre de l'église où tout était noyé, abandonnant sa niche submergée pour se réfugier au ciel. Elle emportait toutes ses offrandes avec elle. En prenant son vol, elle aperçut la tête blonde du petit Raoul et le pli de sa robe bleue. La Vierge s'arrêta.

— Cet enfant est à moi, dit-elle, je veux l'emporter aussi.

Et en effet, elle le prit par ses doux cheveux, croyant le soulever aisément ; mais l'enfant était lourd, lourd, pour un si petit corps, si lourd que la sainte Vierge fut obligée de lâcher toutes ses offrandes et d'y mettre les deux mains !

Quand elle eut tout lâché, le lin, les tissus et les fleurs, elle put enfin soulever l'enfant et alors elle ne s'étonna plus du poids qu'il pesait. Penhor, sa mère, s'attachait à lui de ses doigts mourants, et de ses doigts mourants le père s'attachait à la mère.

— Oh ! dit la Vierge émue et joyeuse à la vue de cette grappe de cœurs, Dieu a fait de belles choses sur la terre.

Et dans un pan de sa robe étoilée, elle mit le père avec la mère, la mère avec l'enfant ; trois amours en un seul et qui n'ont qu'un seul nom : *la Famille !* nom béni ici-bas comme au ciel !

On raconte cette histoire entre Cancale et Pontorson, qui regardent tous deux le Mont-Saint-Michel.

Paul Féval.



UNE REDEVANCE

(LÉGENDE)

I

On était à la veille de la Saint-Jean-Baptiste de l'an 1304. Une brûlante chaleur courbait la tête des épis et parfois un vent du midi, lourd et suffocant, soulevait des nuages de poussière et semblait apporter sur ses ailes les ardeurs de la zone torride. Deux pauvres femmes, suivies d'un âne, cheminaient sur la route qui menait d'Arras au château de Tramecourt. Elles paraissaient accablées de fatigue et plus encore de tristesse, car le corps porte mieux un lourd fardeau que l'âme le poids des épreuves. La plus jeune surtout, une enfant de douze ans, baissait la tête pour cacher des larmes qui, d'instant en instant, venaient rouler sur ses joues hâlées; sa compagne la regardait avec une inquiète sollicitude, et elle jetait aussi un regard d'amitié triste sur les deux poulets qu'elle portait dans un panier. C'étaient de fort jolies bêtes, l'une blanche, l'autre noire, avec des têtes vives et curieuses qui se dressaient si souvent au bord du panier que la

bonne femme, craignant une évasion, les prit enfin par les pattes et les porta ainsi, la tête en bas, tout en les regardant avec une espèce de pitié. "Tu n'en peux plus? dit-elle enfin à sa fille; mais, prends courage, ma pauvre Nicole, nous pourrons nous reposer bientôt : nous ne sommes pas loin de la fontaine de Presles; là, nous pourrons nous asseoir et respirer. — Oui, ma mère, dit l'enfant d'une voix soumise, mais quand je serai bien reposée, je n'en penserai pas moins à mon frère Claude, et aussi à mes pauvres poulets! — Que veux-tu, Nicole? il faut vouloir ce que veut le bon Dieu, et il ne faut pas murmurer contre lui, ni contre nos seigneurs à qui nous devons grande révérence.— Et redevance aussi, ma mère? dit naïvement Nicole. — Oui, fille, redevance, car nous tenons d'eux notre maison et nos terres, à charge de sept setiers de froment à la Saint-Rémi, une oie grasse à Noël, deux douzaines d'œufs à Pâques et deux poulettes, une blanche et une noire, à la Saint-Jean.

— Les voilà, les petiotes! dit Nicole. Ce soir, le cuisinier les mettra à la broche, tandis que mon pauvre Claude n'aura que de la bouillie de seigle, lui si faible encore!" La vieille femme baissa la tête et répondit: "Que veux-tu, ma fille? nous ne devons pas nous plaindre, car nous avons de bons seigneurs."

Tandis qu'elles se parlaient ainsi, elles arrivaient à un détour de la route où s'élevaient cinq ou six chênes, plusieurs fois centenaires. Les eaux d'une source qui sortaient d'une petite colline avaient été recueillies

dans un bassin de pierre qui formait un petit monument rustique que la mousse couvrait de ses teintes bronzées. On appelait ce lieu la Fontaine de Presles, soit à cause d'un ancien combat dont il avait été témoin, soit à cause du bas-relief indéchiffrable représentant une bataille, et qui ornait un des côtés de la fontaine. Une main pieuse avait sanctifié ce monument en y gravant les mots du cantique : *Benedicite, fontes, Domino !* Peut-être les antiques tribus des Atrébates avaient-elles combattu en ce lieu, qui peut-être avait vu les pas de César et de ses légions ; peut-être ces chênes avaient-ils entendu les invocations des Druides ; peut-être un des premiers apôtres de l'Évangile, envoyé chez les païens par le Prince des Pasteurs, s'était-il reposé là, et sa main avait gravé sur la pierre la parole tirée de l'Écriture ; mais ces souvenirs étaient perdus, et les pauvres femmes ne connaissaient dans l'univers que l'humble cabane où elles demeuraient et le château de Tramecourt, où habitait leur seigneur.

Elles s'assirent et respirèrent à l'ombre impénétrable des grands arbres ; puis, quand la sueur se fut séchée sur leurs fronts, elles prirent quelques gorgées de l'eau de la source, et Nicole en remplit sa gourde, en disant : "Ce sera pour Claude !" Ensuite elle cueillit des roses sauvages, qui croissaient en abondance sur les buissons, en disant encore : "Je les mettrai devant ma Notre-Dame pour qu'elle guérisse Claude !"

Elles reprirent leur chemin, et bientôt elles virent

devant elles la masse imposante du château de Tramecourt.

C'était une forteresse ceinte de fossés, qui ne laissait voir au dehors que ses hauts remparts, ses tours percées de meurtrières et la flèche aérienne de sa chapelle, s'élançant au ciel comme une pensée pieuse surgissant parmi des pensées de méfiance et de guerre. Le pont-levis était baissé, et la cour remplie d'une multitude de gens, qui venaient, comme les deux femmes, acquitter la redevance féodale.

Au fond de la salle, sous un dais armorié, se trouvait une personne que tous saluaient profondément: ce puissant châtelain, ce redouté seigneur, était une petite fille de dix ans.

La petite dame de Tramecourt était toute belle et toute gracieuse. Elle portait encore le deuil de son père, tué à la bataille de Courtray, et sa délicate personne semblait plus mignonne encore sous le long voile blanc qui descendait de sa coiffure et sous l'ample robe noire, garnie d'hermine, qui laissait traîner ses plis sur les dalles. Aloyse de Tramecourt avait un charmant visage qui annonçait la modestie et la douceur, et elle remplissait avec une dignité enfantine son rôle de dame châtelaine. Aux saluts des bourgeois, elle répondait par une révérence courtoise, et par des paroles remplies d'amitié ; et quand l'un d'eux adressait quelque pétition au bailli, elle s'empressait d'intervenir et d'appuyer la supplique, disant d'une façon vraiment gentille : "Tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai ! Parlez-

moi comme à feu madame ma mère. Ne vous disait-elle pas que tout ce que vous ne trouveriez pas à la chaumière, vous le trouveriez au château ? Je vous dis de même..."

En voyant approcher Nicole et sa mère, elle les regarda avec intérêt et elle dit à sa gouvernante : "Quelles sont celles-ci ?—Ce sont des femmes serves qui tiennent la cense de l'*Homme-Armé* ; la mère est veuve avec deux enfants.—Elles ont l'air triste, ma chère mie, je veux leur parler."

Et la petite dame fit un signe à Nicole qui s'avança toute tremblante et se mit à genoux sur les degrés qui menaient au siège de la châtelaine. "Lève-toi ! dit celle-ci avec empressement, et dis-moi pourquoi tu as pleuré.—Noble dame..." Nicole n'osa rien dire de plus, l'appareil qui environnait l'orpheline de Tramecourt la remplissait de crainte ; elle tremblait sous les regards de la gouvernante, des demoiselles d'honneur, des pages et des varlets qui étaient groupés autour du fauteuil seigneurial. "Tu as peur ? reprit Aloyse très doucement ; il ne faut pas avoir peur, mais il faut me répondre... Tu as pleuré ?...— Il est vrai, ma redoutée dame, j'ai pleuré, car Claude est bien malade.—Qui est Claude ? — C'est mon frère. — Ah ! ton frère... il se rétablira... j'irai le voir avec ma gouvernante et mes demoiselles ; nous lui porterons des conserves que je fais moi-même. — Quelle bonté, noble dame ! mon pauvre frère guérira, je l'espère de la clémence de la sainte Vierge, mais il est si faible... nous n'avons pas

d'argent pour lui acheter de la viande ; et les deux derniers poulets de notre basse-cour, nous vous les apportons en redevance... Tenez, les voilà là-bas... Ce blanc et ce noir qui se débattent sur le pavé...—O mon Dieu ! dit la petite châtelaine, et il ne vous reste plus rien à donner à votre frère !—Rien, madame, rien, car les gens de guerre ont pris nos bestiaux, et toutes nos poules sont mortes de froid l'hiver dernier. Il ne nous restait que celles-là..."

Aloyse pleurait et elle prit dans ses mains blanches les petites mains brunies et durcies de la paysanne. "Console-toi, dit-elle, je change ta redevance. Désormais, au lieu de poulets, tu n'apporteras à moi ou à mes hoirs, vienne la Saint-Jean-Baptiste, qu'un chapel de fleurs... tiens... de ces églantines que tu as dans un panier... Où les as-tu cueillies ?... — Près de la fontaine de Presles, noble dame. — Eh bien ! un chapel de roses des buissons de Presles et un vase de l'eau de la fontaine acquitteront ta redevance... Écrivez cela, bailli ! et de plus, je veux que tu remportes pour ton frère tes poulets ; j'y joins deux setiers de blé, que tu prendras là, et trois écus d'or pour acheter une vache. Va, et prie pour l'âme de monseigneur mon père et de ma bonne mère. — Vive la dame de Tramecourt ! Noël ! Noël ! " dirent ceux qui avaient entendu les paroles de la noble enfant ; Nicole était tombée à genoux et elle couvrait de larmes et de baisers le bas de la robe de l'orpheline !

II

Dix ans s'étaient écoulés et la Saint-Jean-Baptiste revoyait encore une fois sur la route de Tramecourt Nicole, non plus petite enfant, mais devenue une belle et grande jeune fille, qui marchait d'un pas léger, en portant avec précaution le chapel de roses sauvages et le vase plein d'eau, tribut annuel qu'elle payait à la châtelaine. Comme autrefois, la cour du manoir était remplie par les tenanciers, le bailli écrivait les quittances, mais le siège de la petite dame était vide, et Nicole eut le cœur serré en cherchant vainement sa bienfaitrice. "C'est vous, Nicole? lui dit le bailli; soyez la bienvenue céans, car mademoiselle Aloyse veut vous voir: elle est malade.—Bon Jésus! malade! —Conduisez Nicole auprès de damoiselle Aloyse, dit-il à un page, elle l'attend."

Nicole entra tout intimidée dans la vaste et somptueuse chambre de la dame de Tramecourt, et elle s'avança jusqu'au pied du lit où Aloyse reposait sous des rideaux brodés à ses armes. Elle ne dormait pas, et elle semblait accablée et malade, mais ses yeux eurent une expression de joie en s'arrêtant sur la petite paysanne. "Voilà Nicole et ses fleurs, dit-elle, oh! comme elles sont fraîches, et belles... tes joues aussi sont couleur de roses, Nicole, mais les miennes sont plus blanches que cire, car je suis bien malade.—Prenez confiance, notre dame, dit Nicole, le bon Dieu

qui a guéri Claude, vous guérira aussi. Je vous apporte de l'eau de Presles, Claude en buvait tous les matins, et cela l'a guéri. — Vraiment, dit la jeune châtelaine en se soulevant sur ses oreillers, l'eau de cette fontaine guérit? — Elle est bonne contre les fièvres," répondit Nicole avec conviction, et en versant dans un hanap l'eau qu'elle avait apportée. Elle l'offrit à Aloyse, qui fit le signe de la croix et but avec confiance. "Tous les matins, je vous en apporterai, damoiselle, jusqu'à ce que vous soyez guérie. — Mais ce ne sera pas une redevance," reprit Aloyse en souriant. Puis elle réfléchit un instant et ajouta d'un ton plus sérieux: — "Écoute, Nicole, et sois témoin de ma promesse: si je guéris de cette fièvre qui me consume, j'élèverai à la fontaine de Presles, qui est sur mes terres, pour les voyageurs, un petit hospice qui sera desservi par six religieuses; je donnerai à cet hospice la cense de l'*Homme-Armé* et ta propre redevance; je consacrerai le chapel de roses à la sainte Vierge, et je dédierai ce lieu à Notre-Dame de Guérison. Tu es témoin de mon vœu. — Vous guérirez, noble dame, et les roses seront dorénavant pour la sainte Mère de Dieu! vous verrez!"

Ce vœu fut exaucé en effet; la fontaine de Presles fut changée en un hospice, où pèlerins, voyageurs, malades, reçurent les soins et les consolations de la charité chrétienne. Nicole s'y fit religieuse, et c'était elle qui, tous les jours, pendant la belle saison, renouvelait les chapeaux de roses sauvages suspendus à l'image de Notre-Dame de Guérison. Ce fut elle aussi,

déjà parvenue à un âge avancé, qui accueillit la dame de Tramecourt, veuve alors d'un vaillant chevalier, tué à Crécy, mère en deuil de trois fils tués à Azincourt, et qui venait demander un asile, pour sa vieillesse désolée, au petit monastère qu'elle avait fondé. Elle eut un dernier moment de joie en revoyant celle qu'elle avait protégée autrefois, en s'agenouillant à l'autel de la Vierge qui les avait protégées toutes deux, en respirant le parfum des fleurs chères à sa jeunesse, en entendant le murmure de la fontaine; mais sa vie brillante et agitée se termina bientôt, et la pauvre paysanne, devenue l'humble religieuse, arrosa de pleurs les églantines dont elle couvrit le cercueil de sa bienfaitrice, dernière redevance de sa piété reconnaissante. Et quelquefois songeant au passé, se revoyant petite fille aux pieds nus, tremblante devant la noble orpheline, comparant sa vie de labeur paisible à la vie d'Aloyse, riche en honneur, riche en douleur, elle disait: "Les riches ne sont pas les plus heureux! Oh! prions pour elle et pour tous ceux qui sont exposés sur la mer du monde... prions, nous sommes au port!"

Mme Bourdon.

LE CREUX DU DIABLE

(LÉGENDE)

La Bourgogne est une des provinces les plus boisées de la France. Le Morvand, le Châtillonnais et le Dijonnais offrent de grandes et belles forêts. La plupart ont leurs merveilleux récits : dans les unes, ce sont des apparitions de fantômes, des assemblées de sorciers et de démons ; dans d'autres, ce sont d'invisibles chasseurs appelant leurs chiens et sonnant du cor.

La forêt de *Velours*, dans le voisinage de Dijon, est, par ses larges avenues, ses grands arbres, ses fourrés épais, une des plus belles de la Bourgogne. C'est le parc du château de Lux. Comme tous les grands bois, son sombre feuillage, ses sourdes rumeurs, entrecoupées de solennels silences, éveillent dans l'âme la terreur et l'effroi. Cette impression redouble à l'approche d'un creux large et profond qui se trouve au milieu de la forêt.

Là le site devient plus sauvage, le sol est tourmenté, la végétation est chétive, et, quand on aborde, on entend siffler des reptiles qui se cachent sous les buissons. Le nom de ce lieu est sinistre comme son aspect : il s'appelle le *Creux du Diable*.

Voici sa légende, qui rappelle la ballade du *Chasseur sauvage* de Burger :

C'est un jour de Pâques ; le carillon chante l'*Alléluia* dans le beffroi, l'alouette le redit dans les blés, le merle le siffle dans les bois, et le soleil l'écrit en lettres d'or sur le ciel bleu. Tout dans la nature semble avoir pris un air de fête pour célébrer la résurrection du Christ.

Dans le village de Lux, les cœurs répondent à cet *Alléluia*, et le bon peuple prend ses habits de fête, pour aller entendre matines et recevoir la communion. En ce jour, Jésus, le Soleil de justice, vient rajeunir les âmes et répandre sur elles un céleste printemps.

Gaston, le seigneur du village, ne comprend rien aux joies pures et intimes que ramène la Pâque chrétienne. C'est un jeune baron, fier, hautain, violent et passionné pour la chasse. Il sonne du cor et crie à ses gens : " Sellez les chevaux et amenez ma meute."

En vain les piqueurs et les varlets lui représentent la solennité du jour et le commandement du Seigneur. " Partons pour la chasse, leur répond-il ; laissons aux femmes et aux prêtres le soin de prier Dieu. Il serait dommage de perdre si magnifique journée."

Les chevaux sont prêts, et les chiens aboient dans la cour du castel. Au moment où Gaston donne le signal du départ, le vieux chapelain accourt, et saisit le frein de son coursier. " De grâce, monseigneur, s'écrie-t-il, ne faites pas à Dieu pareil outrage, n'imprimez pas à votre âme semblable souillure."

Le violent baron soufflette le vieux prêtre.

Celui-ci, tendant le visage, dit avec calme :

" Monseigneur, frappez encore ; mais de grâce, pour votre âme, ne manquez pas aujourd'hui le service divin. Si vous le faites, il vous arrivera malheur."

Il repousse brusquement le vieillard, et s'éloigne.

Gaston, suivi de sa meute et de ses gens, traverse la bourgade en sonnant du cor à pleins poumons. Il jette un regard de dédain sur les bons villageois qui le saluent et se rendent à l'église. " Il arrivera malheur à notre sire, murmurent les vieillards ; il est haut et puissant seigneur, mais il insulte et brave plus haut et plus puissant que lui."

Deux grands chemins se croisent à l'entrée de la forêt de *Velours*. Là, deux cavaliers, plus rapides que le vent, arrivent et se placent aux côtés de Gaston.

Celui de droite, monté sur un cheval blanc, a noble et radieux visage ; un regard céleste brille sous sa paupière, et ses vêtements, qui ont l'éclat de la neige, répandent un parfum plus suave que celui de la campagne dans un jour de printemps.

Celui de la gauche a la figure farouche : son regard lance de sinistres éclairs ; il a le teint basané ; sa chevelure est plus noire que celle du corbeau ; ses vêtements, plus sombres que la nuit, exhalent une forte odeur de soufre ; son coursier est couleur de feu.

" Amis, s'écrie Gaston, soyez les bienvenus ! Vous arrivez fort à propos pour courir avec moi à travers les grands bois. Quelle heureuse journée ! Il n'y a pas au ciel et sur la terre d'amusement comparable à la chasse, surtout quand on est plusieurs.

— Jeune seigneur, dit le cavalier de droite, la cloche vous appelle; entendez sa voix plaintive qui vous poursuit à travers les arbres. Retournez; il vous arrivera malheur. Allons nous agenouiller ensemble à l'autel du Christ. Déjà, avant l'aurore, j'ai ouï la messe et chanté l'*Alléluia;* je le ferai encore volontiers avec vous. Allons, le devoir accompli, le plaisir de la chasse sera plus doux.

— Chassez, chassez, noble baron, reprend le cavalier noir; n'écoutez point cet importun conseiller. Les fanfares du cor sont plus harmonieuses que le son des cloches, et la chasse vous amusera davantage que les sermons des prêtres et les chants d'église.

— Bien dit, homme de la gauche, s'écrie Gaston. N'en déplaise à ce cavalier blanc, tu es un gai compagnon comme je les aime. A nous autres jeunes seigneurs il faut de joyeux propos et de bruyants ébats; laissons aux moines leurs sermons et leurs patenôtres."

Tous trois s'enfoncent dans la forêt.

Gaston fait détacher ses chiens. Il les caresse du regard, les flatte de la main, les excite de la voix, et les lance à la poursuite du gibier. Ceux-ci flairent le sol. La tête basse, la queue frétillante, ils parcourent la forêt.

Ils donnent de la voix; ils sont sur la piste de la bête fauve. Leurs cris redoublent; ils approchent de son gîte. Ils se glissent dans un épais fourré; ils jettent des hurlements furieux; ils ont découvert un loup de forte taille.

Le féroce animal se dresse : le poil hérissé, l'œil en feu, la gueule menaçante, il essaie d'abord de tenir tête aux limiers. Puis il fuit à travers le grand bois. Il court, cherchant les taillis les plus épais, les gîtes les plus secrets. C'est en vain, la meute ardente est toujours attachée à ses pas.

Il gagne la campagne. La chasse le suit : Gaston a sonné du cor et a réuni ses gens. On galope à travers les blés et les buissons, les landes et les prairies.

Le baron arrive près d'un hameau, d'où sort une petite bergère à la tête de ses brebis. Là le chemin est étroit et bordé de haies. L'enfant, tout en pleurs, s'écrie : " Pitié ! doux seigneurs ; pitié ! épargnez mon troupeau ; de grâce, n'écrasez point les brebis de la veuve et les agneaux du pauvre.

— Pitié ! au nom de votre âme, dit à son tour le cavalier blanc ; ne méprisez pas ces prières et ces larmes ! elle monteraient vers Dieu et crieraient vengeance contre vous.

— Écrasez agneaux et brebis, répond le cavalier noir ; cela ne doit point troubler le plaisir d'un jeune seigneur. Faut-il pour si peu laisser échapper la bête fauve ?

— Tu as raison," s'écrie le farouche chasseur. Il lance son coursier, et entraîne après lui ses piqueurs et ses varlets. Seul, le blanc cavalier se détourne et gémit.

La chasse a passé comme un ouragan, laissant après elle la désolation et la mort : des brebis sont tombées

sanglantes, des agneaux sont écrasés, et la petite bergère gît sur le sol, broyée comme une fleur des champs.

Le loup fuit toujours. Il franchit les champs et les bois, les collines et les vallées, les coteaux et les montagnes. Rien ne peut l'atteindre. Les limiers tombent de lassitude, et les montures ont peine à porter leurs cavaliers.

La chasse arrive dans un val solitaire. Là, près d'une fontaine qui jaillit sous un vieux chêne, s'élèvent une petite chapelle et une chaumière, entourées d'un champ de blé vert. C'est le domaine d'un vieil ermite, dont les jours s'écoulent dans le travail et la prière. Cet anachorète est l'hôtelier du pauvre et le guide du voyageur.

"Noble baron, si vous voulez m'en croire, dit le noir cavalier, nous prendrons ici notre repas ; voici de l'eau pour notre soif et un gras pâturage pour nos coursiers.

— Ma foi ! s'écrie le chasseur, tu as là une merveilleuse idée." Gaston sonne du cor, et réunit sa meute et ses gens. Et, malgré les prières du blanc cavalier et les répugnances des varlets, il fait mettre ses chevaux dans le champ de blé vert.

L'ermite accourt, et dit du ton le plus suppliant : "Pitié ! gracieux seigneur ; épargnez les sueurs d'un vieillard ; ne faites pas dévorer et fouler aux pieds par vos montures le pain du pauvre et du voyageur.

— Au diable les ermites et les nonnains ! répond

l'orgueilleux chasseur. Retire-toi, être vil et paresseux, si tu ne veux pas servir de pâture à mes chiens."

Le vieillard s'éloigne, triste et épouvanté, murmurant tout bas: "Père, qui êtes dans les cieux, pardonnez à ce jeune homme: votre providence, qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt les fleurs des champs, me suffit."

"Gaston, reprend le blanc cavalier, votre langage est bien dur. Eh! qui sait si vous ne devez pas à cet homme de vivre encore à cette heure. Déjà, peut-être, votre âme a été pesée plusieurs fois dans la balance de la justice divine, et sans les jeûnes, les veilles et les prières de celui que vous accablez de votre insolent mépris, elle aurait été trouvée trop légère."

Assis près de la fontaine de l'ermitage, les chasseurs font long et gai repas. Malgré les avis du blanc cavalier, les propos sont impies et licencieux. Le jeune homme méprise les sages conseils de celui qui est à sa droite, et applaudit avec un fou rire aux discours de l'homme noir.

C'est l'heure des vêpres, l'ermite sonne la cloche de la chapelle. Ce jour-là, il ne fut pas seul dans le sanctuaire; le blanc cavalier laissa ses compagnons, et redit avec lui les psaumes et les cantiques. Jamais le solitaire n'entendit voix plus pure et n'eut entretien plus céleste.

Les deux serviteurs de Dieu, sortis ensemble de la chapelle, s'arrêtent un instant sur le seuil. Ils regardent. Les chasseurs ont disparu. Le champ de blé

vert est ravagé et meurtri comme si la grêle l'eût frappé ; les chevaux de Gaston ont détruit en moins d'une heure le travail d'une année.

Le blanc cavalier embrasse l'ermite et se hâte de rejoindre le baron. C'est avec peine que le solitaire le voit s'éloigner. "Quel est, se dit-il, ce beau chasseur ? son baiser a rempli mon âme de paix et de joie ; je me sentais tout embrasé par sa présence."

Les chiens ont relancé la bête fauve. Le loup revient sur ses pas : il traverse les monts et les coteaux, les vallées et les collines, le bois, les champs et les prairies.

L'ombre des arbres s'allonge, le soleil est descendu à l'horizon. La chasse traverse une seconde fois le hameau. Un pauvre est dans le chemin encore rouge du sang de la bergère ; il attend Gaston, il saisit son manteau et demande l'aumône pour l'amour de Dieu.

"Cher baron, s'écrie le blanc cavalier, c'est un moyen de salut que le Seigneur vous envoie. De grâce, rachetez vos péchés par l'aumône ; elle est comme l'eau qui éteint le feu. Assistez le représentant de Jésus.

— Gaston, crie à son tour le cavalier noir, allez-vous pour ce manant ralentir votre course et perdre l'occasion de frapper la bête fauve ?... Galopons ! galopons !

— Voilà mon aumône !" dit le féroce seigneur, en faisant bondir son cheval et en lançant un coup de fouet au visage du pauvre.

Le mendiant jette un cri et essuie sa face sanglante.

Le loup et la chasse rentrent dans la forêt de *Velours*. L'animal est infatigable; il brave chiens et piqueurs, coursiers, seigneurs et varlets.

Le soleil s'est couché derrière les grands arbres. Les ténèbres de la nuit se mêlent aux ombres de la forêt. C'est l'heure favorable aux sérieuses pensées.

"Ami, dit à Gaston le blanc cavalier, la journée a été mauvaise: vous avez méprisé Dieu, souffleté son ministre, écrasé la bergère et son troupeau; vous avez ravagé le champ de l'ermite et frappé le visage du pauvre. Croyez-moi, jetez un regard suppliant vers le ciel, et poussez un cri de repentir vers Dieu.

— Peccadilles que tout cela, répond en ricanant le chasseur. J'ai le temps de penser à mon âme. Quand je ne pourrai plus courir les grands bois, je veux porter la haire, faire largesse aux moines et aux mendiants, fréquenter les églises et marmotter psaumes et rosaires. Mais, auparavant, je veux user gaiement de la vie.

— Gaston, la vie de l'homme est courte et fragile; elle lui est donnée non pour être dépensée en folies, mais pour acheter le ciel. Je vous en conjure, au nom de votre âme, criez à Dieu merci!

— Quel ennuyeux compagnon! qu'il soit en paradis!..." s'écrie le jeune seigneur, irrité à la fois par ces instances et l'insuccès de la journée.

— Adieu Gaston, murmure le cavalier blanc. Pourquoi n'avez-vous point écouté celui qui voulait vous sauver?" En disant ces mots, il essuie une larme, étend

deux ailes blanches et prend son essor vers les cieux, laissant après lui un sillon de lumière.

Le chasseur comprend que son bon ange l'a quitté. Il regarde à sa gauche. Un frisson d'effroi parcourt ses membres, et la sueur de la mort couvre son visage: l'homme noir étend ses bras et le saisit. Il se sent transpercé par des griffes plus acérées que celles du vautour, plus puissantes que celles du lion. Il rugit de douleur et d'épouvante: il est tellement éperdu, qu'il n'a pas même la pensée de crier vers Dieu, de se signer et d'invoquer Jésus.

Le cavalier noir, tenant sa proie, frappe la terre de sa lance. Le sol gémit et s'entr'ouvre, laissant échapper un immense tourbillon de fumée. Une mer de feu bouillonne au fond d'un gouffre béant, et ses vagues brûlantes roulent d'infernales multitudes, dont on distingue les lamentations, les cris et les blasphèmes. Des flammes vertes, rouges et bleues, s'élèvent de l'abîme; elles s'agitent vengeresses autour du criminel chasseur; elles se tordent et sifflent comme des serpents de feu.

“ Gaston, dit le cavalier noir en lançant son coursier dans le bouillant cratère; Gaston, tu m'as écouté pendant ta vie, tu m'appartiendras durant l'éternité.

— Malheur à moi, s'écrie le réprouvé, j'ai méconnu le jour du Seigneur et les conseils du bon ange!... ”

Et l'abîme se referme, en formant une hideuse et sinistre cavité: c'est le *Creux du Diable*.

UNE PREMIERE DEPECHE

(HISTORIQUE)

Ce jour-là nous avions fait une petite partie de barres, en sortant du collège, et, comme une petite partie en amène toujours une grande, il était beaucoup plus tard que je ne l'aurais voulu quand je me décidai à rentrer à la maison.

De la place d'Armes à la rue des Tanneurs, où nous demeurions alors, je courus sans m'arrêter, mes livres dans ma ceinture, ma casquette entre mes dents. Toutefois, arrivé dans l'escalier, je pris haleine une minute, juste le temps d'inventer un mensonge pour faciliter mon entrée : sur quoi, je sonnai bravement. "Bonjour, Daniel, me dit mon père en venant m'ouvrir ; tu viens bien tard, mon ami !" Je commençai à débiter mon joli conte avec effronterie, mais le cher homme ne me laissa pas achever, et, m'attirant sur sa poitrine, il m'embrassa longuement et silencieusement. Moi qui m'attendais à une forte semonce, pensez si cet accueil me surprit. Ma première idée fut que nous avions du monde à dîner. — Je savais par expérience qu'on ne me grondait jamais ces jours-là. Mais en entrant dans

la salle à manger, je vis tout de suite que je m'étais trompé. Il n'y avait que trois couverts sur la table, celui de mon père, celui de la petite et le mien. "Est-ce que ma mère ne dîne pas avec nous? demandai-je étonné. — Ta mère est partie, Daniel, me répondit mon père d'une voix douce; elle est à Narbonne, ton frère l'abbé est très malade." Puis voyant que j'étais devenu pâle, il ajouta pour me rassurer, presque gaiement: "Quand je dis très malade, c'est une façon de parler... On nous a écrit que l'abbé était au lit... Tu connais ta mère... Elle a voulu partir... En somme, ce ne sera rien... Allons, mets-toi là et mangeons... Je meurs de faim." Je m'attablai sans mot dire, mais j'avais le cœur bien gros, et toutes les peines du monde à retenir mes larmes en pensant que mon frère l'abbé était très malade.

Nous dînâmes tristement... Nous étions loin les uns des autres... Personne ne parlait... La petite, perchée sur sa chaise haute, pataugeait librement dans son assiette sans qu'on s'occupât d'elle; mon père mangeait vite, buvait à grands coups, puis s'arrêtait subitement, et songeait... Pour moi, immobile au bout de la table et comme frappé de stupeur, je me rappelais les belles parties de campagne que l'abbé me faisait faire lorsqu'il venait à la maison. Je le voyais retroussant bravement sa soutane pour m'apprendre à franchir les fossés. Je me souvenais aussi du jour de sa première messe où toute la famille assistait; comme il était beau quand il se retournait vers nous les bras

étendus, disant : “*Dominus vobiscum !*” d’une voix si douce que ma mère en pleurait de joie...

Maintenant, je me le figurais là-bas, dans cet affreux Narbonne, couché, malade, loin de nous, et ce qui redoublait mon chagrin de le savoir ainsi, c’est une voix que j’entendais me crier du fond de mon cœur : Dieu te punit, c’est ta faute ; il fallait rentrer tout droit ! il ne fallait pas mentir ! Et, plein de cette effroyable pensée, que Dieu, pour me punir, allait faire mourir mon frère, je me désespérais en moi-même, disant : “Jamais ! non, jamais je ne jouerai plus aux barres en sortant du collège !”

Le repas terminé, on alluma la lampe et la veillée commença... Sur la nappe, au milieu des débris du dessert, la petite avait renversé sa bergerie et s’amusait en silence, tout heureuse de voir qu’on oubliait de la coucher ; mon père lisait près d’elle... Moi, j’avais ouvert la fenêtre et m’étais accoudé au balcon.

C’était un soir d’août. L’air était lourd, la chaleur accablante... On entendait des bonnes gens d’en bas rire et causer devant leurs portes, et les tambours du fort Saint-Yves battre dans le lointain...

J’étais là depuis quelques instants, pensant à des choses tristes et regardant vaguement dans la nuit, quand un violent coup de sonnette m’arracha du balcon brusquement. Je regardai mon père avec effroi, et je crus voir passer sur son visage le frisson d’angoisse et de terreur qui venait de m’envahir. “On sonne !” dit-il presque à voix basse.

— Restez, père, j'y vais! et je m'élançai vers la porte.

Un homme était debout sur le seuil. Je l'entrevis dans l'ombre, me tendant quelque chose que j'hésitais à prendre: "C'est une dépêche!" fit-il... Une dépêche! grand Dieu!... Je la reçus en frissonnant, et déjà je repoussais la porte; mais l'homme la retint avec son pied, et me dit froidement: "Il faut signer!" —Il fallait signer! — "Qui est là, Daniel?" me cria mon père en ce moment.

Je répondis: "Rien! c'est un pauvre!"

Et, faisant signe à l'homme de m'attendre, je courus à ma chambre, je trempai ma plume dans l'encre, à tâtons, puis je revins.

L'homme me dit: "Signez là!"

Je signai d'une main tremblante, à la lueur des lampes de l'escalier; ensuite je fermai la porte et je rentrai, tenant la dépêche cachée sous ma blouse.—Oh! oui, je te tenais cachée sous ma blouse, dépêche de malheur! Je ne voulais pas qu'un autre que moi pût te voir; car je savais ce que tu venais nous annoncer, et tu ne m'appris rien de nouveau,— entends-tu, dépêche? tu ne m'appris rien que mon cœur n'eût déjà deviné.—"C'était un pauvre?" me dit mon père en me regardant. Je répondis sans rougir: "C'était un pauvre." Et pour détourner les soupçons, je repris ma place à la croisée. J'y restai encore quelque temps, ne bougeant pas, ne parlant pas, serrant contre ma poitrine ce papier qui me brûlait comme du feu... Par

moments, j'essayais de me donner du courage, je me disais : "Qu'en sais-tu ? c'est peut-être une bonne nouvelle ; ... il est peut-être guéri, etc." Mais, au fond, je sentais bien que ce n'était pas vrai, que je me mentais à moi-même, que la dépêche ne disait rien de tout cela... Enfin, je me décidai à passer dans ma chambre pour savoir une bonne fois à quoi m'en tenir...

Je sortis de la salle à manger lentement, d'un air d'indifférence ; mais quand je fus dans ma chambre, avec quelle rapidité fiévreuse j'allumai ma lampe ! et comme mes mains tremblaient en ouvrant cette dépêche de mort ! et de quelles larmes brûlantes je l'arrosai lorsque je l'eus ouverte !... Je la relus vingt fois, espérant toujours m'être trompé ; mais hélas ! pauvre de moi ! j'eus beau la lire et la relire, et la tourner dans tous les sens, je ne pus lui faire dire autre chose que ce qu'elle avait dit d'abord et ce que je savais bien qu'elle disait :

"Il est mort ! priez pour lui !"

Combien de temps je restai là, debout, priant, pleurant, me désolant devant cette dépêche ouverte, je l'ignore. Je me souviens seulement que les yeux me cuisaient beaucoup, et qu'avant de sortir de ma chambre je baignai longuement mon visage ; puis je rentrai dans la salle à manger, tenant dans ma petite main crispée la dépêche trois fois maudite... Et maintenant qu'allais-je faire ? Comment m'y prendre pour annoncer l'horrible nouvelle à mon père, et de quel

droit l'avoir gardée jusque-là pour moi seul? N'eût-il pas mieux valu être allé droit à lui quand la dépêche était arrivée? Nous l'aurions ouverte ensemble; à présent tout serait dit!... Or, tandis que je ruminais ces choses, je m'approchais de la table, et je vins m'asseoir à côté de mon père, juste à côté de lui. Le pauvre homme avait quitté son livre et jouait avec la petite... Je voyais sa bonne figure, que la lampe éclairait à demi, s'animer et rire par moments, et j'avais envie de lui dire: "Oh! non! ne riez pas, je vous en prie..."

Alors, comme je le regardais ainsi tristement, mon père leva la tête... Nos regards se rencontrèrent, et je ne sais pas ce qu'il vit dans le mien, mais je sais que sa figure se décomposa tout à coup, qu'un grand cri jaillit de sa poitrine, qu'il me dit d'une voix à fendre l'âme: "Il est mort! n'est-ce pas?" que je tombai dans ses bras en sanglotant, et que nous pleurâmes ainsi longuement, éperdus dans les bras l'un de l'autre, tandis que, près de nous, la petite jouait avec la dépêche, l'horrible dépêche de mort, cause de toutes nos larmes!...

Ce que je vous conte là s'est passé voilà longtemps... Hélas! voilà longtemps qu'il est couché dans l'affreux cimetière de Narbonne, mon pauvre abbé que j'ai tant aimé. Eh bien! le croiriez-vous? encore aujourd'hui, quand je reçois une dépêche, je ne l'ouvre jamais sans un frisson de terreur... Il me semble toujours que je vais lire qu'*il est mort*, et qu'*il faut prier pour lui!*

ALPHONSE DAUDET.

LE CHIEN CHARITABLE

(HISTORIQUE)

Dans un petit village d'un des districts les plus pauvres de l'Irlande, vivait une pauvre veuve, à laquelle pour tout héritage son mari avait laissé deux enfants : deux filles, l'une âgée de trois ans, l'autre de cinq. Avec toute la peine du monde et avec des efforts inouïs, elle réussit à passer deux années de son pénible veuvage. Une nourriture malsaine et insuffisante, obtenue au prix d'un travail trop dur pour son corps délicat, avait fini par l'épuiser et par la jeter sur son lit de douleur ; la mort la prit en pitié et l'enleva dans quelques jours, sans beaucoup de souffrances, aux chagrins de ce monde.

La misère dans la commune était si grande que rien ne put être fait pour secourir les deux pauvres orphelines. Tous les voisins, quoique animés des meilleurs sentiments, avaient été eux-mêmes frappés par les conséquences terribles de la famine, et entendaient trop souvent pleurer leurs propres enfants demandant en vain du pain, pour pouvoir songer à venir en aide à d'autres.

“ Si on pouvait seulement amener les enfants à Kilburn, un village situé à quelques lieues d’ici, dit un des voisins après que la pauvre mère fut enterrée : là, habite un frère qui ne pourrait pas refuser de prendre soin de ces enfants.

— Mais les choses sont aussi mauvaises là-bas qu’ici, répondit un autre, et je crains qu’elles ne s’en trouvent pas mieux.

— Il est impossible qu’il leur arrive pire qu’ici, où elles sont sûres de mourir de faim. En les envoyant à leurs parents, nous aurons fait notre devoir. Nous ne pouvons en aucun cas les garder ici.”

Un charretier qui allait non loin de Kilburn, prit par pitié les deux petites filles dans sa voiture. Lizzie avait sept ans maintenant, et Mary cinq ans. Les pauvres enfants restèrent l’une près de l’autre bien tranquilles dans la voiture et le charretier les regardait à peine. Vers l’après-midi, ils atteignirent l’endroit où la voiture devait changer de route. L’homme les fit descendre, leur indiqua le chemin à gauche et leur dit d’aller tout droit sans quitter la grande route et qu’elles arriveraient dans deux heures à peu près à destination. Il les quitta. Les enfants pleurèrent amèrement en lui disant adieu, et autant qu’elles purent apercevoir le chariot de l’homme, elles ne le quittèrent pas des yeux ; une fois qu’il eut disparu, les enfants recommencèrent à pleurer.

Lizzie fut la première qui cessa de pleurer ; elle prit la main de sa petite sœur qui s’était assise sur l’herbe

et lui dit : “ Lève-toi, Mary, nous ne devons pas rester ici si nous voulons atteindre Kilburn. Nous ne pouvons rester sur la grande route.

— J'ai si grand'faim, sanglota Mary, nous n'avons rien mangé de la journée.”

Les enfants étaient bien faibles, et pouvaient à peine avancer. Elles cheminaient en se tenant par la main et en chancelant sur leurs jambes frêles. Enfin, Lizzie aperçut une maison qu'elle montra à sa sœur, mais elles avaient encore plus d'un quart d'heure de marche, avant d'arriver à la ferme, car c'en était une. Elles hésitèrent à entrer dans la cour, car elles n'avaient jamais mendié auparavant, malgré leur misère.

Arrivées à quelques pas de la maison, elles entendirent le fermier gronder violemment un de ses hommes ; ensuite il rentra dans la maison, referma avec fracas la porte sur lui, à faire vibrer les carreaux des fenêtres, tout en continuant à gronder. Les enfants, effrayées, se tinrent auprès de la porte jusqu'à ce que la voix cessât ses vociférations. Alors Lizzie ouvrit la porte et les deux enfants entrèrent. Le fermier était assis dans un fauteuil auprès du feu.

“ Eh bien ! que voulez-vous ? demanda-t-il brusquement aux enfants, qui avaient trop peur pour pouvoir proférer une parole et lui raconter leur misère. Ne pouvez-vous pas parler ? ” dit-il, de plus en plus furieux.

Lizzie s'armant de courage répondit enfin bien doucement :

" Oh ! si vous étiez assez bon pour nous donner le moindre petit morceau à manger, un tout petit morceau de pain, ou quelques pommes de terre.

— C'est ce que je pensais, hurla le fermier. J'étais sûr que vous étiez des mendiantes, quoique vous ne paraissiez pas appartenir à ce voisinage. Nous en avons bien assez ici, et nous ne tenons pas à ce qu'il en vienne d'autres endroits. Nous n'avons pas de pain pour nous-mêmes par ces temps durs. Vous n'aurez rien ici. Allez-vous-en."

Les deux enfants terrifiées se mirent à pleurer.

" Cela ne vous servira à rien, continua l'homme, ces séductions-là me sont connues et n'ont rien de nouveau pour moi. Que vos parents vous nourrissent, mais ils préfèrent, sans doute, faire les paresseux que de gagner leur vie par un travail honnête.

— Nos père et mère sont morts, répondit Lizzie.

— Je sais, dit le fermier ; lorsqu'on envoie les enfants mendier, leurs père et mère sont toujours morts, ou tout au moins le père. C'est une excuse pour demander la charité. Allez-vous-en, et ce tout de suite.

— Nous n'avons pas mangé le moindre morceau de toute la journée, plaida Lizzie. Nous sommes si fatiguées que nous ne pouvons plus bouger. Donnez-nous de grâce un peu de pain, nous avons si faim.

— Je vous ai dit que je ne vous donnerais rien. Les mendiants ne reçoivent rien ici."

Le fermier se leva et regarda les enfants d'un air menaçant. Lizzie se précipita vers la porte, entraînant

avec elle sa petite sœur. Les enfants se retrouvèrent au milieu de la cour où était enchaîné un chien très méchant ; son repas était posé devant lui dans une écuelle en bois. Mary plongea sa petite main dans le plat et commença à manger avec le chien. Lizzie s'approcha et remarqua que dans la soupe nageaient quelques morceaux de pain et des pommes de terre. Elle aussi ne put y tenir ; n'ayant qu'un sentiment, celui d'une faim horrible, elle prit du pain et quelques pommes de terre et les mangea avec avidité.

Le chien, qui n'était pas habitué à pareille société, regarda les enfants avec étonnement ; il recula, s'assit et leur abandonna son dîner. Au même moment le fermier traversa la cour pour voir si les enfants s'en étaient allées et aperçut cette scène étrange.

Le chien était connu de tout le monde comme étant très méchant et on était forcé de le tenir toujours à la chaîne.

Même les domestiques ne déposaient la nourriture de la bête qu'avec appréhension.

Effrayé, le fermier ne pensa qu'au danger que couraient les enfants, et courant à elles, il leur cria :

" Ne voyez-vous pas le chien ? Il vous déchirera en lambeaux. Mais il s'arrêta tout surpris et comme pétrifié lorsqu'il vit le chien se lever, s'approcher des enfants, les regarder faire et remuer sa queue à l'approche de son maître, comme pour dire :

" Ne renvoyez pas mes hôtes."

A cette vue un grand changement s'opéra dans l'es-

prit de cet homme; le spectacle qu'il avait sous ses yeux agit sur lui comme un courant électrique et remua en lui des sentiments qu'il n'avait jamais ressentis auparavant. Les enfants s'étaient relevées tout effrayées à la voix du fermier, craignant d'être punies pour avoir partagé le dîner du chien. Après quelques instants de silence, le fermier dit:

"Votre faim est-elle réellement si grande que vous ne dédaignez pas même le dîner d'un chien? Venez, vous aurez à manger autant que vous voudrez chez moi." Cela disant il prit les enfants par la main et les fit entrer dans la maison.

Le chien avait fait honte au maître. Touché par ce qu'il avait vu, le fermier était désireux de réparer ce que sa conscience lui disait être un péché. Il fit asseoir les enfants à la table, s'assit auprès d'eux et leur demanda avec bonté leurs noms.

"Mon nom est Lizzie, dit l'aînée des petites filles, et celui de ma sœur est Mary.

— Y a-t-il longtemps que vos parents sont morts?

— Notre père est mort il y a deux ans, mais notre mère n'est morte que la semaine passée. Elles pleurèrent.

— Mes enfants! ne pleurez pas, dit le fermier. Dieu aura soin de vous d'une manière ou de l'autre. Dites-moi, d'où venez-vous?

— De Loughrea.

— De Loughrea, dit le fermier, de Loughrea? C'est étrange."

Il commençait à soupçonner la vérité et demanda en hésitant :

“ Quel était le nom de votre père ?

— Martin Sullivan, répondit Lizzie.

— Quoi !... Martin... Martin Sullivan ? ” exclama-t-il en bondissant de sa chaise et en jetant un regard perçant sur les deux enfants, qui prirent peur.

Son visage devint tout rouge et des larmes coulèrent de ses yeux ; il sanglota, il prit la plus jeune des petites filles dans ses bras, la serra sur sa poitrine et l'embrassa avec effusion. Il fit ensuite la même chose avec l'aînée. Enfin se remettant, il dit :

“ Connaissez-vous mon nom, mes enfants ?

— Non, répondit Lizzie.

— Comment se fait-il alors que vous soyez venues chez moi ? Quelqu'un vous a-t-il envoyées ?

— Personne. Nous devions aller à Kilburn où habite un frère de notre père, et où on nous a dit que nous serions reçues avec bonté. Je ne l'ai jamais cru, car notre mère nous disait toujours que notre oncle était un homme au cœur dur et qui ne tenait pas à la parenté.

— Votre mère avait raison, lorsqu'elle vous disait cela, mais que ferez-vous si cet homme dont le cœur est si dur ne vous reçoit pas ?

— Il ne nous restera qu'à mourir de faim, murmura Lizzie.

— Non, non, s'écria le fermier, cela n'arrivera jamais, jamais. Séchez vos pleurs, mes enfants. Dieu

dans sa bonté a eu pitié de vous et s'est servi d'une brute pour toucher le cœur de votre oncle, qui ne vous abandonnera jamais."

Voyant l'étonnement des enfants, le fermier continua :

" Vous alliez vous rendre à Kilburn, chez Patrick Sullivan, eh bien ! c'est chez lui que vous êtes en ce moment ; c'est moi qui suis cet oncle, et maintenant que je sais que vous êtes les enfants de mon frère Martin, soyez, mes enfants, les bienvenues."

Les pauvres enfants séchèrent leurs larmes et bientôt un sourire illumina leurs traits. Patrick Sullivan avait pris cette ferme il y avait à peu près un an.

La Providence avait dirigé les pas de ces enfants vers lui, mais si le chien ne lui avait pas donné cette leçon, qui sait ce que seraient devenues les pauvres orphelines ? Mais celui qui est le père de tous ceux qui n'en possèdent pas, ne les aurait certainement jamais abandonnées.



L'ANGE DE NOEL

(HISTORIQUE)

I

“ Père, j'ai peur. Entendez-vous le vent mugir et la neige fouetter les vitres de la chambre ?

— Dors, ma chérie, dors ; demain le temps s'éclaircira et la tempête sera loin.

— Je ne puis dormir, père : je souffre.”

Ces paroles furent un coup pour le père. Il prit la petite main de l'enfant qu'il pressa contre ses lèvres, et courba la tête pour lui dérober sa douleur.

Hélas ! depuis bien des nuits la petite Angèle ne dormait plus. Une maladie de langueur qu'elle avait héritée de sa mère, la tenait clouée sur son lit. Une toux déchirante soulevait à chaque instant sa poitrine, pendant que la sueur inondait son gracieux visage.

Pauvre enfant ! Pauvre père surtout ! il n'avait plus qu'Angèle au monde. Comme il l'aimait ! Comme il l'entourait de soins affectueux ! Le cœur de la mère partie semblait être confondu avec le sien pour chérir davantage cette enfant. Il avait appelé à son aide les

princes de la science ; il avait invoqué les praticiens les plus célèbres ; il avait dit à l'un d'eux : "Sauvez ma fille, et la moitié de ma fortune est à vous." Le médecin s'était incliné avec reconnaissance, mais il n'avait pu guérir l'enfant.

Depuis quelques jours le mal semblait grandir encore ; les joues pâles d'Angèle prenaient parfois des teintes livides, présage mystérieux de mort. Son père ne la quittait plus.

Il avait abandonné toutes les préoccupations de la vie ; il ne songeait qu'à une seule chose, retarder l'instant fatal de quelques heures. Oh ! il était bien malheureux, le pauvre père ; car il lui manquait la suprême consolation que la bonté divine ménage aux infortunés : il lui manquait la foi.

Depuis de longues années, il avait oublié le chemin de l'église ; tout entier au monde et à ses pompes, il s'était vu glisser du doute à la négation absolue. La politique haineuse à laquelle il a voué son talent, avait arraché de son cœur les dernières fibres religieuses qui y vibraient encore. Et cependant il était entré dans l'âge mûr. Il avait vu partir sa jeune femme, pleine d'espérance et de foi ; mais cette mort n'avait pu réveiller en lui les sentiments éteints.

Et voilà que Dieu se rappelait de nouveau à sa mémoire, en venant lui demander son enfant.

II

Il y eut un assez long silence. La pendule sonna onze heures.

Alors dans l'air une grande voix domina la tempête ; les cloches de l'église voisine sonnèrent à toute volée pour annoncer le sublime événement de cette nuit.

Noël ! chantaient les cloches ; Noël !

Chrétiens ! réveillez-vous et accourez au pied des autels. Voici le jour béni entre tous les jours ! le jour par excellence !

L'enfant Jésus est né. Chrétiens, réveillez-vous, et accourez !

Et le céleste écho était entendu ; car les fenêtres s'éclaircissaient subitement dans les rues désertes. Des ombres noires passaient derrière les rideaux ; on se préparait à entendre la messe de minuit.

Angèle soupira et regarda son père longuement, avec une tendresse infinie.

" Entendez-vous, père ? murmura-t-elle.

— Oui, ma fille bien-aimée ; ces cloches t'empêchent de dormir ?

— Oh ! ce n'est pas cela."

Et l'enfant mit la main sur sa poitrine qu'un feu interne dévorait. Elle reprit bientôt :

" L'année dernière je n'étais pas malade, et le vent ne gémissait pas aussi fort. Maman n'était pas encore

partie pour le ciel ! Oh ! c'était un beau jour, père ; je me le rappelle si bien ! "

Un instant, Angèle ferma les yeux comme pour revoir en pensée les péripéties de cette journée, qu'elle rappelait de ses vœux.

" Le matin, poursuivit-elle, maman s'était levée de bonne heure, et elle avait dit à Thérèse de m'habiller pour sortir. J'étais contente, bien contente. Il tombait de la neige pourtant. Thérèse me prit dans ses bras, et me porta jusqu'à l'église de Jésus. Oh ! père, que c'était beau ! Il y avait tant de lumières, tant de fleurs autour de la crèche ! Toutes les cloches sonnaient comme à présent, et l'on chantait si bien ! L'église était remplie de monde ; on s'y pressait ; mais maman et Thérèse montèrent en haut ; et alors maman me montra un petit enfant couché sur la paille. Il était si joli, si joli ! Il me regardait en souriant ; je l'aimai tout de suite... oh ! je voudrais bien le revoir encore !

— C'est impossible, ma chérie ; n'entends-tu pas au dehors la neige tourbillonner sous l'aquilon ?

— Il neigeait aussi l'année dernière.

— Oui, mais tu ne souffrais pas.

— C'est vrai, dit Angèle tristement."

Les cloches se taisaient à présent. On entendait dans la rue le bruit sec de la neige qui crépitait sous les pas. De temps à autre, la porte d'une maison se fermait avec bruit.

Angèle reprit tout à coup :

" Père, je voudrais bien savoir si l'Enfant-Jésus est encore à l'église, cette année.

— Certes, il y est encore.

— Comment le savez-vous ?

— Mais, dit le père, il y est sans doute tous les ans.

— L'avez-vous déjà vu ?

— Oui, répondit-il ; mais il y a déjà longtemps.

— Ah ! si vous vouliez, continua Angèle en joignant ses petites mains ; si vous vouliez !

— Parle, parle vite : que veux-tu ?

— Eh bien ! je voudrais que vous allassiez à l'église, pour me dire si le petit enfant est encore là sur la paille, s'il y a encore de belles fleurs alentour, et tant de lumières, tant de lumières !

— Mais, je ne puis te quitter en ce moment, ma bien-aimée ; qui te veillerait comme ton père ?

— Vous appellerez Thérèse, dit l'enfant suppliante.

— Et cela pour te faire plaisir ?

— Un grand plaisir ! Maman m'a dit que l'Enfant-Jésus n'était exposé qu'une fois l'an, le jour de Noël.

— Et tu sais que c'est Noël aujourd'hui ?

— Oui, oui, je le sais.

— Eh bien, dit le père avec hésitation, j'irai lorsqu'il fera jour."

Angèle baissa la tête, et une larme brillante roula sur sa joue.

" Enfant gâtée, reprit son père en la couvrant de baisers, tu veux donc que je te quitte sur-le-champ ?

— Pour aller à l'église seulement, dit-elle à travers ses larmes."

Le père sonna : Thérèse accourut anxieuse.

" Reste près d'Angèle, dit-il brièvement ; je ne tarderai pas à rentrer.

— Que vous êtes bon ! dit l'enfant toute joyeuse ; que vous êtes bon ! "

Thérèse s'assit au chevet du lit, et Angèle ferma doucement les yeux.

Un quart d'heure plus tard, M. de B. entrait dans l'église de Jésus.

III

Une foule pieuse et recueillie se pressait sous la voûte du temple. La grande voix des orgues résonnait, puissante parfois comme le cri de l'ouragan, douce et plaintive, l'instant d'après, comme le gémissement d'une âme repentante. De nombreux cierges entouraient l'autel qu'on n'apercevait qu'à travers un nuage d'encens.

Le père d'Angèle, la tête haute, traversa la foule et monta jusqu'au pied du chœur où la crèche était dressée, au milieu d'un parterre de fleurs rares.

" Caprice d'enfant, pensait-il ; m'envoyer ici à pareille heure ; enfin, si je puis la distraire un instant, ce n'est rien."

Ce disant, M. de B. promena un regard assuré autour de lui. Il vit les fidèles prier avec une ferveur angélique, le front courbé, les mains jointes. L'auguste sacrifice était commencé ; les prêtres, revêtus des plus

riches ornements, célébraient les saints mystères. Les voix des chantres s'unissaient aux chœurs des anges qui dans le ciel entonnaient l'éternel hosanna !

Et, reposant sur un peu de paille, la douce figure symbolique de l'Enfant-Jésus souriait à chacun, pendant que ses bras s'ouvraient comme pour presser contre son sein l'humanité entière.

Le père d'Angèle le contempla longtemps. Une émotion singulière s'emparait de son être.

Son regard allait du prêtre qui célébrait l'office divin, à l'Enfant-Jésus qui lui tendait les bras.

Il fit un effort pour s'arracher à cette espèce de fascination, et retourna pour sortir ; mais le peuple lui fermait le passage.

En ce moment un prêtre quitta l'autel, et vint se placer sur le seuil du chœur.

M. de B. se remit à sa place.

Le prêtre fit le signe de la croix, et, d'une voix que l'émotion faisait vibrer, il commença ainsi :

" *O vous tous qui souffrez, venez, et je vous soulagerai.*"

Ces paroles produisirent une commotion soudaine dans le cœur du malheureux père. Instinctivement il fit un pas en avant pour recueillir mieux encore les paroles consolatrices qui se pressaient sur les lèvres du prédicateur.

Tant que celui-ci parla, le père d'Angèle demeura immobile, savourant en quelque sorte les consolations suprêmes que le prêtre lui apportait de la part du

divin Enfant. Et lorsque les dernières paroles eurent résonné sous la voûte, il plongea sa tête dans ses mains, et demeura abîmé dans ses réflexions.

Le saint sacrifice s'acheva. Le père d'Angèle vit les fidèles se presser à la sainte table ; il remarqua toutes ces figures illuminées par la foi et la suprême espérance ; il songea à ces jours lointains où lui aussi participait à ce banquet sacré. Il revit en pensée sa mère, pieuse et sainte créature ; il revit sa femme qu'il avait tant aimée ; il songea à Angèle qui s'éteignait lentement : et une immense douleur envahit son âme.

Quand il releva la tête, l'église était presque déserte ; le gaz était éteint ; seule, la petite crèche brillait comme un phare de consolation.

M. de B. s'avança jusqu'au banc de communion, et, s'y agenouillant : " O Dieu, dit-il, Dieu que j'ai cessé de servir depuis longtemps, rends-moi ma fille, et je reviens à toi pour toujours ! "

En disant ces mots, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

Enfin il sortit. Sous le porche, il trouva une mendiante à qui il donna une généreuse aumône, et revint lentement chez lui.

IV

Thérèse vint lui ouvrir la porte.

" Comment va Angèle ? furent les premiers mots de M. de B.

--Elle a dormi depuis votre départ; elle vient seulement de s'éveiller."

M. de B. monta et vint embrasser sa fille.

" Eh bien, je suis demeuré trop longtemps, n'est-ce pas ?

— Non, non, père, dit Angèle, dont la figure rayonnait. C'était si beau ! si beau !

— Mais oui, le petit enfant était là, reprit M. de B. en s'efforçant de sourire.

— Je le sais, dit Angèle avec extase; il était encore plus mignon que l'année dernière."

M. de B. la regarda avec surprise et vit seulement l'air radieux de l'enfant.

" Comment le sais-tu ?

— Parce que je suis allée à l'église avec toi.

— Elle a le délire ! pensa le pauvre père en essayant de la calmer.

— Écoutez bien, petit père, et dites-moi si c'est bien cela.

— Calme-toi, mon enfant, mon Angèle.

— Mais je suis calme, dit l'enfant blessée.

— C'est vrai ! eh bien ?

— Eh bien, reprit l'enfant, quand nous sommes entrés dans l'église, il y avait déjà beaucoup de monde ; on chantait ;... les prêtres étaient à l'autel ;... nous avons traversé la foule, et nous sommes allés admirer la crèche. Que de lumières, que de belles fleurs ! Il y avait surtout un arbre superbe qui se penchait au-dessus de l'Enfant-Jésus.

— Un palmier, dit M. de B., dont la surprise allait croissant.

— Oui, un palmier. Nous allions sortir de l'église, quand un prêtre est venu non loin de nous ; il a parlé. Vous l'écoutiez, petit père, et vous sembliez bien triste."

M. de B., à ce récit étonnant, sentit son cœur bondir dans sa poitrine et regarda Angèle avec une sorte d'épouvante.

" Et sais-tu ce qu'il a dit ? demanda M. de B. d'une voix que l'émotion faisait trembler.

" Il a dit, reprit Angèle en attirant son père, il a dit que l'Enfant-Jésus vous consolerait."

M. de B. tressaillit.

" Nous sommes encore demeurés bien longtemps, poursuivit la petite fille ; puis on a éteint les lumières ; alors vous vous êtes approché de l'Enfant-Jésus ; vous vous êtes mis à genoux, et vous avez dit en pleurant : " O Dieu ! rends-moi mon Angèle, et je serai à toi pour toujours ! "

M. de B. jeta un cri et devint pâle comme un mort,

" Oui, vous avez dit cela, dit Angèle triomphante ; mais j'ai bien vu que vous n'entendiez pas la réponse de l'Enfant-Jésus.

— Une réponse ?

— Oui, petit père ; l'Enfant-Jésus vous a répondu.

— O mon Dieu, qu'a-t-il pu me dire ? s'écria M. de B. avec une sorte d'égarement.

— Il a dit : " *Reviens d'abord à moi.*"

M. de B. se laissa tomber à genoux auprès de l'enfant dans une émotion indescriptible.

" Et lorsque nous sommes sortis de l'église, acheva Angèle, vous avez donné une pièce d'or à la vieille Jeannette en lui disant tout bas : " Prie pour Angèle et pour son père."

Cette fois, M. de B. n'y tint plus ; il entoura l'enfant de ses deux bras, et laissa couler ses larmes.

Faut-il dire que le même jour M. de B. retournait à cette même église de Jésus, mais cette fois pour s'agenouiller dans un confessionnal ? Le lendemain il s'approcha de la sainte table avec une ferveur qui édifia tous les assistants.

A partir de ce jour, un mieux se produisit dans la santé de l'enfant ; les médecins qui l'avaient abandonnée, reprirent courage, et un mois ne s'était pas écoulé qu'Angèle, accompagnée de son père, venait à l'église de Jésus remercier Dieu de son entier rétablissement.



CONVERSION A LA MESSE DE MINUIT

Un jeune homme, élève de nos écoles matérialistes de médecine, entraîné par le torrent des mauvais exemples, renonça absolument aux pratiques de la religion, et, esprit logique, renia bientôt la foi glorieuse de son père, héros tombé sous l'étendard du Sacré-Cœur.

La mère, cruellement frappée par la mort du chef de la famille, souffrait d'une maladie qui la conduisait peu à peu vers celui qui avait été son soutien ; et elle était d'autant plus inconsolable et malade, qu'elle se sentait plus impuissante à arrêter le débordement d'impiété de son fils.

La fille, qui comprenait toute l'étendue de la douleur de la pauvre mère, et voyait son malheureux frère courir ainsi à la damnation, s'approcha la veille de Noël du lit de la malade.

“ Maman, dit-elle, si je pouvais aller à minuit à la messe de Notre-Dame-des-Victoires, quelque chose me dit que l'Enfant de la crèche m'accorderait là la conversion de mon frère.

— Ma pauvre enfant ! qui t'accompagnerait ? Je n'irai plus jamais avec toi à la messe de minuit.

— Eh bien ! mon frère ?

— Ton frère ! y songes-tu ? Lui qui éprouve une si grande horreur pour l'église, qu'aux enterrements il ne veut pas entrer et attend à la porte, espères-tu qu'il te conduirait ?

— J'essaierai de le décider.

— Je ne demande pas mieux ; mais je crains que ton éloquence, comme tes caresses, ne soit inutile."

L'étudiant en médecine reçut de très haut la proposition, qu'il appela saugrenue. Tant de colère cependant dénote ordinairement un reste de foi, prisonnière de l'impitoyable libre pensée.

La jeune fille insista ; et, vaincu par sa persistance, vers minuit, heure à laquelle un homme du monde n'aime pas à dire qu'il préfère se coucher, l'étudiant protégeait sa sœur sur le chemin de la messe, et s'installait auprès d'elle pour la protéger au retour.

La cérémonie fort belle de Notre-Dame-des-Victoires paraissait l'intéresser ; il regardait avec une sorte d'avidité ce spectacle oublié, et ne s'ennuyait pas.

Au moment de la communion, il fut fort étonné : tous défilaient pour se rendre à la sainte table. On arriva à son rang ; les voisins sortirent, sa sœur aussi. Il se vit seul. Le vide lui causa une impression étrange...

Cependant sa sœur recevait l'Enfant-Jésus en la crèche de son cœur, et le réchauffait de l'ardeur de sa prière pour le jeune incrédule. De son côté, le libre

penseur, prêt à résister fièrement aux sollicitations de tous les chrétiens assemblés dans l'église, succombait sous le poids de l'isolement où l'avaient laissé ses quelques voisins ; disons le mot : il eut peur.

Un souvenir d'enfance domina son esprit ; il tomba à deux genoux, et une explosion de sanglots sortit de sa poitrine...

La jeune fille cependant revenait dévotement. Elle voit cette abondance de larmes, et son frère qui se penche vers son oreille pour lui dire : "Ma sœur, sauve-moi ! Un prêtre ! je suis écrasé sous le poids de mon indignité ! Un prêtre ! un prêtre !"

Ce fut la sœur qui eut à modérer l'impatience du néophyte. A l'issue de la cérémonie, le prêtre fut trouvé ; et bientôt le jeune homme embrassait sa mère, en lui disant : "Je vous rends votre fils."

Le portrait du père sembla sourire.

On ne reposa point en cette belle nuit, pas plus qu'à la crèche de Bethléem ; et à six heures du matin tous deux étaient revenus à la même place en l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

Au moment de la communion, tous quittèrent leur rang pour aller à la sainte table : l'étudiant les suivait. Une jeune fille restait seule prosternée à deux genoux, et le pavé qui avait reçu la nuit les larmes de repentir, recevait encore des larmes : mais c'étaient des larmes de joie.

LA CHEMINÉE

Nous étions une demi-douzaine de bambins qui jouions aux billes, en soufflant de temps à autre dans nos doigts. La bise était glaciale ; mais les billes étaient neuves, et il y en avait !... Nos poches en étaient rebondies. Pour ma part, j'avais quatre belles billes d'agate qui me venaient du " petit Jésus," et dont j'étais fier comme de vraies reliques.

Lorsque je fus décavé, comme disent les grands, je voulus me retirer de la partie avec mes quatre billes.

" Oh ! le capon ! fit un de mes camarades, un gaillard qui avait la tête de plus que moi... Pourquoi ne veux-tu plus jouer ?

— Parce que... parce que... fis-je en balbutiant."

Les mots s'arrêtaient dans ma gorge. Je sentais comme une vague honte d'expliquer mon scrupule à ce grand escogriffe. C'était ma première attaque de respect humain.

A la fin, pressé de tous les côtés, je pris mon courage à deux mains :

“ Eh bien, je ne joue plus, parce que je ne veux pas perdre mes quatre billes, parce que c’est le petit Jésus qui m’en a fait cadeau.”

Un horrible ricanement accueillit ma naïve explication, un ricanement qui me fit froid dans les cheveux.

“ Quel moutard ! fit mon compagnon... Comment, tu crois encore à ces choses-là ?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, fis-je épouvanté. Tais-toi : car si petit Jésus t’entendait...

— Alors, tu te figures que le petit Jésus descend le soir par la cheminée, et qu’il vient pendant la nuit mettre des billes d’agate dans tes souliers ?... Va, tu n’es qu’une petite fille ! ”

A cette sanglante injure, mon sang ne fit qu’un tour dans mes veines. J’eus une étrange envie de sauter au collet de l’impie qui m’outrageait et qui souillait de ses sarcasmes tout ce qu’il y a de plus sacré au monde ; mais je me retins à temps...

Je vous l’ai dit, il avait la tête de plus que moi...

“ Dis-moi, l’as-tu vu descendre, le petit Jésus ? insista-t-il avec férocité ; dis, l’as-tu vu ?

— Certainement, que je l’ai vu, répondis-je avec un aplomb imperturbable.”

C’était un mensonge énorme. Mais j’avais une telle certitude de la chose, que c’était comme si je l’avais encore devant les yeux. D’ailleurs, il fallait confondre le diable, puisque je ne pouvais pas le cogner comme j’aurais voulu.

“ Si le petit Jésus ne m’avait pas donné mes billes, d’où donc me viendraient-elles ? ajoutai-je d’un air de triomphe... Puisque toutes les portes étaient fermées, qu’il faisait nuit, et que le matin, et dès le matin, j’ai trouvé mon Noël dans la cheminée.”

L’enfance a de ces raisons et de ces preuves auxquelles il n’y a pas de réplique possible. Je me serais fait hacher sur place plutôt que de reconnaître que ma démonstration n’était pas le dernier mot de la logique et de l’évidence.

Des semaines, des mois s’écoulèrent : le souvenir de cette altercation mémorable resta gravé dans mon esprit... J’avais beau chasser cette mauvaise pensée, elle repoussait comme la mauvaise herbe. Ne laissez jamais un grain d’ivraie sur une bonne terre : elle fructifie comme le diable.

A la Noël suivante, on nous donna congé comme de coutume. J’avais deux lieues à faire à pied pour aller à mon village... Pendant la première lieue, je m’amusai au bruit de la neige qui grésillait sous mes pas ; je regardai avec intérêt les petites bandes de moineaux qui s’envolaient avec des cris plaintifs vers les granges ; puis, à travers la brume, j’aperçus enfin le clocher de mon village... et le clocher me fit songer au petit Jésus qui m’attendait là-bas. Presque au même moment les paroles de l’autre me revinrent : “ Dis-moi, l’as-tu vu descendre dans la cheminée ? Dis, l’as-tu vu ? ” Je pris mes jambes à mon cou, pour fuir le péché, comme si j’avais eu Satan à mes trousses.

Je trouvai la famille en joie, et la fameuse cheminée tout éclairée d'un grand feu. Ma mère me prit entre ses genoux et, en m'embrassant, me fit étendre mes menottes toutes rouges de froid vers les bûches allumées, qui chantaient en brûlant comme pour fêter mon retour.

Pendant que ma mère me parlait, me demandant si j'avais eu bien soin de mettre mon gilet de laine, s'inquiétant de savoir si mes souliers ne prenaient pas l'eau, j'avais une préoccupation étrange : je plongeais avec obstination les yeux sous le manteau de la cheminée. Je répondais à peine aux questions qu'on m'adressait ; toute mon attention s'envolait sur les toits, vers le ciel, avec des tourbillons de fumée.

“ Dis donc, mère, finis-je par dire d'un air inquiet, est-ce que le petit Jésus descendra cette nuit, comme les autres fois ?

— Certainement, si tu as été sage.

— Mais, dis-moi, petite mère, comment l'Enfant-Jésus peut-il dans la même nuit venir mettre quelque chose dans les souliers de tous les enfants sages, en descendant en même temps dans toutes les cheminées de toute la terre ?

— Tu sais bien que le petit Jésus est partout, puisque c'est l'enfant du bon Dieu.

— Oui ; et puis il a des ailes, ajoutai-je comme pour raffermir ma foi chancelante.

— Des ailes, je crois bien ! répondit ma mère ; de jolies ailes blanches, bien blanches...”

En songeant à ces ailes blanches, bien blanches, une nouvelle perplexité vint agiter mon esprit :

“ Mais, fis-je, s'il a des ailes si blanches, comment peut-il descendre dans toutes les cheminées sans se salir ?

— C'est bon pour les petits ramoneurs. Mais les ailes du petit Jésus ne se salissent jamais.

— C'est vrai, fis-je avec conviction. Seulement, comment se fait-il que le petit Jésus puisse trouver dans une pauvre crèche tous les joujoux qu'il nous donne ?

— Ce sont probablement les rois mages qui les lui ont apportés !

— Ah ! les rois mages... Alors mes quatre billes d'agate de l'année dernière venaient des rois mages ?

— Tu me fais là des questions parfaitement ridicules, répondit ma mère impatientée. Si tu n'es pas plus reconnaissant que ça pour l'Enfant-Jésus, tu es sûr qu'il ne viendra pas cette nuit.

— Je suis très reconnaissant, bonne maman ; et même, lorsqu'on dit du mal de l'Enfant-Jésus devant moi, ça me fait de la peine, oh ! mais beaucoup de peine.

—On en a donc dit du mal devant toi, mon chéri ?... Quel est le mauvais garnement ?...

— C'est Gourju, un grand de la cinquième étude...

— Eh bien ! Gourju est un méchant petit garçon.

— Il est le dernier de sa classe, interrompis-je.

— Tu vois ; c'est Dieu qui le punit. Et comme il n'est pas sage, le petit Jésus ne lui apporte jamais rien ; et alors il est jaloux ; et toi, nigaud, tu l'écoutes...”

Cette réprimande me réconforta un peu... J'étais très content au fond que Gourju ne fût qu'un polisson, et que cela me fût bien démontré. Depuis, j'ai compris dans toute sa naïve beauté ce trait de tendresse maternelle.

J'avais eu très froid aux pieds pendant la journée; et, au sortir de la messe de Noël, je fis un premier essai des misères humaines: j'eus mal aux dents... Pendant toute la nuit, je me tournai deci, delà, dans ma couchette, comme un saint Laurent sur le gril. Le mal me quittait, me reprenait, puis me faisait grâce encore...

A cinq heures du matin, il y avait eu une reprise de souffrance, et j'étais éveillé, lorsque j'entendis une ombre discrète frôler mes rideaux blancs. Je vis maman qui s'avançait, portant un bougeoir d'une main, et dans l'autre (devinez!)... une boîte de dragées avec le portrait de l'enfant Jésus; et un joli petit cheval en carton...

Elle regarda, en passant, dans mon lit pour voir si je dormais. Je fermai bien vite les yeux, pour ne pas l'inquiéter. Puis, lorsqu'elle se fut assurée que je reposais, elle alla tout doucement déposer les dragées au beau portrait, dans mon soulier qui était tout prêt, avec le petit cheval à côté...

Cette nuit-là, je vis bien que le petit Jésus n'était pas descendu par la cheminée.

Gourju avait donc raison?... Cela me faisait peine à croire. Après tout, s'il n'était pas descendu, le petit Jésus, c'est que je n'avais pas été sage...

Le lendemain, lorsque ma mère me demanda si j'avais remercié l'Enfant-Jésus dans ma prière, je lui répondis... que oui, en l'embrassant. Le fait est que, si je lui avais dit la vérité, elle aurait été capable elle-même de n'y plus croire, comme Gourju, et elle aurait été bien malheureuse, la sainte femme !

VILLEMONT.



CE QUE PESE UN BRIN DE PAILLE

Il y avait un homme riche et puissant qui vivait dans son château, dont il ne sortait que pour aller guerroyer, ravager les champs de ses voisins, saccager les villages et détrousser les voyageurs. Il était si pervers et si cruel que rien d'humain, on peut le dire, ne lui restait au cœur, sinon l'amour pour sa femme, belle et douce créature qui passait les jours et les nuits à pleurer les méchantes actions de son mari, et à demander à Dieu qu'il lui pardonnât. En vain ce mari l'entourait-il de toutes les délices que peuvent procurer le luxe et la richesse; la pauvre dame ne jouissait de rien : elle ne désirait, elle ne rêvait que la conversion de son époux.

Une nuit d'hiver, par une horrible tempête où le ciel semblait avoir déchaîné tous les éléments comme pour en finir avec la terre, la châtelaine était assise devant une grande cheminée où flambait un feu pétillant. Le vent mugissait dans les tours, comme irrité de leur résistance; les nuages lançaient leurs averses avec fureur; les éclairs traversaient les ténèbres comme

des démons; tous les êtres vivants cherchaient un refuge contre l'inclémence de cette lugubre nuit. Cependant le seigneur du lieu n'était pas revenu de ses courses aventureuses; l'épouse consternée priait.

On entendit frapper à la porte; et bientôt après un domestique entra et dit à sa maîtresse que deux pauvres moines, harassés de fatigue, à demi-morts de froid et de faim, et qui s'étaient égarés dans ce pays sauvage, demandaient l'hospitalité au château, ne fût-ce que dans l'étable.

La bonne dame fut saisie; car elle savait que son mari détestait les moines, et sa soumission envers lui était si grande, qu'elle n'osait pas même faire le bien sans son bon plaisir. Mais comment repousser l'humble requête de ces hommes vénérables ?

" Monseigneur n'en saura rien, se prit à dire le bon serviteur qui, en voyant sa maîtresse indécise, devina sa pensée; à la pointe du jour ils s'en iront."

La châtelaine donna son assentiment, en recommandant au domestique de les bien cacher dans l'écurie.

A peine sortait-il de la chambre, qu'on entendit le son d'un cor et le galop des chevaux annonçant l'arrivée du maître; presque aussitôt celui-ci entra, et après avoir échangé son armure contre un riche vêtement de soie doublé de fourrure, il prit place avec sa femme devant une table abondamment servie de mets succulents, et sur laquelle d'innombrables

bougies blanches, fines et suaves comme la neige, répandaient leur pure et mélancolique lumière.

La châtelaine, richement habillée d'une robe de velours vert brodé d'or et de pierreries, ne mangeait pas; l'éclat des bougies se reflétait dans les diamants qui couvraient son front, et dans les larmes qui sillonnaient ses joues et ajoutaient à sa parure; car elles étaient de celles qui viennent du cœur et embellissent le visage.

" Qu'avez-vous ? " lui demanda affectueusement son mari.

Elle ne répondit pas.

" Aviez-vous peur pour moi de l'horrible tempête de cette nuit? Eh bien! chassez toute frayeur, à présent que me voici sain et sauf, en dépit de Satan! "

La belle châtelaine ne répondait rien et continuait à pleurer; car les larmes sont des sœurs bien unies; elles se suivent l'une l'autre, et après la première il en vient mille.

Mais lui qui devait à son bon ange d'avoir gardé son amour pour sa femme comme une ancre de salut, il s'affligea de la voir pleurer, et lui dit :

" Racontez-moi, madame, ce qui vous désole, et je jure par mon épée de sécher vos larmes, si cela est en mon pouvoir.

— Monseigneur, dit-elle, je pleure, parce que, tandis que nous jouissons ici de tous les biens de la vie, il y a des gens qui manquent du nécessaire; parce que, tandis que cette flamme s'élève vive et joyeuse, et nous

envoie sa chaleur comme une caresse, il y en a qui grelottent de froid... tandis que, par leur fumet savoureux ces mets excitent notre appétit, d'autres ont faim. Voilà pourquoi ma gorge se serre, et pourquoi je ne puis manger.

— Mais, madame, reprit le mari, qui donc, à votre connaissance, se meurt de froid et de faim ?

— Deux pauvres religieux, monseigneur, qui m'ont demandé asile et qui sont dans l'écurie."

Le mari fronça le sourcil.

" Des moines ! dit-il, des fainéants, des gloutons, des coquins qui voudraient se bien traiter à mes dépens !

— Ils n'ont demandé qu'un abri et un peu de paille."

Le châtelain appela ses gens.

" Oh ! monseigneur, monseigneur, s'écria en sanglotant la châtelaine, ne les chassez pas ; souvenez-vous de votre promesse !

— Soyez tranquille, lui répondit son mari ; ils mangeront, ils se chaufferont, et par-dessus le marché ils m'amuseront. Vous allez voir ! "

Et il ordonna à ses domestiques de les amener en sa présence.

Pourtant, lorsque parurent les deux religieux, l'humeur ironique et railleuse du châtelain se dissipa, comme se dissipe aux premiers rayons du soleil le froid et épais brouillard qui, la nuit, s'est exhalé d'un marais. Par un mouvement involontaire il se leva, et

la plaisanterie impie qui allait s'échapper de ses lèvres, s'y arrêta, comme un serpent qui se replie et rentre dans son repaire. C'est qu'il y avait sur le visage du plus âgé de ces moines, dans les cheveux qui couronnaient sa vieillesse, de même qu'une guirlande de fraîches roses couronne la jeunesse, dans la sérénité de son regard, dans la gravité de sa bouche, une dignité qui imposait, une douceur qui attirait, une autorité qui devait émouvoir et dominer même une âme glacée et corrompue.

Le châtelain les fit asseoir à sa table et garda un moment le silence; mais le religieux, fidèle à sa mission, commença à faire entendre la parole de Dieu dans ce lieu d'où elle avait été bannie, réfugiée au cœur de la châtelaine comme en un sanctuaire.

Le mari se taisait, et tout en écoutant, regardait sa femme qui, les mains jointes, les yeux pleins d'anxiété, regardait le missionnaire, comme le marin, dans une nuit d'orage, regarde le phare qui lui montre le port, pendant que ses lèvres murmuraient: "Dieu bénit celui qui écoute!"

Après le souper, le châtelain prit une bougie, l'alluma et conduisit lui-même ses hôtes à la meilleure chambre du château, où les attendaient de beaux lits dorés garnis de matelas de soie; mais les religieux se refusèrent à en user, disant qu'ils ne couchaient jamais que sur la paille.

Alors le châtelain descendit lui-même à l'écurie et

en rapporta une charge de paille qu'il étendit sur le parquet.

" Mon père, dit-il en brisant d'un généreux effort la glace qui pesait sur son cœur, mon père, je voudrais revenir à Dieu; mais il n'est pas possible que le Seigneur me pardonne tous mes crimes.

— Quand vos péchés, repartit le missionnaire, passeraient en nombre les grains de sable de la mer, les gouttes d'eau des nuages ou les étoiles du ciel, le repentir les effacerait tous, et la clémence de Dieu les pardonnerait; c'est pourquoi le pécheur endurci n'a point d'excuse, et c'est ce qui fera son désespoir éternel."

Alors le châtelain se mit à genoux, se confessa, et d'abondantes larmes de contrition tombaient de ses yeux sur la paille où il s'était agenouillé.

Lorsque le missionnaire, après avoir rendu grâces au Dieu de toute miséricorde, se fut endormi, il se sentit transporté devant le divin tribunal; l'éternelle justice tenait en main la balance qui pèse le mal et le bien; une âme allait être jugée: c'était celle du châtelain. Satan, avec l'insolence du triomphe, mit dans un des plateaux de la balance l'amas énorme de ses iniquités; les bons anges se couvrirent la face d'horreur et de compassion; l'âme exhala un gémissement de douleur.

Alors son ange gardien s'approcha, cet ange si doux, si patient, si beau, cet ange qui nous met le repentir au cœur, les larmes dans les yeux, l'aumône à la main,

la prière sur les lèvres. Il apportait quelques brins de paille mouillés de larmes ; il les mit dans l'autre plateau.

L'âme fut sauvée.

Le lendemain matin, quand le religieux se leva, il trouva le château dans la consternation.

Il en demanda la cause.

Le châtelain était mort dans la nuit.

F. CABALLERO.



LA PREMIERE COMMUNION DE CHATEAUBRIAND

L'époque de ma première communion approchait. Ma piété paraissait sincère; j'édifiais tout le collège: mes regards étaient ardents; mes abstinences répétées allaient jusqu'à donner de l'inquiétude à mes maîtres. On craignait l'excès de ma dévotion; une religion éclairée cherchait à tempérer ma ferveur.

J'avais pour confesseur le supérieur du séminaire des Eudistes, homme de cinquante ans, d'un aspect rigide. Toutes les fois que je me présentais au tribunal de la pénitence, il m'interrogeait avec anxiété. Surpris de la légèreté de mes fautes, il ne savait comment accorder mon trouble avec le peu d'importance des secrets que je déposais dans son sein. Plus le jour de Pâques s'avoisinait, plus les questions du religieux étaient pressantes. *Ne me cachez-vous rien?* me disait-il. Je répondais: *Non, mon père.*

— *N'avez-vous pas fait telle faute?*

— *Non, mon père.*

Et toujours: *Non, mon père.*

Il me renvoyait en doutant, en soupirant, en me regardant jusqu'au fond de l'âme; et moi, je sortais

de sa présence, pâle et défiguré comme un criminel. Je cachais des fautes.

Je devais recevoir l'absolution le mercredi saint. Je passai la nuit du mardi au mercredi en prières, et à lire avec terreur le livre des *Confessions mal faites.* Le mercredi, à trois heures de l'après-midi, nous partîmes pour le séminaire; nos parents nous accompagnaient. Tout le vain bruit qui s'est depuis attaché à mon nom, n'aurait pas donné à madame de Chateaubriand un seul instant de l'orgueil qu'elle éprouvait, comme chrétienne et comme mère, en voyant son fils prêt à participer au grand mystère de la religion.

En arrivant à l'église, je me prosternai devant le sanctuaire, et j'y restai comme anéanti. Lorsque je me levai pour me rendre à la sacristie où m'attendait le supérieur, mes genoux tremblaient sous moi. Je me jetai aux pieds du prêtre : ce ne fut que de la voix la plus altérée que je parvins à prononcer mon *Confiteor.*

" *Eh bien ! n'avez-vous rien oublié ?* " me dit l'homme de Jésus-Christ.

Je demeurai muet. Ses questions recommencèrent, et le fatal : *Non, mon père*, sortit de ma bouche. Il se recueillit ; il demanda des conseils à celui qui conféra aux apôtres le pouvoir de lier et de délier les âmes.

Alors faisant un effort, il se prépare à me donner l'absolution. La foudre que le ciel eût lancée sur moi, m'aurait causé moins d'épouvante ; je m'écriai : *Je n'ai pas tout dit !*

Ce redoutable juge, ce délégué du souverain Arbitre, dont le visage m'inspirait tant de crainte, devient le pasteur le plus tendre; il m'embrasse et fond en larmes : *Allons*, me dit-il, *mon cher fils, du courage!*

Je n'aurai jamais un tel moment dans ma vie. Si l'on m'avait débarrassé du poids d'une montagne, on ne m'eût pas plus soulagé : je sanglotais de bonheur. J'ose dire que c'est ce jour que j'ai été créé honnête homme; je sentis que je ne survivrais jamais à un remords : quel doit donc être celui du crime, si j'ai pu tant souffrir pour avoir tu les faiblesses d'un enfant! Mais combien elle est divine cette religion qui se peut emparer ainsi de nos bonnes facultés! Quels préceptes de morale suppléeront jamais à ces institutions chrétiennes?

Le premier aveu fait, rien ne me coûta plus...

Le prêtre prononça, en levant la main, la formule de l'absolution. Cette seconde fois, ce bras foudroyant ne fit descendre sur ma tête que la rosée céleste : j'inclinai mon front pour la recevoir ; ce que je sentais, participait de la félicité des anges. Je m'allai précipiter dans le sein de ma mère qui m'attendait au pied de l'autel. Je ne parus pas le même à mes maîtres et à mes camarades; je marchais d'un pas léger, la tête haute, l'air radieux, dans tout le triomphe du repentir.

Le lendemain, jeudi saint, je fus admis à cette cérémonie touchante et sublime dont j'ai vainement essayé de tracer le tableau dans le *Génie du Christia-*

nisme. J'y aurais pu retrouver mes petites humiliations accoutumées ; mon bouquet et mes habits étaient moins beaux que ceux de mes compagnons ; mais, *ce jour-là tout fut à Dieu et pour Dieu.* Je sais parfaitement ce que c'est que la Foi ; la présence réelle de la victime dans le saint Sacrement de l'autel m'était aussi sensible que la présence de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut déposée sur mes lèvres, je me sentis comme tout éclairé en dedans. Je tremblais de respect, et la seule chose matérielle qui m'occupât, était la crainte de profaner le pain sacré.

Je conçus alors le courage des martyrs ; j'aurais pu, dans ce moment, confesser le Christ sur le chevalet ou au milieu des lions.

CHATEAUBRIAND.



UNE PREMIERE COMMUNION EN PRISON

C'était en 1856. Nous étions réunis autour de la vieille baronne de H..., sur la terrasse de son château, et la conversation, par une pente insensible, était descendue du sacré au profane, jusqu'à la Révolution française. La baronne nous interrompit tout à coup.

" C'était hier l'anniversaire de ma première communion. Comme elle se rattache à la triste époque que vous rappelez, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour vous d'en connaître les circonstances vraiment touchantes. Je ne crois pas vous en avoir jamais parlé, n'est-ce pas? Devinez où j'ai fait ma première communion?... Je vois que vous ne devinez pas. C'est dans une prison, oui, dans une triste et sombre prison que j'ai fait ma première communion.

Et ici sa voix devint tremblante, ses yeux se mouillèrent de larmes.

" Écoutez bien, mes amis, c'est un souvenir que je ne puis rappeler sans une émotion profonde.

" Nous étions en 1793, j'avais douze ans alors. Mon père avait suivi l'armée de Condé. Il nous avait laissées, ma mère et moi, sous la garde d'un vieux

serviteur, cachées dans un pauvre quartier de Paris. Nous espérions passer inaperçues, au millieu des agitations populaires qui remplissaient la capitale. Un soir cependant, on vint chercher ma pauvre mère, et on la conduisit brutalement en prison à l'Abbaye. Je n'eus plus qu'une pensée, celle de la revoir. Le vieux Pierre trouva, un jour, le moyen de m'introduire auprès de la femme d'un des gardiens; et, comme elle avait une enfant de mon âge, nous fîmes vite connaissance. Peu à peu je m'enhardis, et lui demandai la grâce de voir ma mère. Elle me promit de me faciliter une entrevue avec celle que j'aimais tant.

" Elle tint en effet parole. Je venais deux fois par semaine pendant trois mois. Un jour, ma mère me prit sur ses genoux, et avec une voix entrecoupée de sanglots:

" Ma petite Marie, dit-elle, nous allons bientôt " être séparées pour toujours. Un commissaire est " venu me dire hier que j'allais passer en jugement; et " le jugement, tu sais, ici, c'est la mort."

" Mon cœur éclata à ces mots. Vous comprenez la scène qui suivit...

" Ma petite Marie, dit ma mère, une de mes joies " les plus douces, ce serait de te voir faire ta première " communion. Vois-tu, Marie, quand on a bien fait sa " première communion, on est sûr en quelque sorte de " son éternité. Je mourrais contente, si je te savais unie " avec le bon Dieu, dans son Sacrement, pour toujours. " Il m'est venu depuis hier une idée. Je connaissais

" un vieux chanoine de Notre-Dame qui n'a pu
" émigrer ; il habitait, rue Massillon, une petite maison
" non loin de la cathédrale, quand j'ai été arrêtée. Tu
" iras le voir, ma petite Marie ; tu lui diras ton nom,
" l'état où je suis, tu lui demanderas qu'il te permette
" de faire ta première communion ; tu lui diras bien
" que c'est moi qui lui demande en grâce cette faveur
" avant de mourir."

" Je racontai à Pierre tout ce qui s'était passé, et dès le soir nous étions rue Massillon, chez le vieux chanoine.

" J'ai bien connu votre bonne mère, mon enfant,
" me dit-il. C'était une sainte dans le monde."

" Il réfléchit un instant.

" Elle vous a sans doute préparée à cette grande
" action ? Et, d'ailleurs, les circonstances sont excep-
" tionnelles. Nous sommes revenus aux catacombes.
" Nous allons faire comme les premiers chrétiens..."

" Puis, tout à coup, une autre pensée traversa son esprit :

" Mon enfant, dit-il, vous allez vous confesser ;
" et, demain matin, vous viendrez de bonne heure : je
" vous ferai part de mes intentions."

" Le vieux prêtre avait caché, dans un endroit connu de lui seul, les objets indispensables pour le saint sacrifice. Vers minuit, il disposa dans sa chambre une petite table, revêtit ses anciens ornements, et, aidé d'un vieux domestique qui ne l'avait jamais quitté, il célébra les saints mystères.

" Le lendemain, je revins dès le grand matin avec Pierre, sans avoir été inquiétée. Le bon chanoine me fit connaître qu'il avait célébré la sainte messe à l'intention de ma mère, et qu'il avait mis deux hosties en réserve.

" Mon enfant, dit-il d'une voix grave et douce, " je vais vous confier une mission solennelle. Comme " les prêtres de la primitive Église se servaient autrefois " des enfants pour faire parvenir la sainte communion " aux martyrs, vous allez porter la sainte hostie à " votre mère, et vous communierez avec elle pour la " première fois dans sa prison. Je ne pourrai vous y " accompagner. Allez, mon enfant, et que Dieu vous " protège ! "

" Et il me remit en bénissant le précieux dépôt.

" Comment vous dire mes sentiments en recevant les saintes hosties et en les cachant sur mon cœur ?... Je priai toute la route : il me semblait que mon âme chantait avec les anges qui m'entouraient. La femme du gardien m'introduisit avec empressement dans la petite infirmerie où elle fit venir ma mère. J'éclatai en sanglots en racontant à ma mère la mission qui m'était confiée. Ma mère comprit de suite la sublime intention du bon prêtre. Elle se mit à genoux comme moi. Elle me dit des paroles sublimes, telles que jamais, depuis, il ne m'a été donné d'en entendre. Nous plaçâmes les saintes hosties sur une table ; nous les adorâmes longtemps... Et quand, à travers nos larmes, nous eûmes terminé, elle prit elle-même la

sainte hostie, et, s'adressant au Sauveur, elle lui confia mon âme et la sienne pour l'éternité! Je communiai de sa main; elle communia ensuite... Messieurs, dit la baronne, le reste ne s'achève pas.

" Le lendemain, je me présentai pour revoir ma mère; la femme du gardien m'interdit d'entrer. Pierre me conduisit chez le chanoine qui me prit par la main, et, me menant à la fenêtre, me montra du doigt le ciel et me dit ces simples mots qui me révélèrent tout:

" Mon enfant, votre mère est là-haut; c'est là
" que vous la reverrez, j'espère."

L'abbé JULIEN LOTH.



LA CRAVATE TEINTE DE SANG

(HISTORIQUE)

Georges X......, enfant d'une bonne famille, faisait ses classes dans un établissement ecclésiastique du diocèse de Rouen.

Il était bien doué sous tous les rapports : il était laborieux, intelligent, le premier de sa classe ; il avait un beau physique, une constitution vigoureuse et beaucoup d'adresse dans les exercices gymnastiques, ajoutant à tout cela une innocence et une modestie angéliques.

Il fit sa première communion, lorsqu'il était élève de cinquième. Le lendemain de ce jour, il alla, selon ce qui était prescrit, montrer à son directeur son cahier de résolutions. Il n'y en avait qu'une, ainsi conçue : " Je prends la résolution de continuer à " porter ma cravate blanche du jour de ma première " communion, jusqu'au jour où il m'arrivera de com- " mettre un péché grave."

Le directeur, tout étonné, lui dit :

“ Je ne prends pas sur moi de vous autoriser à tenir une résolution aussi étrange ; il faut que vous ayez le consentement de votre mère.”

La mère étant venue, l’enfant s’expliqua tant et si bien devant elle et son directeur, que l’on finit par le laisser libre de suivre son inspiration.

Quinze jours après, un condisciple se permit de lui tirer sa cravate blanche ; cela valut à l’impertinent une réponse *frappante.* Il y eut encore d’autres assauts ; mais ils furent sans succès. Enfin, un autre condisciple s’y prit par la douceur :

“ Mon ami, lui dit-il, pourquoi portes-tu toujours cette cravate ? Ne crains-tu pas que l’on dise que tu es bien singulier, et quelque chose peut-être de plus fâcheux ? ”

Georges lui confia son secret, lui recommandant de n’en rien dire à personne ; mais le lendemain tout le collège connut le mystère ; et, à partir de ce moment, on passa des tracasseries au respect.

De son côté, Georges ne se contenta pas de ce souvenir de sa première communion pour se maintenir dans la vertu ; il avait soin de s’approcher de la sainte Table tous les dimanches.

Les vacances étant venues, il parut chez ses parents avec sa cravate blanche, la garda tout le temps, la rapporta au collège à la rentrée et ne cessa de la porter jusqu’en son année de philosophie inclusivement.

Il finit ses classes et fut reçu bachelier en 1870 ; il

avait alors dix-huit ans. Lorsque la guerre eut éclaté, il demanda à son père la permission d'aller rejoindre les zouaves pontificaux du général de Charette. Il avait été un modèle au collège; il le fut aussi sous les armes. Il communiait tous les dimanches et les fêtes, ce qui ne l'empêchait pas d'être le plus gai de son bataillon.

En janvier, auprès de la ville du Mans, il s'agit un jour de reprendre un mamelon aux Prussiens. 500 zouaves furent chargés de cette affaire: 200 y périrent, et 300 parvinrent à s'établir sur le mamelon. Georges était du nombre des vainqueurs; mais voilà que tout à coup une dernière balle vint l'atteindre, et le blessa mortellement.

Quelques moments après un aumônier passa auprès du blessé et lui offrit son ministère.

" Merci, monsieur l'aumônier, répondit Georges; je me suis confessé et j'ai communié il y a deux ou trois jours; pour le moment, je n'ai rien qui me pèse sur la conscience; veuillez m'étendre seulement sur un peu de paille, et m'apporter ensuite la sainte communion. J'ai aussi un service à vous demander: allez à mon sac, qui porte tel numéro; vous y trouverez une cravate blanche, un ruban blanc et un chapelet blanc; ce sont mes souvenirs de première communion; veuillez me les apporter."

Quand l'aumônier fut revenu, Georges lui dit:

" Mettez-moi cette cravate autour du cou."

Puis, après avoir reçu le saint viatique, il ajouta:

" Lorsque je serai mort, vous m'enlèverez cette cravate et vous l'enverrez à ma mère, en lui écrivant de ma part que *cette cravate de ma première communion n'a jamais reçu d'autres taches que celles de mon sang, versé pour notre pauvre patrie !* "

L'abbé JULIEN LOTH.



LA CROIX DU MIRACLE

(LÉGENDE)

En ce temps-là, il y avait encore des chamois dans la montagne, et les chemins de fer n'étaient pas inventés. Les princes de Litchenstein avaient un grand château sur la Schwartza, qui défendait le village et l'église. Il fut brûlé dans je ne sais plus quelle guerre.

Voilà donc qu'une fois Guntz, le chasseur, vint dans la cabane d'une vieille femme qui demeurait au pied du Silberberg avec une fillette qu'elle avait et qui se nommait Efflam.

Guntz était bien pauvre. Il ne pouvait plus courir le chamois à cause de la fièvre d'automne qui faisait trembler ses jarrets.

Comme il avait faim, il demanda du pain, et la vieille lui répondit :

" Garçon, je n'ai plus que la part d'Efflam, ma fillette, qui va revenir des champs où elle garde les moutons d'autrui."

Sur la porte ouverte une douce voix s'éleva qui dit :

" Mère, me voici revenue."

Et la fillette Efflam entra, vêtue bien pauvrement, mais couronnée de sa chevelure d'or, plus riche que le diadème des reines.

Elle traversa la chambre pour prendre son pain, et, l'ayant rompu, elle en présenta la moitié au chasseur en disant:

“ C'est de bon cœur.”

Guntz, avant d'accepter le pain, effleura de ses lèvres la main qui le lui tendait. Et, malade qu'il était, il gravit la montagne en disant à Dieu:

“ Seigneur, faites-moi gagner de quoi payer ce pain de bon cœur.”

Pour la première fois depuis bien longtemps, sa chasse fut heureuse; il apporta un chamois sur ses épaules, le vendit et en mit le prix dans un bouquet d'herbe de baume qu'il offrit à la vieille femme en disant:

“ Mère, je n'ose parler à l'enfant Efflam, qui a sur le front l'auréole des saintes; mais Dieu m'inspire la pensée de vous la demander pour femme, et ainsi vous aurez un fils.”

Ils furent mariés, Efflam et Guntz, à l'église de Kaunitz, par le bon curé qui les avait vus naître, lui comme elle, et les voilà heureux.

Ils s'aimaient de toute la pureté de leurs âmes.

Guntz avait recouvré sa force; lui tout seul, il nourrissait avec le produit de sa chasse sa vieille mère, sa jeune femme et le bon curé de Kaunitz, qui n'avait plus rien pour vivre depuis que la guerre avait incendié le château des princes et ruiné les maisons des laboureurs.

Que la pitié de Dieu vous préserve de la guerre!

Cependant les gens s'en allaient du pays l'un après l'autre. On ne voyait plus de troupeau dans la prairie où les soldats faisaient de grands feux avec les arbres coupés. Bientôt les soldats s'en allèrent aussi, parce qu'ils avaient mis la terre à nu comme un passage de sauterelles.

Et la vieille mère d'Efflam mourut à force de pleurer.

Alors Guntz dit :

“ Allons au loin chercher des champs qui n'ont point été dévorés par la guerre.”

Efflam voulait bien ; mais le curé refusa, disant :

“ Quand mes enfants reviendront, il faut qu'ils retrouvent leur père.”

Et Efflam dit à Guntz :

“ Ne le quittons pas ; que ferait-il tout seul ? ”

Le dimanche, depuis qu'on avait mis la vieille mère dans son cercueil, ils n'étaient plus que trois dans la petite église, qui semblait grande : le prêtre pour dire la messe, Guntz et son Efflam pour l'entendre.

A la sainte communion, Efflam et Guntz venaient s'agenouiller ensemble, et quand ils avaient regagné leur place, le père leur faisait un sermon plein de larmes, que leurs larmes écoutaient.

Un dimanche, Guntz vint à la messe tout seul, et tout seul s'agenouilla devant la table sainte. Une maladie lente avait pris Efflam, qui n'avait plus la force d'aller.

Et le dimanche suivant personne ne vint. Le curé

dit sa messe comme à l'ordinaire pour la double rangée des bancs vides qui le regardaient sans yeux et dont le silence lui parlait. Avec le vin et l'eau mêlés dans le calice il buvait ses pleurs; mais il disait:

" Seigneur mon Dieu, que votre volonté soit bénie!"

Après la messe, au lieu de prononcer son prône, il prit le saint ciboire dans le tabernacle et l'emporta hors de l'église jusqu'à la cabane de Guntz, où Efflam se mourait, belle et douce, et de ses deux petites mains pâles serrait le crucifix contre sa poitrine.

Le curé savait bien pourquoi personne n'avait assisté à sa messe; mais il pensait trouver Guntz agenouillé auprès d'Efflam. Efflam était seule; où donc était Guntz?

Ce fut Efflam qui le dit, en s'efforçant de sourire:

" Père, au sommet du Silberberg, Guntz a trouvé une chevrette de chamois qui a son petit. J'ai eu envie de son lait, et Guntz est parti avant le jour pour la traire."

C'était vrai, et à l'heure où le bon Dieu venait chercher Efflam dans la cabane, Guntz poursuivait la chevrette sur la plus haute cime du mont.

" N'aie crainte, disait-il à la chevrette, sans savoir peut-être qu'il parlait; je n'en veux ni à ta vie ni à celle de ton petit. Plus jamais ne tuerai, moi que la mort menace dans la plus douce moitié de mon cœur. Donne-moi seulement une goutte de ton lait pour celle qui était toute ma joie ici-bas."

Et il ajoutait, les yeux au ciel:

“ O Dieu Jésus ! ô Vierge Mère ! ne me laissez pas, je vous en prie, dans la maison où elle ne sera plus. Faites que nous nous en allions ensemble, l'hostie sur les lèvres, pour nous retrouver dans le bonheur qui jamais ne finit.”

On ne peut regarder à la fois la terre et le ciel. Guntz courait sur la plate-forme où se trouve maintenant une croix de granit noir. Il y avait de la neige fondue qui s'y était durcie à la gelée du matin. Au moment où Guntz allait atteindre la chevrette, elle fit un bond, et le pied de Guntz glissa.

Guntz, emporté par son élan, tomba en dehors de la table et s'y accrocha des deux mains, suspendu au-dessus du vide.

Placé comme il l'était, il pouvait voir, rien qu'en abaissant son regard, la flèche de la petite église et la croisée ouverte de sa cabane.

“ Jésus ! pensa-t-il, vous m'avez entendu ; je vais m'en aller le premier ; merci ! Mais l'hostie, mon Dieu ! le pain de mon voyage, qui me l'apportera jusqu'ici ? ”

En bas, le curé avait tout préparé pour la dernière communion d'Efflam, malgré l'absence de Guntz ; car le saint corps de Jésus ne saurait être retenu sans nécessité hors de son tabernacle.

Quand les oraisons furent achevées, Efflam, avec le sourire d'un ange, entr'ouvrit la pâleur de ses lèvres et reçut le divin viatique ; mais à ce moment même elle leva les yeux vers le sommet du Silberberg, où la

pensée de Guntz attirait malgré elle son regard. Elle poussa un grand cri.

La montagne d'argent resplendissait aux rayons du soleil levant, et sur la radieuse blancheur de ce fond une silhouette noire se détachait; car, si Guntz voyait la cabane, la cabane aussi le voyait.

Efflam se dressa sur son lit dans un suprême effort et leva vers Dieu ses mains déjà glacées.

" Sauveur! ô Sauveur! dit-elle, il va mourir sans moi! Il va mourir sans vous! Je vous ai en moi, et il ne vous a pas en lui! Sauveur! divin Sauveur! allez à lui, comme vous êtes venu à moi!"

Le bon curé s'élança sur ces mots; car il avait enfin regardé en l'air et mesuré le danger où était Guntz.

Il n'aurait certes pas eu le temps, ni la vingtième partie du temps qu'il fallait pour gravir la montagne; c'était à un instinct irréfléchi qu'il cédait en courant vers la porte; mais, dans le mouvement qu'il fit, une hostie s'échappa du saint ciboire. Efflam vit cela.

" Gloire au Père! gloire au Fils! gloire au Saint-Esprit!" dit-elle avec une fervente allégresse.

Au contraire, le bon curé était consterné; il cherchait l'hostie à terre et n'avait garde de l'y trouver. L'hostie ne descendait pas; elle montait: Dieu allait où le cœur d'Efflam l'envoyait, où le cœur de Guntz l'appelait.

L'hostie s'envolait, soulevée par un vent mystérieux; elle plana dans l'air, divin flocon d'amour qui voltigeait vers le ciel.

“ Nous te louons, ô Dieu ! dit le curé en suivant enfin du regard la spirale tracée par la blanche étoile: *Te Deum laudamus !*”

“ Seigneur, nous te confessons ! ” murmura la petite Efflam, en retombant sur sa couche, morte de joie.

Et là-haut, tout là-haut, Guntz s’écria, en ouvrant sa bouche au pain des anges :

“ L’univers entier te vénère, ô Père de l’éternité ! ”

Ses deux mains se détendirent, et, quand le curé put monter, il le trouva couché au pied de la plate-forme, comme quelqu’un qui se serait doucement endormi sur l’herbe.

Le curé l’emporta dans ses bras et ne creusa qu’une fosse pour ses deux enfants bien-aimés. Ce fut lui qui, de ses propres mains, érigea la croix de granit noir qu’on appelle encore dans la montagne tyrolienne le *Wunder Kreuz*, ce qui signifie LA CROIX DU MIRACLE.

PAUL FÉVAL.



LES DEUX CLOCHES

(LÉGENDE)

Nous étions deux cloches, deux amies, deux sœurs.

Nous étions deux cloches du même âge, baptisées le même jour.

Depuis cent ans nous habitions le même clocher, mariant les jeunes filles, souriant aux nouveau-nés et pleurant les morts.

Notre clocher était blanc comme un cygne et dominait tout le vallon d'Alsace.

La cigogne voyageuse s'y reposait en passant, et les hirondelles, amies de nos concerts, y suspendaient leur doux nid; elles y suspendaient leur doux nid qu'elles retrouvaient, sans boussole et sans guide, à chaque printemps.

A sept lieues à la ronde, notre voix était connue et vénérée. Le peuple accourait en foule, en habit de fête, et notre *Angélus* ondulant, flottant dans les airs comme une fumée d'harmonie, endormait tous les soirs le village qu'il réveillait chaque matin.

Nous étions deux cloches, deux sœurs et deux amies caressées par la brise, dorées par le soleil.

C'était un soir d'hiver; les ténèbres obscurcissaient

les champs et nous venions d'égrener sur le village les litanies d'airain.

Soudain une grande rumeur s'élève de toutes parts ; des cris, des chants de guerre, des cliquetis de fer. L'ennemi est aux frontières ! On s'exalte, on accourt et l'on entend les mères pleurer en embrassant leurs fils, leurs fils soldats qui vont les quitter.

Un roulement de tambour retentit sur la place publique ; des ombres s'alignent en silence et les volontaires de 92 s'éloignent en chantant.

Toute la nuit, de pâles lumières errent de porte en porte ; des sanglots s'exhalent des chaumières, et une orfraie, au cri sinistre, vient se poser sur le clocher.

Avant le lever du jour, je sens des bras qui me soulèvent, des mains qui m'agitent et m'enlacent comme un réseau de chair, comme une chaîne vivante. On m'entoure de cordes et je descends sur la terre.

Qui donc ose toucher à la cloche de Dieu, me séparer de ma sœur et m'arracher de mon trône aérien où je vis depuis cent ans ?

Comme un criminel on me lie sur une lourde charrette, et je quitte mon village. A chaque fenêtre il y a un visage attristé, et sur mon passage toutes les bouches murmurent : " Adieu, cloche qui sonnais l'Angélus ! Adieu, sainte cloche qui mariais nos filles et souriais aux nouveau-nés ! Adieu, douce cloche qui pleurais nos morts ! "

Je quitte mon village, et je m'achemine lentement vers la ville où le martyre m'attend.

Là, on me brise comme un verre et, comme une maudite, on me jette au feu.

Sous le feu je me tords comme un damné; je gémis, je brûle, je deviens comme un monceau de braise; et puis je me sens mourir... Je sens mon corps se fondre goutte à goutte et bientôt il ne reste plus de la cloche qu'un liquide et... une âme qui vit encore!

De cloche je deviens canon. On me met sur un chariot, et je roule à la frontière au milieu des fanfares et des uniformes guerriers.

Où êtes-vous, mon gai village, mon beau clocher, ma vieille église, mon frais vallon?...

Mais j'aime mon pays et je fais mon devoir, tonnant sans relâche, semant l'épouvante et la mort, crachant la défaite à la face de l'ennemi et, comme un vieux canon, défendant ma patrie.

Je sauve ma patrie. On m'entend parler à Valmy, à Jemmapes, et je gronde la victoire dans les défilés de l'Argonne.

Sous le grand empereur, je pars à travers l'Europe, assistant à cent batailles, laissant après moi une longue traînée de victoires, et faisant le tour du monde avec Napoléon!

Partout j'entre en vainqueur; je passe, roulant avec fracas, sous les arcs de triomphe; on me jette des couronnes, et les peuples vaincus s'inclinent quand je passe. Ma voix fait trembler les capitales et l'Europe tient tout entière dans ma gueule de bronze!

Les fleuves et les royaumes nous séparaient, ma

sœur ! Mais après chaque bataille je songeais à toi, et il me semblait entendre ta voix joyeuse et fière célébrer mes victoires.

La poudre est mon encens ; un roc est mon clocher ; j'ai pour cantiques des cris de guerre et pour fêtes des batailles.

Mais je suis vaincu un jour, vaincu après cent victoires. On me traîne captif dans une ville étrangère ; une foule insolente se presse sur mon passage, et je roule tristement vers ma prison, songeant à mes triomphes évanouis, à ma défaite, plus glorieuse qu'une victoire, songeant à toi, ma cloche aimée ! qui sonnes toujours heureuse et libre dans notre beau clocher.

Ma prison est un musée, ma place entre deux drapeaux déchirés par les balles et comme moi captifs.

La nuit, quand le vent gémit aux fenêtres de ma prison, je pense à nos charmantes fêtes. T'en souviens-tu, ma sœur ? Tandis que nous sonnions à toute volée, les jeunes filles, en robe blanche, défilaient lentement au milieu des croix et des bannières, et la brise nous apportait le parfum des roses qu'effeuillaient les enfants.

Alors j'oublie la guerre, mes conquêtes et mes revers ; j'oublie la gloire ; j'oublie la captivité ! Je ne songe qu'à toi ; je te vois toujours bondissante, joyeuse et libre dans notre beau clocher d'Alsace, et je crois entendre ta voix qui m'appelle.

Ah ! dis-moi : as-tu une compagne, ou bien ma place est-elle vide encore ? Hermann a-t-il épousé Margue-

rite ? Et Marthe Aubier, que je mariai la veille de mon départ, est-elle mère de beaux enfants ? Et le vieux curé, qui versa tant de larmes en me voyant partir, dis-moi, vit-il encore ?

Mais que dis-je ? Les générations passent, et je parle comme si je l'ignorais, moi qui ai vécu à tes côtés plus de cent ans !

Où sont-ils, aujourd'hui, ceux que je quittai enfants ? Et qui, si ce n'est toi, ma sœur, reconnaîtrais-je aujourd'hui au village ?

Je n'ai pas vu naître les morts que tu pleurais hier et, pauvre exilé, je ne verrai jamais les nouveau-nés que ta voix saluera demain.

Je suis captif à Berlin, et mon empereur est mort sur un rocher ; il est mort de tristesse au milieu des mers.

Les ans sont bien longs en exil ! Depuis quarante ans je languis et me tais au fond de ma prison, entre mes deux drapeaux.

Leurs couleurs sont flétries et leurs grands plis, attristés de poussière, flasques, lamentables, suppliants, ont l'air de rides profondes creusées par la défaite et le deuil.

Quant à moi, la rouille m'envahit comme une lèpre, et de grandes taches me recouvrent, me rongent ; on dirait je ne sais quel mastic hideux des larmes que j'ai fait répandre et du sang que j'ai fait couler.

Je me tais depuis le jour où je fus pris à Waterloo...

Cependant un bruit sourd et lointain, formidable, a retenti jusqu'ici.

C'est le bruit que je faisais à Wagram et à Marengo, à Austerlitz, à Iéna ! Je le reconnais bien ! C'est le canon de la France qui parle ; il gronde sous les murs de Sébastopol ; il gronde à Magenta et à Solférino ; il gronde du golfe du Mexique aux rives du fleuve Jaune.

Il est partout vainqueur !

Il est partout vainqueur, et je ne puis, solitaire et muet, marier ma voix patriotique à ce concert d'airain.

Je suis captif !

Mais un soir une clameur immense s'élève dans Berlin : c'est la guerre ! C'est la guerre contre la France.

L'Allemagne est debout, et tout ce qui est cuivre, bronze, acier, airain, tout ce qui se charge, tonne, gronde, crépite, fait feu, lance la mitraille, vomit la mort, se trouve entassé dans de grands chariots et marche sur le Rhin.

Je pars, je dois partir, et c'est contre ma patrie que je vais combattre, pareil à ces malheureux prisonniers qu'un vainqueur impitoyable force de marcher contre leurs frères.

Je ne suis qu'un bloc inerte, qu'une masse d'airain ; on me charge, j'obéis ; on me braque, je reste, je tonne et je gronde ; mais ce n'est plus la même voix qu'à Jemmapes et qu'à Marengo ! Je ne parle pas comme à Iéna, comme à Waterloo ; j'hésite, je bégaye, je m'arrête

comme s'il ne pouvait sortir de ma bouche de boulet allemand.

De combat en combat, toujours vaincu au sein même de la plus constante des victoires, j'arrive, couvert de lauriers détestés, au bord de la Loire, à Coulmiers !

Coulmiers ! Une victoire française ! Coulmiers ! Ma délivrance ! J'y suis encore...

" A moi ! s'écrie le capitaine Aublan ; à moi, les mobiles de la Dordogne !..."

Et il s'élance sur les canons, chancelle, tombe, se relève, retombe et meurt frappé de trois balles, étreignant l'airain dans ses bras frémissants.

Les mobiles se précipitent impétueux, terribles, et autour de moi, sur moi, canon disputé, enlevé, repris, c'est une mêlée horrible, c'est un carnage affreux.

Après un demi-siècle de repos et de captivité, je reçois comme un nouveau baptême de sang, et il me semble que je redeviens français...

Je suis pris ; je suis libre ; les braves mobiles s'attellent au bronze, m'enlèvent, m'entraînent, m'emportent ! Le lendemain, je suis à Orléans et les Prussiens n'y sont plus !...

Je suis libre aujourd'hui ; mais ma patrie est mutilée ; mon doux pays est asservi, et ma cloche aimée, ma compagne, ma sœur, est esclave dans son blanc clocher où flotte un étendard prussien.

Le nouveau-né qu'elle salue est un petit Allemand, et elle pleure des morts qui sont des étrangers.

Je suis libre ! Et mon vallon d'Alsace, mon beau vallon n'est plus français !...

FULBERT DUMONTEIL.

LE VIEUX TABLEAU

(HISTORIQUE)

Près de Villefranche est une petite masure abandonnée qu'habitaient, il y a peu d'années, une malheureuse veuve, sexagénaire, et sa fille, âgée de seize ans. Françonnette — c'était le nom de la jeune fille — s'occupait à toutes sortes de travaux et allait en journée dans les environs. Elles vivaient heureuses, puisqu'elles s'aimaient et qu'elles avaient foi dans une vie meilleure.

L'intérieur de leur cabane était pourtant bien misérable : figurez-vous quatre murs enfumés et qui menaçaient ruine, avec un lit vermoulu, trois escabelles, une table et un coffre pour tous meubles. Au chevet de ce lit, Marianne avait placé une petite image de la Vierge : c'était une emplette faite depuis de longues années, et qui n'avait pas coûté grand'-chose. La mère et la fille avaient une grande dévotion pour cette image : c'était une peinture véritable ; le temps l'avait un peu altérée, mais Marianne ne s'en doutait pas. La sainte Vierge se détachait si blanche et si pure sur le fond sombre qui l'entourait ! L'En-

fant-Jésus avait un si beau caractère d'innocence et de divinité !

Cependant, la douce tranquillité de Marianne et de sa fille allait bientôt être troublée. Il advint une année mauvaise. La misère fut générale, même parmi ceux qui avaient auparavant quelque aisance ; et les riches, inquiets sur l'avenir, et croyant n'avoir jamais assez d'argent pour eux, interrompirent tous les travaux.

Marianne et sa fille, qui vivaient au jour le jour, se soutinrent pendant cet hiver on ne sait comment. Elles reçurent quelques aumônes ; mais que ces aumônes étaient faibles ! Le nombre des bienfaiteurs était si petit ! Le nombre des malheureux si grand !

Le printemps revint, et avec lui l'espoir de jours meilleurs pénétra dans le cœur des deux femmes. Françonnette pourrait reprendre ses travaux ; la vieille Marianne ne sentirait plus ses mains se crisper de froid, en se mettant à son rouet. Vaines espérances ! Un matin que Françonnette était sortie pour aller cueillir une guirlande de primevères dont elle voulait entourer l'image de la Vierge, le propriétaire de la cabane qu'habitait la veuve, se présenta devant elle : c'était un homme impérieux et dur, qui n'avait pas plus de crainte de Dieu que de pitié pour les hommes. “ Çà, lui dit-il, l'année de votre loyer est échue. Les temps ont été mauvais, et, comme je n'ai pas d'argent, je viens vous en demander. — Hélas ! répondit Marianne, les temps ont été plus mauvais

encore pour moi que pour vous. Ma fille et moi nous manquons souvent de pain ; jugez s'il m'est possible de vous satisfaire. — Alors, répliqua le méchant homme, tâchez de trouver un asile où quelque âme charitable veuille bien vous recevoir ; car je retournerai demain à la ville, et vous serez sûrement hors de chez moi avant que je sois hors de ce village." Et comme l'infortunée cherchait à lui prendre les mains et s'apprêtait à le supplier, il la repoussa et ouvrant la porte pour sortir : " Je vous ai prévenue, cria-t-il ; demain vous aurez à répondre à l'huissier qui se présentera." Marianne demeura muette à cette dernière parole. Elle se vit, ou plutôt elle vit sa fille errante, sans abri, sans asile.

Et quand Françonnette rentra, une chanson sur les lèvres et un bouquet de fleurs à la main, la pauvre mère ne put que se jeter dans ses bras et pleurer.

La journée s'écoula triste et longue, et sans qu'elle eût le courage d'annoncer à sa fille le malheur qui leur était arrivé. Le soir, elle pria sa patronne avec plus de ferveur que jamais, et s'étant réveillée au milieu de la nuit, elle vit la sainte Vierge tout éclatante de lumière : c'était la lune qui glissait à travers une fente du toit et couvrait de rayons la pieuse image. A cet aspect, Marianne sentit le calme renaître dans son cœur. " Oh ! sainte Vierge, dit-elle tout bas, pour ne pas réveiller sa fille, sainte Vierge, la mère des mères et ma glorieuse patronne, je vois bien que vous

m'avez exaucée : je savais bien que vous ne m'abandonneriez pas dans un si grand malheur !

Après cette prière, Marianne se rendormit presque consolée. Elle rêva que la Vierge lui tendait les bras, éloignant d'elle et de sa fille tous ceux qui voulaient lui faire du mal ; elle rêva qu'on lui présentait une bourse pleine, de beaux meubles, des habillements tout neufs et du pain blanc, enfin tout ce dont la pauvre veuve avait si grand besoin. Puis elle revit la figure de son propriétaire, accompagné d'hommes de loi, et elle se réveilla en sursaut, vivement agitée par son rêve dont la fin la reportait à la triste réalité.

Il faisait déjà grand jour : Françonnette était levée et travaillait depuis longtemps. " Comme tu as dormi cette nuit ! " dit-elle à sa mère. — Ah ! répondit Marianne, c'est la dernière nuit que j'aurai passée dans cette chaumière, dans ce lit où j'ai dormi depuis quarante ans... O ma fille, ô ma fille ! à dater de ce jour, nous n'avons plus un asile où reposer notre tête ! " Et alors elle lui raconta la visite que le propriétaire de la cabane lui avait faite, sa dureté, ses menaces, ses cruelles menaces qui allaient si vite s'accomplir.

A peine avait-elle achevé son récit qu'elle entendit s'avancer plusieurs personnes, et son propriétaire parut accompagné des gens de la justice. On s'établit sur la table pour écrire, puis on sortit les meubles de la maison, et on commença l'enchère devant un petit nombre de personnes que ce triste spectacle avait attirées. D'abord, on mit en vente les objets de plus

haute valeur, mais de quelle valeur ! si modique, si nulle, que le propriétaire commençait à craindre que les frais ne fussent à sa charge. Il n'y avait pourtant que vingt-quatre francs à payer.

La vente n'avait encore produit que les deux tiers de cette somme, et il ne restait plus qu'un petit miroir, si noirci, si dépoli, si rayé que le recors avait hésité s'il devait le prendre, et puis la vieille image de la Vierge tenant encore par quatre clous.

"N'y a-t-il plus rien ? dit le crieur, ennuyé d'avoir une si mince vacation." Un des hommes entra et fit une recherche minutieuse : il enleva le miroir et se mit à détacher l'image. A ce moment, les deux femmes jetèrent un cri de désespoir et de terreur ; et tandis que Françonnette tombait aux pieds de cet homme, sa mère s'était placée devant l'image chérie et cherchait à la défendre de ses propres mains.

Cette altercation attira le propriétaire qui, déjà mécontent de voir le mauvais succès de la vente, entra d'un air brutal. La pauvre femme courut à lui : "Monsieur, monsieur, vous m'avez tout enlevé, et je vous le pardonne ; car enfin mon bien était le vôtre, puisque je ne peux pas vous payer ; mais on veut m'ôter cette image ! C'est celle de ma sainte patronne, devant laquelle je fais mes prières depuis quarante ans. C'est cette image qui reçut le premier regard de ma fille et le dernier regard de mon mari ! Car je l'ai mise à cette place le jour de mes noces, et c'est tout ce qui me reste de lui ! Grâce ! pitié ! laissez-moi cette image. Qu'en

voudriez-vous faire à présent qu'elle est aussi vieille que je suis vieille, aussi prête à s'en aller en lambeaux que je suis prête à m'en aller en poussière ? " Et ses larmes coupèrent sa voix.

Le propriétaire reste inflexible. Le tableau est approché des spectateurs parmi lesquels se trouvait un groupe de plusieurs messieurs de la ville qui se promenaient sur les bords de l'Aveyron, et que la curiosité avait arrêtés un moment pour voir la vente. Les deux habitants de la chaumière n'assistaient pas à cette profanation de leur précieuse image. Marianne s'était presque évanouie de douleur, et sa fille lui donnait des soins en pleurant.

" Deux sous ! dit le crieur ; n'y a-t-il personne ici dont la sainte Vierge soit la patronne ? Enchérissez.— Trois sous ! s'écria une jeune fille qui s'appelait Marianette.

— Cinq francs ! répondit un des messieurs de la ville qui, pour la première fois, venait de jeter les yeux sur la figure de la Madone. Le crieur fut tellement interdit qu'il resta muet : ses bras en tombèrent d'étonnement. Il regarda l'enchérisseur d'une manière si plaisante, que tout le monde se prit à rire.

— Vingt francs ! ajouta une seconde voix partie du même groupe.

— Vingt francs ! murmura le crieur avec la voix et la figure d'un homme qui fait un rêve.

— Trente francs ! cria la première voix.

— Quarante francs ! ajouta la seconde.

— Cent francs !

— Cinq cents francs !

— Cinq cents francs ! répéta le crieur." Il y avait un murmure confus parmi les villageois.

— Huit cents francs ! interrompit l'un des enchérisseurs, avec un empressement qu'il voulait combattre.

— J'en donne mille écus, ajouta l'autre, impassible. Il y eut un moment de silence, après lequel le crieur dit deux fois lentement : "Mille écus ! mille écus ! Personne ne dit rien ? Adjugé ! "

— Monsieur, dit le jeune peintre qui avait reconnu au premier coup d'œil le chef-d'œuvre qui se présentait à lui, vous avez là un admirable Murillo : j'aurais donné ma fortune d'artiste pour vous le disputer. Puis il s'éloigna, jetant un regard d'envie sur la sublime peinture que son antagoniste serrait avec soin dans son portefeuille, en échange de trois mille francs que les assistants regardaient avec de grands yeux stupides.

Quand Marianne revint à elle et qu'on lui conta cette merveilleuse histoire, elle ne put et ne voulut l'expliquer que par un miracle de sa patronne. On juge si elle et sa fille furent heureuses toute leur vie avec tant d'argent ! Elles connurent l'aisance ; chaque année, à l'anniversaire du jour où l'on avait vendu ses meubles, Marianne faisait dire une messe et brûler un cierge à la chapelle de la Vierge. Elle avait acheté une nouvelle image qui représentait la Mère du Sauveur enlevée au ciel au milieu d'une nuée de têtes d'anges ;

cette image lui rappelait bien souvent celle qu'elle avait perdue, et malgré tout le bonheur qu'elle devait à sa petite fortune, un regret entrait dans son cœur, une larme effleurait ses yeux, et elle disait à sa fille: "Ma belle image de la sainte Vierge!"

Assurément, il n'y a pas de miracle dans cette histoire, et cependant on peut y voir une récompense céleste de la dévotion de cette pauvre femme, qui disait de si grand cœur, heureuse ou malheureuse: "Sainte Marie, j'espère en vous!"



DIEU VOUS LE RENDE !

(HISTORIQUE)

Le 27 novembre 1870, un froid excessif régnait à Paris. La ville entière portait le deuil ; la faim et le froid entouraient tous les logis ; l'air était déchiré par les détonations de l'artillerie. Des flocons de neige tourbillonnaient, chassés par une bise glaciale. Les passants mornes et silencieux hâtaient le pas. Tous, enveloppés de manteaux, semblaient fuir dans le brouillard. Cependant un homme marchait lentement dans une sorte de recueillement. Il était vêtu d'une capote militaire ; sur sa tête un képi recouvert de toile cirée cachait en plein ses cheveux grisonnants ; on devinait un officier de la ligne, à son pantalon garance, mais rien n'indiquait son grade. Il venait du boulevard Malesherbes, laissant la Madeleine à sa gauche et se dirigeant vers le Grand-Hôtel, dont l'ambulance recevait tant de blessés. On lisait sur la figure de cet officier toutes les souffrances qu'il est donné à l'homme de supporter. Il avait vu l'armée s'engloutir dans le précipice de Sedan. Il avait assisté à la facile victoire de la Révolution ; et, le désespoir dans l'âme, il fallait chaque jour combattre l'ennemi.

Le regard baissé vers la terre, l'officier marchait en longeant la rue Basse-du-Rempart. Il vit une femme âgée, proprement vêtue, étendre un tapis usé sur la neige qui couvrait le sol. Puis cette femme prit dans le panier qu'elle avait apporté une certaine quantité de gros gants fourrés, les uns en laine épaisse, les autres en fourrures grossières. La marchandise une fois étalée, la femme s'assit sur le coin du tapis, en étendant ses doigts crispés sur une chaufferette.

Au même instant, de jeunes gardes mobiles s'arrêtèrent pour contempler les gants. Nous disons contempler, et non regarder. En effet, les pauvres enfants étaient comme fascinés, les mains sur leurs genoux. Ils n'avaient pas vingt ans et venaient de quitter leurs villages de Bretagne pour défendre Paris. Leur aspect n'avait rien de guerrier, surtout en cette froide journée. Leurs yeux larmoyants, leurs lèvres tremblantes, leurs oreilles rougies rappelaient les enfants sortant de l'école et courant au logis au plus fort de l'hiver. Ils n'étaient couverts que d'une sorte de tunique, mince, étroite, usée, peu de mise en la saison. Leur tête était couronnée d'un képi déformé sur lequel brillait un petit ornement d'étain qui rappelait la fleur de lis. On se souvient que les enfants de Bretagne portaient tous au front la symbolique hermine.

“ Achetez, achetez de bons gants, bien chauds, mes chers messieurs, dit la marchande.” L'un des mobiles murmura : “ Nous n'avons pas d'argent.” On voyait leurs mains trembler de froid. Ces mains, armées pour

la défense de la capitale, n'auraient pu dans ce moment soutenir un brin de paille. Ils avaient des foyers, de bons feux sous le toit de la chaumière, des parents, des amis là-bas, du côté de la mer, et ils tremblaient de froid au milieu de Paris; nul passant ne s'arrêtait à leur vue. " Il gèlera dur, la nuit prochaine, aux avant-postes, dit l'un d'eux, et nous ne pourrons pas allumer les feux."

L'officier s'était arrêté derrière les deux soldats, qui ne le voyaient pas. Appuyant les mains sur leurs épaules, il leur dit: " Allons, camarades, prenez des gants, c'est moi qui régale. Deux paires chacun, si le cœur vous en dit." Surpris d'abord, les deux jeunes gens semblèrent indécis. L'officier mit en repos leur dignité militaire en ajoutant: " Je suis des vôtres, soldat comme vous; entre camarades, on ne refuse pas."

Le choix fut long; la laine était douce à la peau, mais la toison du lapin n'était pas à dédaigner. Enfin, chacun des petits soldats eut ses gants. Jamais femme du monde n'a souri à ses diamants avec plus d'amour que les pauvres enfants à leurs gants fourrés. Ils étaient heureux, si heureux que le plus petit, ne sachant comment exprimer leur reconnaissance, dit à voix basse, en s'approchant de l'officier: " Dieu vous le rende!"

Ils se séparèrent, les mobiles pour aller reprendre leurs fusils, l'officier pour visiter une dernière fois peut-être un ami mortellement blessé.

Le lendemain, 28 novembre dans la soirée, la

presqu'île de Génevilliers se garnissait de troupes. Il en venait de tous côtés, car une sortie formidable se préparait. De nombreuses batteries de mortiers, de fusées et d'artillerie à proximité des ponts d'Argenteuil et de Bezons jetaient le trouble dans les positions de l'ennemi. Il était six heures, et de vastes incendies éclairaient l'horizon. Le froid devenait de plus en plus rigoureux. Enfin la bataille de Champigny s'engage. Le brave général Ducrot est plus brillant que jamais. Par ses paroles et son exemple il entraîne les soldats et porte le trouble dans les rangs ennemis.

Un bataillon des mobiles bretons arrive au pas de course pour soutenir un régiment de la ligne décimé par les obus. Devant le régiment mis en lambeaux, un officier à cheval rétablit l'ordre et prend ses dispositions pour une nouvelle attaque. Il court au-devant des Bretons et les salue d'un signe de l'épée. Dans les rangs, deux cris à peine étouffés s'élèvent en même temps. Ce sont les deux petits soldats, qui reconnaissent l'officier rencontré sur le boulevard. Cette fois son grade est visible, et la décoration de commandeur brille sur sa poitrine. " C'est un colonel, dit le petit Yves. — Mieux que ça, répond Gourhaël, il est général. — Mieux que ça encore, ajoutent-ils en même temps, il est bon !"

Vous connaissez sans doute cette terrible journée. Le soir la plaine était couverte de morts. Les blessés ne résistaient pas longtemps au froid. Beaucoup d'hommes moururent gelés pendant cette cruelle nuit du premier décembre.

Lorsque les troupes françaises allaient reprendre leurs positions, les jeunes Bretons cherchèrent des yeux l'officier qui les commandait. Ils l'avaient perdu de vue au milieu du tumulte de la bataille ; Gourhaël l'avait vu disparaître dans un nuage épais de fumée. Inquiets, les petits soldats s'informèrent du sort de leur officier auprès d'un sergent de la ligne : " Il est tombé frappé par un éclat d'obus," répondit le sous-officier. On arrivait au bivac ; la nuit était noire et la terre couverte de neige. Aussi loin que portait le regard, on ne voyait que cadavres.

Pressés les uns contre les autres, épuisés de fatigue, tristes et silencieux, les soldats entouraient les feux. Vous auriez pu voir alors deux hommes s'éloigner des groupes, une lanterne à la main. " Vous allez vous faire enlever ! leur cria le capitaine. — Il faut bien chercher notre officier, répondirent les deux enfants de la Bretagne." Ils allaient de mort en mort, éclairant de leur lanterne les pâles visages des victimes. Leur marche était lente ; le froid troublait leur vue, et les balles prussiennes sifflaient à leurs oreilles. Ils se traînaient ainsi depuis plus de deux heures, lorsque le petit Yves fut atteint d'une balle qui lui traversa la jambe, sans briser l'os. Il tomba, se releva promptement, entoura la blessure d'un mouchoir et reprit son chemin. Combien de fois ne pensèrent-ils pas que leur recherche était couronnée de succès ! Tous les morts se ressemblaient avec leur voile de neige et leurs paupières closes. Enfin, Yves jeta un petit cri où la

douleur se mêlait à la joie. Leur officier était là devant eux, raidi, glacé, presque enseveli sous la neige. Le sang s'était durci sur la plaie, et ses bras étendus en forme de croix étaient à peine visibles; car d'autres morts les avaient, en tombant, enfoncés dans une neige rougie par des traînées sanglantes.

"Il est mort, dit Gourhaël; mais enlevons-le, pour qu'on l'enterre près d'une église." Alors ils emportèrent le corps d'un homme dont ils ne savaient même pas le nom. Ils risquaient leur vie pour celui qui avait été *bon.* Tous deux pleuraient en silence, et leurs larmes se changeaient en glaçons. La lanterne ne les éclairait plus ; elle demeurait abandonnée sur le champ de bataille et rappelait ces lumières que la piété des familles place auprès du lit où reposent les restes du chrétien. Ils marchaient donc dans l'ombre, foulant aux pieds ceux qui étaient tombés la veille.

Ils arrivèrent enfin au bivouac avec leur précieux fardeau ; plusieurs chirurgiens accoururent ; un grand nombre d'officiers se réunit. On tente tous les efforts possibles pour rappeler la vie dans ce corps percé, meurtri et glacé. Depuis minuit jusqu'à trois heures du matin, tout espoir semble perdu. Enfin, un peu avant quatre heures, celui qui était mort, semble revenir à la vie. Les soins redoublent, et le soir l'officier ouvre les yeux. Il promène autour de lui un long regard vague, indécis... Tout à coup, une rougeur glisse sur ses joues ; un éclair fugitif brille dans ses yeux ; ses lèvres cherchent à sourire ; il a vu les gants de ses

petits soldats. Ces enfants ne l'ont pas abandonné un seul instant ; ils sont là avec ces gants, qui, par de rudes frictions sur le cœur de l'officier, ont rétabli la circulation du sang.

Huit années nous séparent de ces événements. Les deux petits Bretons sont rentrés, l'un dans sa ferme près de Lorient, l'autre dans son atelier de coutellerie à Hennebon. Tous deux ont conservé les gants de la campagne.

L'officier, qui est général, pense souvent aux deux petits soldats, et à cette parole de l'un d'eux : " Dieu vous le rende ! " et dit en lui-même : " Charité n'est jamais perdue."

Général AMBERT.



LA MESSE DES REVENANTS

(LÉGENDE)

C'était le premier soir de novembre. Après les solennités de la Toussaint, chacun regagnait son foyer et se dérobait à la hâte aux atteintes prématurées de l'hiver. Ce sombre visiteur arrivait en effet rapidement, comme pour célébrer les morts ; il était porté par un vent glacé, et, à son passage, les feuilles jaunies, derniers souvenirs du printemps, s'enfuyaient affolées.

Une immense tristesse envahissait la nature et préparait les âmes aux tristesses du lendemain.

Mais si tout était triste en cette soirée, rien n'était plus triste que les ruines de la vieille abbaye avec ses arceaux brisés, son cloître désert, son cimetière abandonné.

Là, des milliers de moines avaient chanté jour et nuit les louanges de Dieu. Là, des abbés, à la mitre splendide, présidaient chaque matin les belles et grandes cérémonies de l'Église, et, appuyés sur leurs crosses puissantes, recevaient les hommages de tout un peuple.

Aujourd'hui, il ne reste plus que les débris de l'église

et un clocher dont l'ombre couvre encore le vieux cimetière des moines.

Les paysans de la bourgade voisine viennent parfois réciter une prière à la croix de pierre de ce cimetière délaissé, et, dans le clocher, une cloche argentine, oubliée par les pillards de la Révolution, sonne encore pour appeler aux offices ; car la pauvre église du village, à peine relevée après nos désastres, ne possède ni cloche ni clocher.



Maclou, sonneur et sacristain de cette pauvre église, qui ne lui donnait aucun salaire pour sa double fonction, avait disposé les ornements de deuil pour la commémoration des morts ; il avait déployé en cette circonstance tout l'art de sa longue expérience et tout le zèle de sa dévotion ardente pour le purgatoire : il entoura le catafalque vide de cierges neufs, contempla encore son ouvrage d'un air satisfait et partit vers le clocher du cimetière des moines ; il allait, à la tombée du jour, sonner le glas.

La vieille cloche des moines s'ébranla, et elle redisait, comme au siècle d'avant, à la contrée d'alentour :

Priez, priez pour les trépassés !

Et à chaque foyer, chacun se signa et répondit à la plainte de la cloche par un *De profundis*.

Ce soir, on n'entendit dans la bourgade ni chants

ni rires ; quelle est, en effet, la famille qui n'ait à se souvenir d'une place laissée vide ?

La nuit devint complète sur les ruines du couvent. Tout était silencieux, et la triple couverture de mousse jetée par le temps sur les pierres sépulcrales ne permettait même pas d'entendre les pas d'un vieillard qui cheminait lentement. C'était le vieux prêtre desservant l'église, débris vivant échappé à la persécution. Il avait connu les derniers jours du monastère dont il était novice, et aujourd'hui il en gardait les ruines.

Ces moines d'autrefois avaient-ils toute la ferveur de leur état ? Nous ne savons ; mais ce vieillard avait certes l'ardeur de la jeunesse éternelle renouvelée chaque matin à l'autel : on l'appelait LE SAINT et l'on disait que parfois son front s'illuminait pendant sa prière.

L'ancien moine, au son du glas, avait récité les psaumes ; puis, attiré par son attrait mystérieux, bravant le froid de la nuit, il était venu jusqu'aux ruines prier pour ceux qui avaient été ses frères.

Il se prosterna devant les restes de l'autel, et évoquant le souvenir de tant de messes célébrées sur ces pierres brisées, il pria pour les moines trépassés ensevelis sous ces dalles et oubliés si complètement aujourd'hui.

Que de fondations pieuses faites là pour les défunts ! Combien de prières dues au purgatoire et qui ne se faisaient plus !

Le prêtre demandait au Seigneur, à cause de la charité des fondateurs, d'ouvrir abondantes les sources de

ses mérites et de faire revivre les secours que ces fondations devaient assurer aux âmes.

Cependant, l'heure avançait ; peu à peu les derniers feux s'étaient éteints ; les âtres étaient noirs ; le sommeil avait fermé les paupières, et Maclou le sonneur sonnait, sonnait toujours.

" Sonne, sonne, Maclou, lui disait une voix intérieure : plus tu sonneras, plus les morts obtiendront de prières."

Mais, Maclou se répondait-il à lui-même : " A quoi bon ? Tous dorment.

— Qui sait ? Quelqu'un se réveillera peut-être pour prier pendant la nuit des trépassés : appelle, appelle encore.

— Eh bien, sonnons, sonnons encore ; d'ailleurs ma cloche, c'est ma prière à moi."

Et Maclou le sonneur sonnait toujours. Et plus il sonnait, debout sous l'ancien porche, plus il avait d'entrain : une force d'en haut le soutenait ; la fatigue ne l'envahissait point.

Qui donc devait-il éveiller pour la prière en cette nuit redoutable ?

Cependant il rêvait à ses morts, à ceux qu'il avait accompagnés, jeunes et vieux, riches et pauvres, au cimetière ; et le rythme cadencé de sa cloche, comme un sermon monotone, transforma ses idées en rêve.

" Mon tour viendra, disait-il lentement : j'ai passé la soixantaine. Seigneur ! faites queje sois prêt, quand sonnera mon heure."

Et sa tête s'inclina sur sa poitrine ; ses jambes s'affaissèrent ; il glissa sur le pavé, laissant échapper la corde. Les derniers échos du glas expirèrent dans la brume.

Au pied de l'autel, le prêtre, en une sorte d'extase et tout rayonnant, priait ardemment ; il n'entendait plus aucun bruit de la terre ; il ne s'aperçut pas que le glas avait cessé, et il priait toujours.

L'horloge au loin tinta minuit ; la journée des morts commençait, et au dernier coup de l'heure un souffle mystérieux passa sur ce cimetière, comme celui qui étonna le prophète Ézéchiel. Un bruit étrange sortait des tombeaux silencieux.

La sombre plaine ondulait, comme un coin d'océan soulevé par la tempête ; les saules pleuraient ; les cyprès et les ifs agitaient leurs bras et semblaient demander assistance.

Il y eut des frôlements de linceuls, des chocs indéfinissables, comme ceux des sarments qui se déchirent.

Bientôt un spectre se dégagea des tombes, puis un autre, un autre encore, dix, et cent, et mille à la fois.

Ces fantômes sortaient du cimetière, du cloître, des dalles du sanctuaire, de l'ossuaire ; ils avaient leurs robes de moine. Il y avait aussi des bienfaiteurs du couvent avec leurs habits du monde, quelques enfants de chœur en tunique blanche.

Peu à peu ils pénétrèrent tous dans la nef, elle les contient et en contient encore autant qu'il s'en

présente ; ils prennent place au chœur, aux stalles, près des piliers brisés.

Le vieux prêtre priait toujours, et, chose merveilleuse ! ce spectacle terrible ne lui causait aucune frayeur. Au contraire, sa charité était plus ardente. Les saints vivent familièrement dans le monde surnaturel ; il comprit que, sous des formes sensibles, les âmes de son couvent sollicitaient des suffrages de celui qui était toute la postérité de cette maison.

L'un des spectres avait la mitre et la crosse des abbés. Il s'avance vers le prêtre :

" Prêtre vivant du Dieu vivant, lui dit-il avec autorité, au nom de Jésus-Christ, prends ces ornements, ce calice, et offre à l'autel le sacrifice pour les morts qui t'entourent."

L'autel était paré, les cierges allumés, les ornements disposés.

Un frémissement de bonheur parcourut cette foule quand l'ancien moine, obéissant comme autrefois, revêtit les ornements et lorsqu'il commença au pied de l'autel : *Introibo ad altare Dei* (Je monterai à l'autel de Dieu) ; mais, dans cette foule, nul ne put lui répondre : le sacrifice des vivants ne peut être servi par les morts.

— *Introibo ad altare Dei*, répétait plus fort le prêtre, et rien ne rompait le silence.

L'anxiété envahissait déjà l'assemblée, et un regret lamentable succédait à l'espoir ; le sacrifice qui leur était accordé, ne pourrait s'accomplir.

Maclou cependant dormait : les pas des morts ne ré-

veillent pas les vivants ; il n'avait rien entendu de ce frémissement terrible qui avait accompagné l'entrée de tant de spectateurs ; mais lorsque le prêtre eut répété une troisième fois et plus fort encore : *Introibo ad altare Dei*, Maclou se réveilla.

Il vit l'église remplie, le prêtre seul à l'autel, et, sans discuter, il comprit que son curé l'attendait, et d'une voix forte il répondit selon sa coutume :

— *Ad Deum qui lœtificat juventutem meam* (Au Dieu qui vient réjouir ma jeunesse renouvelée).

Et traversant la foule, il vint servir une messe comme il n'en avait jamais vu.

Au *Dies irœ*, des voix aux ineffables accents firent entendre des chants inconnus ; un orgue touché par une main d'outre-tombe lança des gémissements et des tonnerres terribles. Les arceaux de granit des voûtes et les colonnes sous les ogives vibraient à l'unisson, comme les cordes d'une harpe sublime ; c'était un concert du ciel.

Le silence se fit ; l'hostie s'éleva lentement, puis le calice, et tous adoraient. Quand ils relevèrent leurs fronts, un sourire passa sur la tristesse de leurs visages, et des anges apparurent qui venaient les marquer chacun avec le sang du calice.

Bientôt le prêtre, se tournant vers le peuple, prononça : *Requiescant in pace !*

—*Amen !* répondit Maclou, et aussitôt la vision disparut ; les cierges s'éteignirent : l'autel était nu et ruiné, les tombeaux silencieux, et dans les profondeurs du

ciel on vit les âmes s'élever comme de radieuses étoiles ; c'était le moment où le prêtre achevait le dernier évangile : — *Et vidimus gloriam ejus,... plenum gratiæ et veritatis* (Nous avons vu sa gloire).

— *Deo gratias !* répondit le servant.

Il n'y avait plus que l'abbé qui avait ordonné au moine vivant de célébrer ; il s'approcha majestueusement, orné de la mitre blanche et de la crosse noire, bénit le célébrant et se tournant vers Maclou :

" Mon fils, vous nous avez assistés pour servir la messe dans laquelle la miséricorde de Dieu a résumé les grâces de toutes les fonctions supprimées par l'enfer ; le Seigneur nous permet, pour vous récompenser, de vous emmener avec nous au ciel."

Et de sa main glacée, plus froide que l'hiver, l'abbé lui touchait le front...

" Et moi, ne voulez-vous point m'emmener ? demandait le célébrant.

— Non ; tu dois encore ouvrir le ciel à d'autres qui n'ont pu nous suivre, et tu dois accroître le nombre de ceux qui te recevront là-haut."

Le lendemain les habitants appelés par leur saint curé, venaient chercher le vieux Maclou qui était mort en sonnant le glas dans la nuit des trépassés.

On chanta l'office des morts, et, sous ce catafalque vide qu'il avait si bien orné la veille, son corps seul reposait en paix ; car son âme avait suivi les Bienheureux.

Mais à l'endroit où était mort Maclou, le vieux

prêtre parvint, en quêtant, à élever une modeste chapelle dédiée aux âmes du purgatoire.

Et chaque jour il y venait dire la " messe des trépassés, " afin de compléter dans le ciel le peuple de ses frères qui attendaient encore au cimetière voisin.

Puis, ayant longtemps rempli ce pieux ministère et excité le zèle de tout le pays pour les âmes, il se coucha pour sa dernière maladie, et le soir de la Toussaint suivante, il fut au plus mal ; on commença la prière des agonisants ; et, vers minuit, on crut qu'il rendait le dernier soupir.

Aussitôt les fidèles commencèrent la prière de la sortie de l'âme.

" *Subvenite, Sancti Dei ; occurrite, Angeli...*

" Accourez, Saints de Dieu ; venez au-devant de cette âme, Anges du Seigneur..."

Et les Saints obéirent sans doute à cette invocation ; car le mourant ouvrait à nouveau les yeux pour un spectacle qui excita sur ses traits décomposés par la mort une joie indicible.

" Qu'y a-t-il ? que voyez-vous ? "

Et le saint prêtre, en une extase qui suspendait la mort, répondit :

" C'est " la messe des revenants ! " Oh ! que c'est beau dans les ruines du couvent ! J'étais venu prier pour mes frères..."

Et alors, d'une voix distincte, il raconta mieux que nous n'avons fait précédemment l'histoire de " la messe des revenants..."

“ Et le servant, dit-il, c’était Maclou, le sonneur qui sonnait le glas des morts, et qui mourut pour suivre les Bienheureux... A mon tour ! ”

Et il expira; son âme suivit sans doute le cortège des Saints du ciel, grossi par ses prières; et voici qu’une main invisible, au milieu de la nuit, agita la cloche des ruines du couvent.

C’était à la fois un glas et un son joyeux, et chacun disait :

“ La cloche sonne d’une façon étrange, comme Maclou seul savait sonner.”



ABDUL-BEG

(LÉGENDE)

“ Allah-hu ! Allah-hu ! Frères, à cheval !

“ Le butin est riche, le carnage est grand ; notre course est finie.

“ Là-haut, les flammes lèchent le sommet des tours, et les têtes des chrétiens saignent à l’arçon de nos selles… Partons : nous sommes riches, et nos bras ont frappé !

“ Nous emportons des armures, des casques vides, des boucliers, dépouilles des fiers seigneurs ; et des colliers de perles, des bracelets d’émail et d’or, des robes d’hermine et de brocard, parures des belles châtelaines.

“ Et puis, de massives lampes d’argent, des vases d’or, des croix de rubis et de diamants, des mitres d’évêques, des crosses d’abbés, trésors de leurs monastères.

“ Et les captifs, donc, que nous emmenons !… Les jeunes garçons qui appellent leurs mères, les jeunes filles qui s’évanouissent en invoquant leur Dieu, les femmes qui demandent leurs époux en se jetant sur

des cadavres !... Nous sommes forts, nous sommes riches : tout cela nous a réussi.

“ Maintenant, tournons la tête de nos chevaux vers l’Orient, et allons revoir la Crimée, la Crimée lointaine, la terre aux moissons de maïs et aux bois d’orangers. C’est là que nous partagerons le butin, et que nous jouirons de nos conquêtes. Le Khan prendra pour lui les captifs ; il portera dans sa main, pour sceptre, la crosse des abbés ; il couronnera son front de la mitre des évêques. Il nous donnera les colliers et les manteaux pour nos femmes, les casques et les boucliers pour nous-mêmes.

“ Et quand nous aurons encore besoin d’or et de fer, de luttes et de butin, de combats et de conquêtes, nous reprendrons, à travers la steppe, le chemin bien connu, *la route des Tartares*, et nous viendrons envahir cette Pologne riche, cette Pologne heureuse, où nous trouverons toujours du sang à répandre, des châteaux et des églises à détruire, et des enfants à emmener.

“ C’est cela... Allah-hu ! A bientôt, au revoir !... En route ! ”

Et les cavaliers au teint jaune, aux yeux obliques, se remettaient en selle : le croissant d’or, au-dessus de l’étendard vert, brillait en tête de la horde ; et les Tartares ivres de sang, gorgés d’or, surchargés de butin, s’éloignaient, laissant derrière eux, pour traces de leur passage, des flammes, des décombres, des cendres et des morts.

Combien de fois ces bandes de vautours humains

vinrent-elles ainsi, jadis, dans des contrées paisibles, semer les ruines, entasser les cadavres, allumer les incendies?... L'Europe ne l'a jamais su; l'Europe regardait ailleurs. Mais eux, ils l'ont bien su, ces paysans et ces seigneurs de l'Ukraine, de la Russie-Rouge et de la Podolie, ces croisés perpétuels, ces hommes de fer qui, pendant des siècles, ont fait face à ce déluge musulman, l'œil au guet, l'arme au point, la croix à la poitrine...

Tous les dix ans, ou tous les cinq ans, quelquefois même chaque année, une ligne noire, un nuage sombre se montrait vers l'est, à l'horizon, grossissant, avançant toujours. Puis une clameur lointaine, qui rappelait le fracas de la foudre et le sifflement de l'ouragan, grondait du sein de ce nuage; et bientôt on commençait à distinguer les pointes de fer des turbans, les têtes maigres des chevaux, et les cimeterres, et les arcs, et les carquois pleins de flèches. Alors, dans la ville ou le monastère, le bourg ou le château, on n'entendait plus qu'un cri :

“ Mon Dieu, ayez pitié de nous!... Les Tartares arrivent! ”

Alors les prêtres couraient à l'autel et les soldats aux remparts; les mères serraient leurs fils dans leurs bras quand ils étaient petits, leur disaient adieu quand ils étaient grands; les époux se séparaient, les vieillards se souvenaient, et il n'y avait plus ni joie, ni repos, ni bonheur, ni espérance.

Chacun naturellement résistait de son mieux; les

uns avaient recours aux armes, les autres à la prière... Et il arrivait parfois que Dieu avait pitié des plus faibles, et que la nuée des barbares venait se briser contre quelque mur imprenable, ou contre quelque bataillon sacré de soldats résolus et vaillants.

Mais combien d'autres fois la vaillance dut céder à la force, le courage du désespoir ne servit de rien en présence de ces multitudes, l'appel à Dieu ne fut point entendu ! Alors, sur le champ de bataille ou sur les murs du fort, les soldats tombaient l'un après l'autre, baisant la croix de leur épée ; alors, le flot de turbans verts, de visages farouches, montait, montait toujours, comblant les fossés, couvrant les échelles, envahissant les remparts. Alors s'élevaient des clameurs de triomphe et des cris de désespoir, des hurlements de douleur, des soupirs d'agonie... Et puis l'on n'entendait plus rien, si ce n'est, de temps en temps, le Allah-hu ! des vainqueurs, s'élevant dans un unisson formidable. Le château était en ruines, la ville était en flammes, les habitants morts ou captifs ; et les vainqueurs fuyaient, chargés de leurs trophées.

Tel était le destin qu'avaient subi la ville et le castel d'Ostrog, dans l'une des premières années du quinzième siècle, époque où commence notre récit. Dans l'enceinte des murs, trop épais pour être aisément renversés, les maisons, de bois de sapin, achevaient de se consumer, lançant vers le ciel des bouffées de fumée noire et de flammes pétillantes ; déjà, dans l'air, au-dessus du château dévasté et des rues

désertes, s'assemblaient des bandes de corbeaux et de vautours s'abattant, avec des cris rauques, sur les cadavres encore tièdes. A peine, çà et là, quelques habitants, échappés au massacre et à l'incendie, sortaient timidement de leurs retraites, frémissaient et laissaient tomber leurs bras, en regardant leurs morts.

Pendant ce temps, les Tartares s'éloignaient, hideux, ivres, triomphants, portant derrière eux, en croupe, les riches étoffes, les vases d'or, tout le butin qu'ils avaient conquis, et devant eux, à l'arçon, les têtes livides, sanglantes qu'ils avaient abattues. Au milieu de la horde, on avait placé les captifs liés les uns aux autres en longues files, cheveux épars, visages pâles, vêtements sanglants ou déchirés, n'osant regarder ces têtes défigurées, ces têtes chéries, qui pendaient au poitrail des chevaux, et songeant que chaque pas qu'ils faisaient les éloignait de la patrie.

A quelques prisonniers cependant on avait accordé les honneurs d'une sorte de distinction : à celui-ci, la croupe d'un cheval ; à celui-là, vieux ou blessé, la faveur d'une litière. C'est que ceux-là étaient des prisonniers illustres desquels on attendait, ou la joie d'un long et cruel supplice, ou le profit d'une forte rançon.

Au nombre de ces misérables, se trouvait une jeune femme, une jeune mère, l'épouse du comte d'Ostrog, dont le château s'écroulait en ruines à cette heure. Une jeune femme, avons-nous dit ?... Non, c'était maintenant une veuve. On pouvait le deviner à la sombre contraction de ses traits, aux regards égarés

qu'elle jetait parfois, les détournant ensuite avec horreur, sur le cheval du pacha, qui portait, à l'arçon, une tête noble et pâle, aux yeux fermés, aux cheveux noirs.

Ah ! certes, la comtesse Constance n'eût pu supporter un pareil spectacle longtemps sans mourir, si elle n'eût pas été mère. Mais, dans la litière où elle était portée, se tenait auprès d'elle un petit garçon de quatre à cinq ans, qui l'entourait de ses bras, qui cachait, en tremblant, sa tête sur sa poitrine... Et c'est pour cela que la princesse d'Ostrog, regardant le visage éploré de l'enfant, après le visage sanglant du père, se demandait dans un morne silence s'il fallait mourir avec celui-ci, ou vivre pour celui-là.

A la fin pourtant, elle fut bien forcée de répondre à l'une des questions du pauvre petit. Il l'avait répétée plusieurs fois, toujours d'une voix plus alarmée, plus déchirante :

“ Maman, maman, où allons-nous ? ”

La comtesse Constance tressaillit, jetant un regard vague et sans flamme sur la steppe, sur le ciel bleu.

“ Dieu seul le sait, mon fils, répondit-elle d'une voix tremblante.

— Nous ne rentrerons pas ce soir au château ?

— Nous n'avons plus de château.

— Si nous ne revenons pas, que dira mon père ?

— Tu n'as plus de père.

— Plus de père !... Où donc est-il ? Je l'ai encore embrassé ce matin.

— Il est... il est mort.

— Mort !... Cela veut dire qu'il est avec le bon Dieu, n'est-ce pas, ma mère ? "

L'enfant se tut un instant, étonné de la douleur de sa mère.

" Maman, reprit l'enfant après un instant de silence, où donc est ma petite sœur ?... Je ne la vois pas avec nous ; est-ce qu'elle est près du bon Dieu aussi ?

— Au moment où nous allions partir, mon Kazio, je l'ai vue entre les bras de sa nourrice. Et sa nourrice marche là-bas, avec les autres femmes qu'on emmène .. Il y a tant de cavaliers entre elle et nous, que je n'ai pas pu l'appeler. Mais quand ces hommes qui nous conduisent, s'arrêteront pour la nuit, je leur donnerai cette bague qui me reste ; je les prierai de laisser la nourrice approcher, et Aline viendra avec nous. Elle dormira près de toi, dans la litière."

La pauvre veuve serra les lèvres pour ne pas éclater en sanglots, et joignit les mains sur ses yeux fixes, pour ne pas apercevoir les gouttes sanglantes qui, devant elle, tombaient dans la poussière du chemin... Et l'enfant, fatigué de son silence, étendit sa tête blonde sur les coussins de la litière, et s'endormit, souriant à demi, une larme brillante séchant sur sa joue rosée.

Une heure plus tard, la lune montait au ciel ; les premières étoiles commençaient à paraître. Il était temps pour la horde de songer au repos de la nuit. On fit halte, on dressa les tentes ; on alluma de grands

feux, au-dessus desquels se balançaient des quartiers de viande de cheval, rôtis énormes. Puis l'un des sauvages conducteurs s'approcha de la litière, et demanda à la comtesse si elle désirait prendre quelques aliments.

" Je ne veux rien, rien qu'une petite fille, répondit-elle d'une voix troublée. Faites-la venir près de moi, et, pour nous trois, ma famille paiera une forte rançon... Elle doit être avec une jeune femme qui se nomme Horpyna Burko, et qui marche dans cette autre troupe. Tenez : voici une bague, un diamant qui vaut, à lui seul, autant que plusieurs villages. Je vous la donnerai quand vous m'aurez amené la nourrice de mon enfant."

Le Tartare jeta un regard d'étonnement sur la jeune comtesse, un regard d'envie sur la pierre étincelante d'où jaillissaient des feux irisés ; puis, en grommelant quelques paroles d'assentiment, il s'élança dans la direction du groupe des captives.

" Dieu soit béni ! murmura la pauvre femme. Cet homme a eu pitié de moi : je vais revoir mon enfant..."

Bientôt, en effet, à la lueur des torches qui s'allumaient autour du camp, la comtesse vit s'approcher le messager tartare conduisant Horpyna, la nourrice fidèle. Et elle se pencha rapidement hors de la litière, attendant, le cœur battant, les bras tendus, la bouche toute prête pour un baiser. Puis elle se rejeta en arrière, les yeux égarés, poussant un cri... Horpyna s'avançait bien, mais elle avait les mains vides.

" Oh ! je vous le jure sur mon salut, votre enfant, je ne l'ai pas laissée périr, madame... Vers deux heures, quand le combat devenait furieux, le seigneur comte a envoyé chercher l'enfant par Hrehory, son vieil écuyer, à qui je l'ai remise. J'ai cru que c'était pour la faire cacher, ou la faire évader avec vous. Depuis ce moment, en effet, je n'ai plus revu ni Aline, ni le vieil écuyer, et je ne savais pas que vous étiez ici, madame."

Mais la comtesse entendait à peine ce récit entrecoupé de larmes et de sanglots. Frappée sans retour par cette nouvelle douleur, elle était tombée foudroyée ; ses membres se raidirent, son corps se glaça, et elle tomba dans un anéantissement profond, intense. On la replaça mourante dans la litière, et la nourrice resta près d'elle pour lui donner des soins.

Aux premières lueurs du jour seulement, elle parut se ranimer et reprendre connaissance. Alors, se relevant à demi, elle fit signe qu'on lui apportât son fils.

" Kazio, murmura-t-elle, moi aussi je vais mourir ! Ton père et ta petite sœur m'appellent près du bon Dieu... Toi, tu vas rester ici tout seul, au milieu de ces hommes durs, dont les visages noirs t'effraient. Oh ! mon cœur se brise à l'idée de te quitter, mon enfant ! Je mourrais dans le désespoir, mon fils, si je ne croyais pas te laisser une autre mère... Cette mère-là, tu ne la verras pas, mon doux enfant ; mais elle aura toujours les yeux sur toi, là-haut, de l'autre côté des nuages. C'est la Vierge, la Reine du ciel. Elle

comprendra ma peine: elle a un fils aussi... Mets-toi à genoux près de moi: parle avec moi. C'est la dernière prière que je ferai: nous la dirons ensemble."

Kazio, en pleurant, obéit, et la comtesse éleva la voix.

"Nous allons dire le *Salve Regina*, murmura-t-elle. Je l'ai déjà récité bien des fois en ta présence; tâche de retenir tous les mots, et ne les oublie jamais, mon fils. Chaque fois que tu voudras parler à ta nouvelle mère, ce sont ces paroles que tu devras dire... Ainsi répète-les après moi, mon fils."

L'enfant se signa, et jetant un regard profond sur le visage de la mourante, il répéta après elle, distinctement, lentement, les touchantes paroles de cette noble salutation.

Mais, à chaque verset, la voix de la comtesse devenait plus faible, plus confuse. En disant *Amen*, elle s'éteignit tout à fait; les yeux devinrent fixes, le souffle se ralentit...

Le pauvre enfant, suffoqué par les pleurs, fut enlevé de terre par ses gardiens, et soigneusement déposé dans la litière.

"Et de celle-ci, que ferons-nous? demanda l'un des Tartares, montrant Horpyna, qui se roulait à terre dans les convulsions du désespoir.

— Bah! elle écume, elle agonise: il faut la laisser mourir ici. Nous ne pouvons pas traîner de malades avec nous."

Tout étant ainsi réglé, les cavaliers enfourchèrent

leurs montures, et le pauvre enfant orphelin, héritier des comtes d'Ostrog, continua sa route vers l'exil, laissant derrière lui sa patrie en deuil, son château en ruines, le tombeau de sa mère au pied du grand chêne, et les gouttes du sang de son père mêlées à la poussière du chemin !

II

Le deuil des hommes et des choses n'est jamais éternel. Il ne faut qu'un peu de temps pour que les ruines se relèvent, pour que les pertes se réparent, pour qu'une fraîche et nouvelle verdure vienne parer les champs engraissés par le sang des morts. C'est ce qui eut lieu à Ostrog, après la retraite des Tartares.

D'abord les quelques habitants échappés au massacre considérèrent, les larmes aux yeux, les cadavres de leurs frères et les débris de leurs demeures ; puis ils relevèrent les unes, et ensevelirent les autres. Quelques années de paix leur permirent de faire disparaître, peu à peu, la trace de ces malheurs. Aussi, vingt ans après l'époque où commence notre histoire, les maisons de bois de la ville d'Ostrog, relevées et rajeunies, se pressaient encore au pied de la haute colline sur laquelle se dressait le château du seigueur. Et les yeux des paysans de la contrée et des bourgeois d'Ostrog se tournaient encore, avec amour et respect, vers les murs crénelés et les hautes tourelles ; car là vivait tout ce qui leur restait de la famille de leurs anciens seigneurs : un vieillard, une jeune fille.

Le vieillard se nommait Constantin Ostrogski; il était l'oncle du défunt comte, tombé en combattant les Tartares. Malgré son grand âge, ses anciennes blessures et ses cheveux blancs, le seigneur Constantin jouissait d'une verte vieillesse, possédait un cœur vaillant. Il témoignait, en outre, le dévouement le plus sincère et la plus tendre affection à l'héritière du castel, sa petite nièce Aline.

Ainsi elle n'était point morte, la mignonne enfant que la pauvre mère avait tant pleurée. Lorsque, dans le désordre de l'assaut, le vieil écuyer auquel la petite fille avait été confiée, s'était enfui par un passage secret donnant sur la campagne, il avait cru que la comtesse et son fils le suivaient, conduits par d'autres serviteurs; et, gagnant au plus vite la ville de Luck défendue par une ceinture de châteaux forts, il avait remis l'enfant aux mains des parents de sa mère. Aline grandit chez eux, heureuse, aimée, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. A cette époque, on lui donna son grand-oncle pour tuteur, et on l'établit dans son château restauré, où elle vivrait en comtesse souveraine, jusqu'au moment où il lui plairait de choisir un époux.

Aline était toute petite encore, lorsque les parents de la malheureuse comtesse Constance avaient envoyé en Crimée un messager chargé d'offrir au Khan une forte rançon et des présents, s'il voulait la rendre à sa famille. Mais l'on avait répondu qu'en chemin la jeune mère était morte; que depuis lors son fils l'était

aussi. Ainsi, de cette noble et florissante famille, la petite Aline seule restait ; c'était à elle que demeuraient, en héritage, le château, le village, les terres et les parchemins, l'épée du dernier seigneur et sa couronne de comte.

Aline, comtesse d'Ostrog, était donc, à vingt ans, une belle jeune fille, vive et svelte, blanche et blonde. Ses vassaux la vénéraient, son tuteur l'adorait ; plusieurs seigneurs de la contrée s'étaient mis sur les rangs pour obtenir sa main. Mais jusqu'alors elle n'en avait accepté aucun, et restait libre encore, un peu fière, d'humeur joyeuse et résolue, et ne sentant son cœur attristé que lorsqu'elle songeait au destin horrible, à la mort de ses malheureux parents.

Le dernier jour du mois d'août 14..., Aline, en compagnie d'Horpyna, la pauvre nourrice jadis abandonnée mourante, se tenait assise auprès d'une des étroites fenêtres, dans une salle de son château. Elle appuyait sur sa main sa tête blonde coiffée d'une résille en fils d'or, et, abandonnant sur ses genoux sa tapisserie commencée, laissait errer ses yeux bleus sur la plaine, où une ligne tortueuse et noire, coupant les hautes herbes, indiquait un sentier battu. Longtemps elle garda le silence, et des larmes roulaient sur ses joues ; enfin relevant le front et se détournant avec tristesse, elle murmura :

“ C'est là le chemin qui va vers l'Est, la route de Crimée ! C'est par là qu'ils sont partis... Oh ! ce devait être un départ navrant, nourrice !

— Oh ! oui, dàmoiselle ; et je ne sais vraiment comment j'ai fait pour survivre à ces horreurs. Nous marchions là-bas, à travers ces herbes, moi et bien d'autres femmes enchaînées. Autour de nous, rien que des Tartares tout noirs, sanglants, barbus, qui nous menaçaient de leurs sabres ; ils insultaient le Christ et sa sainte Mère, et se montraient en riant les têtes sanglantes qu'ils avaient suspendues au poitrail de leurs chevaux.

— Et elle aussi voyait tout cela, pauvre mère ! interrompit Aline, dont la voix tremblait.

— Oui, elle avait bien souffert ; mais pourtant sa mort a été douce ; elle pensait vous retrouver au ciel ; elle y allait avec bonheur. Croyez-moi, damoiselle, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre... mais Kazio, le cher mignon, lui qu'ils ont emmené, lui que j'ai vu partir, mon Dieu !... Ah ! le bien-aimé petit ange ! Il me ten dait les bras ; il criait qu'il voulait se coucher là, s'endormir à côté d'Horpyna et de sa mère. Et ils l'ont cependant emporté, ces bandits !

— Tout jeune qu'il était, le chagrin l'a tué, pauvre frère ! dit Aline en s'essuyant les yeux. Plus tard, lorsque mon oncle l'a redemandé, en proposant une forte rançon, le Khan a répondu qu'il était mort peu de temps après son arrivée en Crimée.

— Oh ! damoiselle, ne vaut-il pas mieux que cela soit ainsi ? Que serait-il devenu s'il avait grandi entre les mains de ces infidèles, oubliant la langue de son pays et la religion de son Dieu ? Ah ! quand, après

avoir été recueillie et soignée par des paysans, je suis revenue à la connaissance, ma première prière à la Vierge a été pour lui demander d'avoir pitié du pauvre enfant, et de le rendre bien vite à sa mère. Et la sainte Vierge m'a sûrement exaucée : voilà pourquoi le petit Kazio est mort !

— Hélas ! tous sont partis, et seule ils m'ont laissée, murmura Aline, les yeux en pleurs. Parler d'eux, prier pour eux, c'est désormais ma seule joie...

— Il y a vingt ans qu'à pareil jour les Tartares ont paru dans la steppe, là-bas. Ils ont assiégé le château pendant toute une semaine ; le dernier jour, ils l'ont emporté, et c'est le lendemain, jour de la Nativité de la Vierge, que votre mère est morte.

— Et, depuis ce temps, ils n'ont pas reparu, reprit la jeune fille, songeuse. Horpyna, s'ils venaient encore, je les haïrais tant que je ne les craindrais pas... Je les combattrais d'abord, et puis je m'adresserais à Dieu. Et si rien ne les foudroyait, ni mes armes, ni mes prières, ils me tueraient à la tête de mes serviteurs, lorsqu'ils entreraient ici... Ah ! je n'ai peur ni des cimeterres, ni des lances. Je suis jeune, je suis forte, et j'ai un père à venger.

— Ah ! ne parlons plus de toutes ces horreurs, damoiselle. Tâchez d'oublier ce que nous avons dit, d'essuyer vos larmes et de prendre un air de joie, car voici le seigneur votre oncle qui arrive. Écoutez."

Le vieux gentilhomme, en effet, dont les chevaux et l'escorte venaient de franchir le pont-levis, parut

bientôt dans la salle. Il paraissait grave et songeur ; à sa gravité ordinaire s'ajoutait une nuance un peu sombre : c'était peut-être de la fatigue, peut-être de l'abattement. Aline pensa que son oncle avait besoin de nourriture et de repos après une longue route, et elle ordonna à ses femmes de faire servir le souper.

Pourtant, lorsque tous deux furent assis, dans la grande salle lambrissée de chêne, auprès de la table chargée de mets, qui paraissait si longue pour deux convives seuls, Aline remarqua avec inquiétude que le vieillard mangeait à peine, et que son front un peu sombre ne parvenait point à se rasséréner. Aussi, dès que les plats furent enlevés, la douce et charmante enfant se hâta de quitter son siège.

“ Vous êtes triste, mon oncle? dit-elle en s'asseyant aux genoux du vieillard et lui prenant la main. Vous êtes souffrant peut-être ?

— Nullement.

— Vous êtes inquiet, du moins?

— Laisse-moi mon souci et mon inquiétude... C'est un trop vilain mal pour le donner à une jeune fille comme toi. A moins que le moment ne vienne où tu devras les partager, pauvrette...”

Tout à coup elle entendit, au milieu de ses refrains pieux, une exclamation confuse s'échapper des lèvres du vieux gentilhomme. Et sur son bras frêle, la main de son oncle se posa en frémissant avec un geste de terreur.

“ Que Dieu nous protège, Aline... Regarde ! ” murmura-t-il, en se levant.

La jeune châtelaine, interdite, se pencha à la fenêtre, regardant vers l'Orient qu'indiquait la main du vieillard. Dans ce coin du ciel se passait, en effet, un phénomène étrange. Les nuages avaient passé, du bleu noir qui les teignait tout à l'heure, à un rouge ardent s'étendant jusqu'aux confins de l'horizon en un vaste dôme de pourpre. Puis, autour des reflets blanchâtres, par moment glacés d'or, qui formaient à cette voûte une sorte de pâle auréole, tourbillonnait une noire vapeur tranchant à peine sur le fond grisâtre de la nuit.

“ Mon oncle, qu'est-ce donc ?... Un incendie ? demanda-t-elle. Si étendu, si vaste ? Qui peut l'avoir allumé ?

— Des mains sanglantes, des mains barbares, qui ont ravagé ton patrimoine et ensanglanté ton berceau. Les Tartares approchent, les Tartares reviennent. Ils sont là-bas, à Prucki, et c'est le village qui brûle. On m'en avait averti déjà ; à cinq lieues d'ici, dans la steppe, on les avait aperçus ; mais j'espérais encore... Que le ciel nous vienne en aide ! ils seront ici demain.

— Mon oncle, ils nous tueront peut-être ; mais ils ne nous prendront pas ! s'écria Aline, le visage pâle, mais les yeux brillants et la contenance assurée.

— Qu'en sais-tu, pauvre enfant ? Ton père était plus jeune, plus robuste que moi, et aussi brave ; cependant il n'a pu empêcher la captivité de sa femme et la ruine de son château... Je le répète du fond du cœur : que Dieu nous vienne en aide ! Mais je vais donner

mes ordres, rassembler les hommes d'armes, faire garder les murs ; puis nous irons dormir... Aujourd'hui nous le pouvons encore ; mais peut-être ne dormirons-nous plus demain."

En effet, le seigneur assembla son conseil ; on occupa les remparts, on fortifia les ponts-levis, on forma des patrouilles. Puis, peu à peu, dans le château, les portes se fermèrent, les lumières s'éteignirent, et les habitants d'Ostrog passèrent leur dernière nuit de paix.

III

Elle était nombreuse, farouche, bien résolue, bien aguerrie, la horde qui, par cette fraîche journée de septembre, s'avançait vers les murs d'Ostrog. Sur le fond clair de l'horizon se découpaient les croissants d'or, les queues de cheval, les fers de lances, les longs arcs grêles, les pointes d'acier au sommet des turbans. Les petits chevaux maigres ouvraient leurs naseaux tout grands, pour aspirer l'air du matin chargé des senteurs des plantes sauvages ; leurs longues queues touffues traînaient sur le gazon, et leurs pieds aux larges fers laissaient un sillon dans les hautes herbes. Les cavaliers, en turbans blancs ou verts, en vestes fourrées, en larges pantalons flottants, se campaient sur leurs étriers, se redressaient sur leurs selles de cuir ou de velours. Les carquois pleins de flèches se dressaient sur leurs épaules, les sabres à poignée étin-

celante se balançaient à leur côté ; et ils allaient, ils avançaient ainsi, ne rêvant que massacre, dévastations, conquêtes, en cette belle matinée de paix, au sein de cette belle nature de Dieu.

Ce n'était point le chef suprême des Tartares qui guidait, cette fois, son armée. Le Khan, vieillard de quatre-vingt-dix ans, sorte de patriarche barbare, s'éteignait doucement, dans les jouissances du pouvoir et le repos de la vieillesse ; mais il avait donné à ses fidèles croyants, pour les commander. son lieutenant, son plus cher favori. Et les barbares, respectueux et soumis, avaient juré à cet ami de leur seigneur inviolable respect et profonde obéissance.

Ce nouveau chef était jeune encore ; mais il s'était acquis déjà, parmi la horde, une haute réputation de vaillance et d'intrépidité. Nul mieux que lui ne domptait un cheval sauvage, ne bandait un arc gigantesque, ne faisait voler d'un coup de sabre le bras ou la tête d'un ennemi. En le voyant chevaucher à l'ombre du brillant étendard, une aigrette de diamants brillant à son turban vert, un riche sabre de Damas au poing, et un sourire dédaigneux relevant sa moustache noire, ses soldats le contemplaient avec fierté, avec orgueil, menaçant et insultant les chrétiens sur leur passage, et leur prédisant de loin la ruine et la mort.

Donc le chef tartare, Abdul-Beg, vint établir ses tentes au bord de la Zwytenka, à l'endroit où la rivière coule, large et profonde, au pied d'un rocher à

pic. C'était sur ce rocher, dominant l'autre rive, que s'élevait le château des comtes avec ses tours massives, ses noires meurtrières, ses murs épais échappés à l'incendie, nid d'aigle habité par une colombe orpheline, défiant de l'âpre sommet du mont, la rage des assaillants.

Abdul-Beg comprit, d'un coup d'œil, que la ville et le château d'Ostrog étaient, en cet état, à l'abri d'un coup de main, et que l'on ne pourrait les réduire qu'en en faisant le siège. La famine dompte les plus braves, là où les armes ont échoué. En conséquence il donna ses ordres, afin d'établir le blocus ; et, avant la fin du jour, les habitants d'Ostrog, du haut de leurs murs et de leurs tourelles, virent s'élever autour de leur ville, au pied de leurs remparts, un cercle immense de petites tentes coniques, barrière infranchissable qui se plaçait entre eux et la steppe, entre eux et la liberté. Et plus tard, à la nuit tombante, les feux rouges des bivouacs s'allumèrent çà et là dans la plaine, lueurs de sinistre présage, violentes fournaises d'enfer, devant la flamme desquelles ils pouvaient voir leurs ennemis préparer leurs armes de barbares, et agiter par myriades leurs silhouettes de démons.

Le lendemain, dès l'aurore, les tambours à la voix grêle appelèrent les musulmans à leur poste de combat. En un quart d'heure, trente mille hommes furent prêts, trente mille arcs se tendirent, et trente mille flèches, nuage terrible, sifflant comme une tempête, obscurcissant l'air comme un tourbillon, s'abattirent

sur les murs d'Ostrog et sur leurs défenseurs. Et ceux-ci faiblissaient, tombaient sous ces dards à la pointe acérée et puissante, ouvrant les crânes comme des coins d'acier. Ce qu'ils attendaient, ce qu'ils désiraient vraiment, c'était l'assaut, la lutte corps à corps, homme à homme, poitrine contre poitrine, le combat où la bravoure et la force pourraient triompher. Or la bravoure ne leur manquait pas, et la force ne manque jamais à ceux qui combattent pour la liberté, pour la patrie.

Le moment de l'assaut arriva enfin : on vit, le troisième jour, à une heure matinale, l'aigrette de diamants du jeune chef scintiller au soleil, puis son cheval caracoler autour des retranchements, et sa main s'élever, avec un geste impérieux, désignant aux soldats les remparts de la vieille ville. Puis les tambours battirent, les étendards s'agitèrent sur le ciel bleu, et la horde tartare, tout entière, s'ébranla menaçante, comblant les fossés, envahissant les parapets, couvrant les retranchements, inondant les échelles, et ne s'arrêtant qu'au sommet des remparts, devant un mur d'airain et des poitrines d'acier.

Alors, au sommet des murs, commença un horrible carnage. Les cimeterres turcs se heurtaient aux sabres polonais ; les haches d'armes brisaient la pointe d'acier des turbans et s'enfonçaient dans les crânes ; les yatagans jetaient des éclairs et faisaient voler des têtes de chrétiens ; le choc des massues faisait jaillir les cervelles et gémir les cuirasses. Les bras se cherchaient,

le sang se mêlait, les poitrines s'entre-choquaient, les yeux lançaient des éclairs. Puis, de temps à autre, s'élevait une grande clameur, suivie du bruit sourd de corps meurtris tombant dans les fossés, du choc retentissant d'armures heurtées les unes contre les autres. C'était quelque échelle d'assaut, précipitée du rempart, qui tournoyait un moment dans l'air, puis s'abattait dans le fossé, entraînant avec elle une grappe immense d'êtres humains, qui jetaient au ciel une dernière imprécation, avant d'être broyés dans leur chute suprême.

Après trois heures de combat, Abdul-Beg rappela ses troupes, qui laissèrent sur les remparts, dans les fossés, deux à trois mille morts. C'était une goutte d'eau de moins dans le fleuve, une branche de moins aux buissons. Néanmoins le jeune chef résolut de ne plus exposer ses soldats à un aussi sanglant carnage. Il se borna à continuer le siège, à interrompre surtout toutes les communications que les assiégés pouvaient avoir avec le dehors par le moyen de la rivière. Il en fit garder les bords par ses troupes, la fit sillonner par des bateaux ; et bientôt les habitants d'Ostrog, acculés dans leur dernier asile, ne reçurent plus du dehors ni provisions, ni renforts, ni nouvelles, et ne virent plus, au delà des murs, sur le gazon de la plaine, que ce cercle menaçant de petites tentes grises, qui semblait chaque jour se resserrer autour d'eux.

Bientôt le pain manqua, et avec le pain, l'espoir, la résignation, le courage. Et le seigneur Constantin se

dit qu'il n'y avait qu'un remède au mal de l'inaction : c'était une entreprise hardie, une vaillance désespérée.

Il ordonna donc une sortie ; et, un soir que la lune était voilée, deux cents soldats intrépides se glissèrent silencieusement au bas des remparts, pour essayer de franchir le cordon ennemi, de pénétrer jusqu'au prochain village, et d'y trouver des renforts, des armes et des provisions. Aline les encouragea au départ, et le vieux chapelain du castel leur donna sa bénédiction ; mais cette bénédiction devait être la dernière...

Pas un des combattants dévoués ne revit les murs de la forteresse ; ils furent tous égorgés par les barbares, ou dispersés dans les champs environnants. Le vieil écuyer Hrehory, qui les conduisait, fut blessé et fait prisonnier, et les hommes de l'escorte le conduisirent vivant à Abdul-Beg, pour que le jeune chef se donnât le plaisir de faire voler sa tête.

Cependant les barbares, qui se réjouissaient d'avance de voir cette chevelure blanche et cette figure vénérable ensanglantées par le tranchant du cimeterre, n'obtinrent qu'un désappointement. Abdul-Beg parut ému de respect et de pitié à la vue de ce noble visage de vieillard, qui lui rappelait la contenance et la dignité du Khan, son protecteur, et s'adressant au prisonnier, il lui demanda :

“ Quel âge as-tu, vieillard ?

— Soixante-quinze ans, lui répondit le brave. J'ai sur le corps dix blessures, j'ai assisté à près de cent combats : c'est te dire que je ne crains pas la mort, et que j'ai bien employé ma vie.

— Tu es trop vieux pour que je te tue, dit alors Abdul-Beg, en s'inclinant. Je pourrais avoir un grand-père blanc comme toi, brave et majestueux comme toi, et je ne voudrais pas qu'il mourût de la main d'un jeune homme... Mais il y a parmi les tiens des soldats jeunes et vaillants : c'est ceux-là que j'attends pour leur faire sentir le fil de mon cimeterre... Vieux guerrier, tu resteras dans ma tente ; car, là surtout, je pourrai te protéger. Tu soigneras mon cheval, tu fourbiras mes armes, et quand notre conquête sera faite et ta ville brûlée, tu me suivras encore à la cour du vieux Khan."

Ainsi Hrehory dut se résigner à la captivité, à l'inaction, à la honte. Souvent la rougeur lui montait au front, en pensant qu'il était serviteur d'un barbare, captif d'un musulman, et il se demandait parfois s'il ne vaudrait pas mieux échapper par la mort à cette ignominie... Mais la conscience du chrétien se réveillait bien vite, et Hrehory se résignait à vivre, s'efforçant de trouver sa croix plus légère en l'unissant à celle de son Dieu.

IV

Un matin, la jeune comtesse Aline sortit de son castel, et traversa à pied les rues de la ville assiégée. Pauvre petite comtesse ! elle avait bien souffert pendant ces derniers jours. Son front joyeux s'était courbé, ses couleurs roses effacées ; ses mains devenaient

transparentes, et ses gestes languissants. C'est qu'elle n'avait rien gardé pour elle, l'héritière des comtes d'Ostrog. Son blé, son vin, sa venaison, ses fruits, elle avait tout donné à ses compagnons de détresse. De sa richesse passée, il ne lui restait plus rien, rien que ses robes de damas, ses diadèmes d'or, ses parures de perles, jouets brillants, luxe inutile, qui n'était plus maintenant qu'une amère dérision.

Hélas ! les secours de la comtesse avaient été épuisés bien vite. Quand la pauvre jeune héritière se montra au milieu de la foule, elle ne vit partout que des visages pâles, des regards abattus, des gestes suppliants.

“ Je n'ai plus de pain pour mon vieux père, murmurait un bourgeois s'agenouillant à ses côtés.

— Je n'ai plus de lait pour mon petit enfant, s'écriait une jeune mère, en frappant sa poitrine amaigrie.

— Nous avions tendu des pièges aux rats ; mais là où il n'y a plus de grain ni de pain, les rats s'enfuient, disaient quelques malheureux, d'un air découragé.

— Les corbeaux s'assemblent bien là-haut, parce qu'ils flairent nos cadavres ; mais il faudrait leur tirer des flèches... Hélas ! ces flèches sont les dernières, et ce n'est pas pour les corbeaux que nous les réservons, disaient les soldats d'un air sombre, mais encore résolus et braves.

— Damoiselle, donnez-nous du pain, donnez-nous de l'hydromel... N'en reste-t-il donc plus dans vos greniers, dans vos caves ?

— Hélas ! non, mes pauvres amis ! Il ne me reste plus que mon or et mes pleurs... Ceux-ci, voyez, je les verse avec vous ; et à quoi vous servirait l'autre ? "

Elle versait, en effet, de grosses larmes en disant ces mots, et quelques-uns, la voyant désolée, baisaient ses mains avec respect. Mais beaucoup d'autres doutaient, laissaient briller dans leurs yeux la flamme de la faim et de l'envie, et s'éloignaient en secouant la tête.

Aussi, malgré sa résignation, sa vaillance, Aline avait le cœur brisé lorsqu'elle rentra au château. Elle prit avec respect et serra avec effusion les mains de son vieux tuteur, qui était venu à sa rencontre.

" Eh bien, ma fille ? demanda celui-ci, en la voyant si pâle et si inquiète.

— Eh bien, bon oncle, nous n'avons plus d'espoir qu'en Dieu !... Les cœurs de nos pauvres soldats sont trop abattus pour songer à la résistance ; leurs bras sont trop affaiblis pour soulever encore la lance et le bouclier. Hélas ! ce ne sont plus des combattants : ce sont des affamés, des malades... Laissons là les armes, mon oncle ; elles nous sont désormais inutiles. Prenons la croix ! elle nous servira mieux.

— De tout mon cœur, mon enfant : dis-moi ce que tu penses faire ?

— Que demain, au lever du jour, les vénérables religieux d'Ostrog sortent de leur monastère ; qu'ils portent avec eux la châsse de leur Saint, les bannières de leur confrérie et le corps sacré du Sauveur, et que cette solennelle procession parcoure les remparts de

la ville. Tous nous la suivrons : femmes, vieillards, citoyens, soldats. Nous chanterons le *Salve Regina ;* c'était, m'a-t-on dit, l'invocation favorite de ma mère à la mère du Christ. Toutes deux sont au ciel ; elles nous entendront peut-être. Elles nous enverront le salut, si le salut ici-bas nous est réservé... Ou bien, si les Tartares s'irritent de cette pieuse cérémonie, s'ils nous font tomber sous leurs flèches, au pied de la bannière de nos saints et de la croix du Sauveur, eh bien ! nous aurons une mort sainte du moins, ne pouvant pas avoir une mort glorieuse, et le repos gagné en paradis nous soustraira aux horreurs de l'assaut et aux langueurs de la faim.

— Sois bénie, ma gentille enfant, pour ta bonne pensée, dit le vieillard ému, en mettant un baiser sur ce front jeune et blanc. Le jour de l'assaut, tu as combattu comme une héroïne ; maintenant, tu veux mourir comme une sainte... Que ta volonté s'accomplisse ; notre dernière procession se fera demain."

Et le seigneur Constantin sortit, pour envoyer un message aux églises et au cloître.

Le lendemain, le ciel se montra bleu, le soleil se leva clair : il semblait que Dieu eût voulu sourire à cette fête. Du haut des clochers, des voix de cloches, graves ou argentines, traînantes ou aiguës, s'appelaient, s'unissaient en volées sonores et joyeuses. On eût dit qu'elles sonnaient l'aurore de quelque belle fête de l'Église, et non le glas peut-être de ces assiégés qui allaient mourir. Les Tartares surpris, quittant

précipitamment leurs tentes, se demandaient si c'étaient là des préparatifs de sortie ou de bataille... Bientôt ils purent voir de quelles armes les chrétiens d'Ostrog allaient se servir contre eux.

D'abord parut, à un angle des remparts, une haute croix d'argent, brillant, sur le ciel pur, comme une étoile matinale. Celui qui la portait, était un vieux seigneur revêtu d'une cuirasse brillante gravée aux armes des comtes d'Ostrog; sa tête était nue, ses cheveux blancs flottaient sur son front ridé, et il n'avait sur lui ni dague, ni lance, pour bien montrer que, désormais, son seul espoir était la croix. Sur ses pas se pressaient les enfants de la ville, tous chancelants et pâles, pauvres petits! mais les regards élevés, les lèvres souriantes, parce que la fête était belle, et que le ciel était bleu. Ensuite, les moines bernardins du couvent d'Ostrog, dans leurs capuces noirs et leurs longues tuniques brunes, portaient sur leurs épaules la châsse de leur Saint, toute dorée, incrustée et niellée, qui s'élevait comme un dôme et reluisait comme un soleil. Après eux, les bannières des confréries, de velours rouge, de satin bleu, de brocard d'or, brodées et peintes, semées de lis et d'étoiles, s'avançaient, portées par les mains pieuses des femmes, des soldats, des citoyens d'Ostrog.

Toute cette pompe était mêlée de flambeaux, d'encensoirs, de bouquets, de guirlandes, et une belle statue de la Vierge, portée sur les épaules de jeunes filles voilées, semblait une blanche et légère appari-

tion, venant du ciel, le sourire aux lèvres et les mains étendues. Puis, après ce nuage de voiles blancs, de lis, de parfums et de fleurs, s'avançait, comme dans un nuage d'or semé de rubis et de brillants, le clergé de l'église. Portant dans ses mains les reliquaires, les buires, les crosses, les calices, il marchait, d'un pas lent et grave, devant le dais de velours pourpre sous lequel rayonnait le splendide ostensoir.

A quelque distance du dais, une femme marchait seule, les mains jointes, le front incliné, vêtue de blanc avec une ceinture noire, en signe d'innocence et de deuil. Après elle, rien ne paraissait : elle était la dernière de la procession, comme la dernière de sa famille.

A l'apparition de la croix d'argent brillant comme une étoile, les Tartares étonnés avaient quitté leurs tentes, et s'étaient rapprochés des murs. A la vue de la châsse d'or massif, des encensoirs de vermeil, des vases sacrés enrichis de pierreries, leurs petits yeux s'allumèrent, leurs mains farouches s'étendirent, et saisissant leurs arcs, ils se retournèrent vers leur jeune chef, en s'écriant :

“ Faut-il tirer ?

— Bandez vos arcs, répondit celui-ci. Mais attendez mon signal, dans une ou deux minutes.”

En ce moment, à l'angle du rempart, se montra le dais de pourpre abritant la sainte hostie. Toute la foule des fidèles, devant la mort qui planait sur leurs têtes, s'unit dans un seul chant, dans un seul cri. Les

accents graves des moines et des vieillards, les voix argentines des enfants, les notes sonores des jeunes filles, formèrent un chœur mélodieux et sublime, et, devant le carnage et la mort, à la face du ciel et des hommes, chantèrent le *Salve Regina.* Les Tartares, prêts à tirer, se sentirent de nouveau surpris : ce n'était point là un cri de guerre. Puis ils regardèrent leur jeune chef; mais Abdul-Beg avait pâli.

Suivi du vieux captif qui ne le quittait pas, il s'était avancé tout au pied des remparts. L'aspect de cette pompe religieuse ne l'avait nullement impressionné d'abord ; il avait vu passer, sans émotion, les bannières à franges d'or, les moines à cheveux blancs, le gracieux cortège des jeunes filles. Fièrement campé sur son bel arabe à poil blanc, le visage jeune et radieux sous son aigrette, il avait suivi ce cortège, sinon d'un regard d'envie, du moins avec une expression d'ironie et de pitié... Seulement, au moment où les voix s'élevèrent, où le premier mot de l'hymne sacré monta vibrant dans les airs, un tressaillement étrange passa sur sa figure résolue; il laissa tomber la bride de son cheval, et se pencha pour écouter. Un autre mot lui parvint encore, plus sonore, plus doux, celui de *Regina*, reine.

Abdul-Beg tressaillit de nouveau, et passa la main sur son front, comme s'il eût voulu raviver dans sa mémoire quelque lointain souvenir. Ses joues devinrent pâles, ses regards s'allumèrent, ses lèvres commencèrent à s'agiter, cherchant à formuler un son, un

son envolé depuis longtemps, mais qui se reformait, et commençait à poindre et à éveiller la pensée... En ce moment, par un mouvement instinctif, les mains du jeune chef se joignirent, et le chœur défilant sur les remparts n'avait pas achevé le premier verset de l'hymne, que le vieux Hrehory entendait Abdul-Beg murmurer d'une voix tremblante et incertaine: " *Ad te clamamus, exules filii Evæ.*"

Mais le chant continuait; et le jeune barbare, pâle, surpris, en répétait tous les mots d'avance.

Quand on eut dit *Amen*, il fit un geste brusque, et se frappa le front.

" Oh! tout cela, je le sais... Autrefois, je me le rappelle, j'étais à genoux dans la steppe, au pied d'un grand arbre, et ces mots-là, je les disais, je les disais en pleurant... Mais qui donc me les avait appris? Qui les récitait avant moi?... Oui, je crois entendre encore une voix, faible et douce, et puis... une main glacée sur ma tête, un baiser sur mon front... Ah! je le sais maintenant... C'était une femme... C'était ma mère! Ma mère! répéta-t-il dans la langue de son enfance, oubliée depuis vingt ans, et dont il n'avait retenu au fond du cœur que ces deux mots.

— Votre mère? répéta Hrehory, au comble de la surprise. Votre mère parlait notre langue? votre mère priait notre Dieu?... Qui était-elle? qu'est-elle devenue?

— Je la vois en ce moment, toute blanche et immobile. Je la croyais endormie... elle était morte assu-

rément... Et je me le rappelle maintenant: elle portait des robes de velours, des chaînes d'or, un voile blanc, et tout le monde lui disait: "Comtesse." Et moi, oh! moi... je ne m'appelais pas Abdul-Beg alors. Mais quel était mon nom?... Je l'ai oublié... Je ne portais pas de turban, alors, mais une petite toque à plume. Il y avait des vieillards à barbe blanche, vêtus comme toi, Hrehory, qui me baisaient la main, et me disaient: "Seigneur." Et puis un homme... oui, je le vois... un homme avec un casque brillant et un panache rouge... Il me faisait sauter sur ses genoux, et me disait: "Mon fils!" Mais mon nom, mon vrai nom, qui pourra le rappeler à ma mémoire?... Ah! poursuivit le jeune homme au bout d'un moment, relevant ses regards joyeux avec une sorte d'extase, quand je tendais les bras à ma mère, elle me serrait contre son cœur et me disait: "Mon Kazio!"

— Mon Kazio!... Et vous seriez mon maître? dit le vieillard ému, prêt à s'agenouiller, et cherchant à retrouver sous ce turban vert, cette épaisse moustache, les traits bien connus de ses seigneurs, les comtes d'Ostrog.

— Ton maître?... Je ne sais pas si je le suis... Je me rappelle seulement que des hommes, des Tartares comme ceux que je commande maintenant, nous ont emmenés dans la steppe, et que ma mère est morte. Là, elle a été enterrée au pied d'un chêne, et une autre femme, qui nous accompagnait, est restée étendue à terre, se roulant et jetant des cris.

— Oui, en vérité, ce serait Horpyna, murmura Hrehory tout tremblant, Horpyna, la nourrice de votre sœur...

— Ah! vieillard, ne dis pas le nom... Que je le retrouve en mon cœur... moi seul! De ma sœur... de ma sœur Aline... celle qu'on ne retrouvait plus, pour qui ma mère est morte... Pauvre mère!... Oh! si tu l'as connue, vieillard, parle-moi d'elle. Dis-moi comment elle s'appelait, quelle était sa demeure, et le lieu où je suis né... Depuis vingt ans que je vis sous les yeux du Khan, toutes ces choses se sont effacées de ma mémoire.

— Elle s'appelait la comtesse Constance Ostrogska, et voici son château, le château où elle est entrée heureuse femme, où elle a été heureuse mère, répliqua Hrehory, étendant les mains vers les remparts.

— Quoi! c'est là! c'est là qu'elle vivait, que je suis né! Et j'allais livrer la ville aux flammes, à la désolation, au deuil! J'ai déjà fait couler le sang de mes frères... Oh! béni soit ce chant sacré qui m'a réveillé à temps! Sans lui je serais devenu fratricide, je serais resté barbare; sans lui, je ne me serais jamais rappelé le beau visage de ma mère, et mon nom, mon doux nom d'enfant!... O Hrehory, remercie ton Dieu qui a sauvé ta ville!... Je me mettrai entre elle et la ruine, entre elle et mon armée, quand même il me faudrait mourir.

— Oh! non, seigneur, ne mourez pas si vous êtes mon maître... Il y a, dans ces murs, un cœur bien

tendre, un cœur de vierge et de sœur tout prêt à vous aimer... Pensez à notre Aline, seigneur: il faut vous conserver pour elle, et sauver la ville en même temps. Écoutez les avis du vieux Hrehory, Abdul... seigneur Kazimir, veux-je dire. Il a servi quarante ans, et connaît bien des ruses de guerre. Faites sonner la retraite, et nous verrons après."

Abdul-Beg, en effet, déclara aussitôt à ses principaux officiers que cette démonstration pieuse des assiégés devait servir à masquer une attaque ou une sortie, et que l'armée devait, en conséquence, attendre bien à l'abri derrière ses retranchements. Les Tartares, quoiqu'à regret, rentrèrent dans leurs tranchées et dans leurs tentes, et la procession fit le tour des murs sans qu'un seul trait eût été lancé.

Le soir même, Abdul-Beg se montra à ses lieutenants très préoccupé et très sombre. Il venait d'apprendre, dit-il, qu'une forte armée polonaise s'avançait pour porter secours aux assiégés, et il y avait tout à craindre pour ses vaillants soldats, s'ils devaient se mesurer contre des forces régulières. Le plus sûr était donc de songer au départ, dût-on même, pour se dédommager de cet insuccès, tenter une expédition vers le Nord, contre les monastères et les châteaux des riches plaines de Moscovie.

Ce fut ainsi que le jeune chef parla à son conseil. Aussi, le lendemain matin, lorsque les habitants d'Ostrog, à leur réveil, jetèrent un regard désespéré sur la steppe, ils la virent, à leur étonnement im-

mense, ouverte, libre, déserte comme autrefois. Plus d'étendards verts, de croissants d'or et de tentes tartares; les derniers des petits chevaux maigres et des cavaliers à visages jaunes disparaissaient à cette heure bien loin derrière les nuages roses de l'Orient.

Quelques jours plus tard, deux cavaliers, dont l'extérieur annonçait qu'ils venaient de faire un long voyage, se présentaient devant les murs d'Ostrog, et demandaient à être conduits au château. La comtesse Aline, en les apercevant, jeta un cri de joie et de surprise à la vue de son vieil écuyer Hrehory, qu'elle croyait massacré depuis longtemps. Mais elle demeura interdite à l'aspect du beau jeune homme au turban vert qui accompagnait le vieillard, et qui, en l'appelant "ma sœur," lui prit la main, et la couvrit de baisers et de larmes.

Alors Kazimir raconta ses souvenirs d'enfant, son départ, sa captivité, la mort de sa mère dans la steppe, et son adoption par le Khan tartare. Horpyna le reconnut, et chacun retrouva en lui, à ses traits énergiques, à sa voix douce et sonore, le véritable descendant des seigneurs du castel. Aline alors plia le genou devant lui, lui disant :

" Reprenez, ô mon seigneur, mon frère, ce domaine, ces trésors, cette épée, qui ne sont point faits pour moi. Mes faibles mains n'auraient pu supporter un fardeau si lourd : j'aurais dû le céder à un maître... J'aime bien mieux le rendre à mon frère que le donner à un époux."

Et aussitôt on remit au jeune héritier la couronne des comtes et les clefs de la forteresse. Mais il n'accepta ni les unes ni les autres avant d'avoir remercié, à la chapelle, la Vierge qui l'avait rendu à sa famille et à son pays. Il déposa même à ses pieds son turban vert, sa riche aigrette, et ordonna plus tard d'en détacher les brillants pour en former une inscription pieuse.

Et désormais, sur une bande de drap d'or, gracieusement enroulée aux pieds de la statue, rayonnèrent, en lettres de diamants, ces mots: *Salve Regina*, la première invocation du fils, la dernière prière de la mère!

Étienne Marcel.



LE BON PELERIN

(LÉGENDE PROVENÇALE)

Maître Archimbaud avait au moins cent ans. Il avait été en son temps un rude homme de guerre, et avait fait parler de lui. Mais maintenant, affaibli, épuisé de vieillesse, il gardait le lit depuis longtemps et ne pouvait plus bouger.

Le vieil Archimbaud avait trois fils. Un matin il appela l'aîné et lui dit :

"Viens çà, mon fils : en tournant et en rêvant dans mon lit, car cloué sur un lit on a le temps de compter, je me suis rappelé que dans une bataille, me trouvant un jour en danger de mort, je promis à Dieu de faire le pèlerinage de Rome... Hélas ! je suis vieux comme les pierres, et je ne puis aller en guerre !... Je voudrais bien que tu ailles à ma place faire ce pèlerinage ; car je ne voudrais pas mourir sans accomplir mon vœu."

L'aîné répondit :

"Que diable allez-vous vous mettre en tête un pèlerinage à Rome !... père, mangez, buvez, et tournez dans votre lit tant que vous voudrez... nous avons bien d'autres affaires."

Le lendemain matin, maître Archimbaud appelle son fils cadet :

“ Cadet, lui dit-il, écoute : en rêvassant et en comptant, car cloué sur un lit on a le temps de rêver, je me suis souvenu que dans une bataille, me trouvant en danger de mort, je m'engageai envers Dieu à faire le grand pèlerinage de Rome... Hélas ! je suis vieux comme les pierres, et je ne puis aller en guerre ! Je voudrais bien que tu ailles à ma place accomplir ce pèlerinage.”

Le cadet répondit :

“ Père, dans une quinzaine va venir le beau temps : il faudra sarcler, tailler les vignes, piocher. Notre aîné doit conduire le bétail en montagne ; le plus jeune est un enfant... Qui commandera les ouvriers, si je m'en vais à Rome traîner la jambe sur les chemins ?... Père, mangez, dormez et laissez-nous un peu tranquilles.”

Le lendemain matin, le bon maître Archimbaud appela le plus jeune :

“ Esprit, mon enfant, approche, dit-il. J'ai promis au bon Dieu de faire un pèlerinage à Rome... Mais je suis vieux comme les pierres, et je ne puis aller en guerre !... Je t'enverrais bien à ma place, cher enfant ! mais tu es un peu jeune, tu ne sais pas le chemin, c'est bien loin, mon Dieu ! et si tu venais à t'égarer...

— Mon père, j'irai, répondit Esprit.

— Je ne veux pas que tu y ailles, s'écria la mère... Ce vieux radoteur, avec sa guerre, avec sa Rome, nous donne le frisson... C'est bien assez de l'entendre tous-

ser, cracher et râler toute l'année... Maintenant il enverrait ce bel innocent se perdre!...

— Mère, dit l'adolescent, la volonté d'un père est un ordre de Dieu. Quand Dieu commande, il faut partir."

Et Esprit, sans en dire plus, alla remplir une gourde de vin, mit quelques oignons et un pain dans sa besace, chaussa ses souliers neufs, coupa dans les taillis un bon bâton de chêne, mit son manteau sur l'épaule, embrassa son vieux père qui lui donna force conseils, fit ses adieux à tous ses parents et partit.

II

Mais, avant de se mettre en route, il alla dévotement entendre la messe; et voici qu'en sortant de l'église, il rencontra sur le seuil un beau jeune homme qui lui dit:

"Mon ami, n'allez-vous pas à Rome?

— Oui, répondit Esprit.

— Moi aussi... Si cela vous va, cher collègue, nous pourrions faire route ensemble.

— Volontiers, mon bel ami."

Or ce beau jeune homme était un ange que Dieu envoyait.

Esprit et l'ange prirent donc le chemin de Rome. Et puis, gaiement, tantôt au soleil, tantôt à la pluie, demandant leur pain et chantant des cantiques, la gourde au bout du bâton, ils arrivèrent enfin à Rome.

Quand ils se furent reposés, ils firent leurs dévotions à la grande église de Saint-Pierre, visitèrent, sans rien oublier, toutes les basiliques, les chapelles, oratoires et lieux saints ; baisèrent les reliques des apôtres Pierre et Paul, des vierges, des martyrs et de la vraie croix ; enfin, avant de repartir, ils allèrent voir le Pape, qui leur donna sa bénédiction.

Après cela, Esprit et son compagnon allèrent se coucher sous le porche de Saint-Pierre, et Esprit s'endormit.

Or voici qu'en dormant le pèlerin vit en songe ses frères et sa mère qui brûlaient en enfer, et se vit lui-même avec son père dans la gloire éternelle du paradis de Dieu.

" Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, je voudrais bien sauver de ce feu ma mère et mes frères !

— Tes frères, c'est impossible, lui fut-il répondu ; car ils ont désobéi à l'ordre de Dieu ; mais ta mère peut-être, si tu peux avant de mourir lui faire faire trois actes de charité."

Et Esprit se réveilla. L'ange avait disparu. Il eut beau l'attendre, le chercher, le demander, il ne le trouva plus, et fut obligé de s'en retourner tout seul. Alors il alla au bord de la mer, ramassa des coquilles, en garnit son habit et son chapeau, et puis tout doucement, par sentiers et par grands chemins, par monts et par vaux, il regagna son pays en mendiant et priant Dieu.

III

C'est ainsi qu'il arriva à son village et à sa maison.

Il y avait deux ans qu'il en était absent. Maigre, le teint hâlé, couvert de chapelets, de coquilles et de poussière, il était méconnaissable, et de fait personne ne le reconnut. Il vint tout droit à la porte de chez lui, et dit tout doucement :

" Au pauvre pèlerin, au nom de Dieu, faites l'aumône !

— Holà, cria la femme, vous êtes insupportable ; tous les jours il en passe de ces vagabonds, de ces coureurs, de ces fainéants...

— Hélas ! ma femme, fit le bon vieil Archimbaud, donne-lui quelque chose ; qui sait si notre enfant n'est pas en ce moment dans le même besoin ? "

Et, ma foi, tout en grognant, la femme coupa un croûton de pain, et alla le donner au pauvre.

Le lendemain le bon pèlerin retourne à la porte de sa maison et se met à dire :

" Au nom de Dieu, madame, faites un peu l'aumône au pauvre pèlerin.

— Encore vous ! cria la vieille. Vous savez bien qu'on vous a donné hier. Ces mangeurs achèveraient tout !

— Hélas ! ma femme, dit le bon vieil Archimbaud,

tu as bien mangé hier, et aujourd'hui ne manges-tu pas? Qui sait si notre enfant n'est pas en ce moment dans la même misère ?"

Et la femme, touchée de nouveau, va couper un morceau de pain et le porte au pauvre.

Le surlendemain, Esprit revint à la porte des siens:

"Au nom de Dieu, madame, ne pourriez-vous pas donner l'hospitalité au pauvre pèlerin?

— Non, cria la vieille avare. Allez-vous-en coucher où couchent les gueux!...

— Hélas ! ma femme, dit le bon vieil Archimbaud va, donne-lui l'hospitalité; qui sait si notre enfant, notre cher Esprit, n'est pas exposé en ce moment à la rigueur du mauvais temps?

— Tu as raison, dit la mère." Et elle alla aussitôt lui ouvrir la porte de l'étable, où le pauvre enfant alla se coucher dans un coin sur la paille, auprès des bêtes.

Le lendemain, à la première aube, voici la mère et les frères d'Esprit qui vont ouvrir l'étable. Or l'étable était toute lumineuse; le pèlerin était mort, raide et pâle entre quatre grands cierges qui brûlaient autour de son corps. La paille sur laquelle il gisait, était étincelante: en haut les toiles d'araignées brillantes pendaient des solives comme les courtines d'une chapelle ardente; les bêtes de l'étable, mulets et bœufs, regardaient ébahis avec de grands yeux pleins de larmes; un parfum de violette embaumait le réduit, et le pau-

vre pèlerin, glorifié dans son corps, tenait dans ses mains jointes un papier qui portait ces mots écrits d'une main expirante :

" *Je suis votre fils...*"

Le bon pèlerin avait acquitté le vœu de son père et gagné l'âme de sa mère : son pèlerinage était achevé.

Tous en se signant tombèrent à genoux. Je vous laisse à penser si l'on pleura le saint.

F. Mistral.



LE PETIT MARCHAND DE BALAIS

(HISTORIQUE)

C'était par une matinée de la fin de décembre, de ce mois de l'Enfant-Jésus, où le même froid qu'il a enduré, fait grelotter nos membres et réjouit nos âmes, et que nous célébrons à l'envi, de mille manières diverses et de si grand cœur! Tout, dans ces jours qui ramènent le glorieux anniversaire de la venue au monde de notre Sauveur, tout est animé et joyeux, et il n'est pas sur la terre de fête plus universelle. Même dans les églises, les messes sont saintement joyeuses, et on y interrompt le solennel plain-chant au moment du *Gloria*, pour y substituer les vifs et doux noëls dans toute leur simplicité, accompagnés de zambombas et de tambours de basque, en mémoire de ceux que chantèrent les bergers; et, en les entendant, de douces larmes s'échappent de nos yeux, et les siècles passés semblent s'effacer pour que rien ne nous sépare de l'heureux jour qui inaugura notre rédemption.

Donc, par cette froide matinée de décembre, nous étions absorbé dans une lecture pleine d'intérêt, lors-

qu'un timide coup de sonnette se fit entendre à la porte de la rue. On ouvrit.

" Voulez-vous des balais ? demanda une voix enfantine.

— Qu'on les achète," criai-je.

Les enfants montèrent.

" Combien vends-tu chaque balai ? demanda une servante qui avait son franc parler dans la maison.

— Deux cuartos, dit l'humble petite voix.

— Deux cuartos ! s'écria la grosse voix aigre, deux cuartos pour des balais qui ne valent rien ! M'en donnes-tu deux pour trois cuartos ? "

Si on lui eût demandé un cuarto, elle aurait offert un maravédis ; marchander est ce qui tient par-dessus tout au cœur de toute acheteuse.

Les enfants se turent ; ils ne savaient pas surfaire leur marchandise.

" Qu'on leur donne ce qu'ils demandent," criai-je de mon cabinet.

La servante se formalisa, et vint me prêcher un sermon qui finit par ces paroles : "Monsieur s'entend beaucoup en livres, mais en balais, ni peu ni beaucoup ; ceux-ci sont de la mauvaise marchandise, et en outre ils ne sont pas cousus.

— Eh bien ! répondis-je, qu'on les achète, et ensuite vous pourrez les coudre, et même les broder, si ça vous fait plaisir."

La servante resta ébahie au point d'en perdre la parole, et ce n'était pas sans raison ; car si j'ai un peu

de poésie au cœur et quelques idées dans la tête, je n'en suis pas moins extrêmement partisan de l'ordre et de l'économie ; et, dans mes acquisitions, je me règle sur la devise des trois B adoptée à bon droit par un des principaux magasins de Séville, lequel, par ses trois B entend promettre à ses pratiques de tout donner *bon*, *beau* et *bon marché*. Contrevenir moi-même aux règles établies par moi, c'était donc un coup de tête en bonne forme, un gaspillage évident, un abus flagrant d'autorité.

Aussi la servante indignée me tourna-t-elle les épaules, et j'entendis dans le corridor le murmure d'une opposition bien formulée.

On y pouvait entrevoir les préludes d'un vote de censure et la menace d'une sédition.

Les vieux habits, qui à ce moment même faisaient leur office dans les corridors et l'escalier, recevaient leur coup de grâce par l'impulsion violente que leur donnaient des mains irritées ; à la cuisine, on souffla les fourneaux d'une si furieuse manière qu'on les eût pris pour la forge de Vulcain. Le Gallego qui montait alors un petit baril d'eau, dans son indignation et comme pour parodier ma prodigalité, répandit la moitié du baril en dehors de la fontaine ; et, en redescendant payer le porteur d'eau, il profita de l'occasion pour apostropher les enfants d'un énergique : " Allez au diable ! "

" Qu'on amène ces enfants dans mon cabinet, m'écriai-je impérieusement."

Nouveau sujet de scandale; et comme nos domestiques sont d'ordinaire nos juges les plus sévères, cet ordre ayant paru aux miens un composé d'arbitraire, de despotisme, de contradiction et d'extravagance, aucun ne bougea pour l'exécuter.

C'est une chose reconnue qu'il n'y a rien de *moins humble* qu'un domestique espagnol, de même qu'il n'y a rien de *moins fier* qu'un maître de la même nation. Traiter ses gens d'imbéciles, c'est chose, en Espagne, qui ne se voit que dans les romans imités du français.

Les enfants n'entrèrent donc pas.

"Vicenta, dis-je du ton d'un inférieur qui s'adresse à son supérieur, ayez la bonté de faire entrer ces enfants.

— Eh! s'il ne tient qu'à moi, ils peuvent bien entrer au salon," grommela la servante interpellée, et elle leur ouvrit la porte à deux battants.

Les enfants entrèrent avec leurs petits faisceaux de balais, de bien piteux balais assurément; l'un de ces enfants devait avoir cinq ans et l'autre six. Ils se ressemblaient à tel point que le beau signe de la fraternité était empreint sur leurs deux visages comme sur deux roses du même rosier. Leurs yeux grands et noirs brillaient de la même expression de douce et naïve simplicité.

Mon Dieu! que nous savons peu nous tenir dans la voie du bien, tandis que dans celle du mal nos passions nous donnent tant de fermeté et d'énergie!

Les ridicules murmures des domestiques avaient

arrêté ce bel élan de compassion qui venait de sourdre dans mon cœur, comme le jet d'une eau pure et vivifiante. Toute bonne maxime peut être mal appliquée, de même que peut recevoir une bonne application un dicton né d'un mauvais esprit ; et j'avais là une belle occasion de bien appliquer celui-ci : *A qu'en dira-t-on ? je réponds : Que m'importe ?*

Mais il n'en fut pas ainsi, et à chacun de ces enfants, ce que je donnai, ce fut... deux cuartos !

En recevant cette monnaie, tous deux, par un mouvement simultané, portèrent la main à leurs faisceaux pour en tirer un balai et me le donner en échange ; mais je leur dis qu'il ne m'en fallait pas davantage, et que ces cuartos étaient pour eux. Ils me regardèrent avec de grands yeux étonnés, baisèrent chacun leur cuarto et s'en allèrent sans mot dire. Évidemment, de toutes les paroles qui servent à exprimer la reconnaissance, ils n'avaient jamais eu sans doute l'occasion d'en apprendre aucune.

Et à présent qu'ils sont partis, je pleure. Deux cuartos ! voilà ce que j'ai donné, au cœur d'un rigoureux hiver, le jour où est né l'Enfant-Jésus, et quand les pauvres malheureux n'avaient pas de souliers aux pieds ! Pauvres petits ! pauvres petits ! deux cuartos ! quand les boutiques des confiseurs regorgent de sucreries et de gâteaux, que les armoires sont remplies de gourmandises, et quand peut-être ils n'avaient pas de pain ! Pauvres petits ! deux cuartos ! quand les étalages des marchands sont encombrés de zambombas et

de tambours de basque, et qu'en y jetant un regard de leurs tristes yeux, ils passent sans s'arrêter, cherchant un acheteur qui les repoussera et dénigrera leur pauvre marchandise, leur unique avoir! Pauvres petits! pauvres petits! par quel malheureux hasard cette maudite monnaie de cuivre s'est-elle trouvée sous ma main?

Pour me punir, j'ai voulu rendre ma honte publique en racontant le fait, parce qu'il se peut qu'averti par mon douloureux remords, un de mes lecteurs, rencontrant quelque infortuné debout et comme cloué dans l'attente devant ces comestibles et ces friandises, qui sont à ses yeux ce que seraient aux nôtres les trésors des *Mille et une Nuits*, un bon mouvement le porte à faire à ce malheureux une part dans ce joyeux festin de Noël qui est par excellence le banquet de la charité.

F. Caballero.



SŒUR BÉATRIX

(LÉGENDE)

Il y avait au douzième siècle, dans un monastère d'Allemagne, une fille nommée Béatrix. Elle y était venue petite enfant. Avec une âme pleine de candeur et de pureté, ses jeunes années s'écoulaient là si heureuses et si douces, qu'elle n'aurait su imaginer un sort meilleur. Le jour où elle prononça ses vœux, fut pour elle un jour de bonheur. Nulle parure ne lui eût semblé si chère que son habit de religieuse. Dans son ardente piété pour la Vierge Marie, elle avait voulu se consacrer spécialement à son service. Elle était par ses vertus l'honneur et la bénédiction de son couvent.

A dix-huit ans, sœur Béatrix joignait à la droiture d'un cœur innocent une conscience exempte de tout nuage, un esprit assis dans la sérénité. Elle vivait de la vie des âmes saintes, ne songeant qu'à marcher sur les pas du modèle des vierges, et à suivre, sans jamais s'en distraire, les voies bénies du salut. Elle trouvait un très grand charme à la prière, qui ménage aux pauvres exilés d'ici-bas de si ravissantes communications avec les hôtes du ciel ; elle courait pleine

d'allégresse aux saints offices où Dieu, dans ses splendeurs et dans sa bonté, est présent à l'âme fidèle. Elle écoutait avidement les pieuses lectures, aliment intellectuel qui relève et soutient nos forces dans le pèlerinage de la vie. Elle mettait ses plus vives joies à parer, dans sa chapelle, l'autel gracieux de la Reine des anges, à broder les fraîches étoffes qui ornaient son image révérée, à renouveler tous les jours devant elle les fleurs qui lui plaisent, à lui tresser des couronnes et des guirlandes ; à imiter dans la saison d'hiver les bouquets et les roses que la nature ne donne plus, et que la jeune sœur savait merveilleusement reproduire au moyen de légers tissus. Tout le monastère admirait Béatrix ; et les sœurs, en la voyant si heureuse, disaient que certainement la sainte Vierge aimait cette jeune fille. On la nomma sacristine, et on combla sa candide ambition en confiant à sa garde les clefs des armoires et des coffres où se conservaient les ornements, les pierreries, les joyaux et les parures consacrés à Notre-Dame.

La vie de sœur Béatrix coulait ainsi doucement devant Dieu, toujours remplie par les heureuses fonctions qui lui convenaient si bien et qu'elle remplissait avec une merveilleuse exactitude. Hélas ! l'amour du monde entra un jour dans son cœur ; le démon, ce premier tentateur de la femme, se glissa dans son âme. Il lui dépeignit le monde, qu'elle ne soupçonnait pas, et qu'il pouvait ainsi revêtir à son gré des couleurs les plus séduisantes.

“ On vous assure que le monde est mauvais, disait-il avec l’accent perfide d’un intérêt bienveillant ; on vous le fait tel pour vous maintenir dans l’amour de vos chaînes ; car vous êtes enchaînée.”

Il employa toutes les ressources à ébranler une foi simple et droite. Il ne négligea ni les mensonges fardés, ni les exagérations, ni les impiétés détournées, ni les dissimulations grossières, usant de tout avec ruse ; et il porta un grand trouble dans le cœur de Béatrix. Oh ! malheur à celle qui laisse entrer d’un pas dans son cœur les premières insinuations de l’ennemi ! Malheur à l’âme qui cesse un instant de veiller, qui ne sait pas éviter la lutte et connaître le néant de ses propres forces ! Béatrix, qui priait si bien, ne pria plus qu’avec peine. Sa sérénité habituelle avait fait place à quelque chose de vague, de triste et d’inquiet, qui s’était emparé d’elle et grandissait d’heure en heure. Elle rêvait une liberté vaine, et se trouvait chargée, en effet, de ces liens qui venaient de prendre consistance dans son imagination. Elle gémissait et souffrait.

Si c’étaient là les avant-coureurs des plaisirs que vous promettait l’abandon de Dieu, quel était donc votre espoir, pauvre insensée ?

Elle résolut de quitter ce monastère qui avait abrité ses premières années.

Sa conscience réclama bien un peu, mais les conseils de l’esprit du mal devaient finir par l’emporter ; elle résolut de s’enfuir pendant la nuit.

Mais avant de sortir du monastère, pendant que toutes les bonnes sœurs étaient retirées dans leurs petites cellules, Béatrix voulut prier encore une fois devant l'image de la sainte Vierge, que, dans le désordre de ses esprits abusés, elle n'avait pas cessé d'aimer tendrement. Elle entra dans la chapelle.

Pendant tant de belles années, cette chapelle avait été son paradis ; elle allait la fuir. Elle s'approcha de l'autel, se mit à genoux devant la pieuse image et pleura, n'osant presque plus la regarder.

" O Vierge très sainte, dit-elle enfin, et son cœur était bouleversé, ô Vierge très bonne, ma mère chérie, mon appui jusqu'à ce jour, je vais donc me séparer de vous ! Pourtant je vous étais fidèle, et je croyais que je le serais toujours ; pourtant je vous aime, mère compatissante. Mais, vous le voyez, je me sens entraînée, et déjà je ne suis plus digne de vous servir. Prenez-moi en pitié."

Ayant achevé cette vague prière, elle se leva brusquement, comme si elle eût craint d'être retenue ; et, les yeux baissés, elle déposa en tremblant ses clefs aux pieds de l'image.

" Voilà les clefs qu'on m'avait confiées, ajouta-t-elle tout bas, et que je n'ose remettre, ô Vierge sainte, qu'à vous seule..."

En ce moment, une petite fleur tomba de la main de Notre-Dame ; elle la recueillit avidement, résolue de ne s'en séparer jamais ; et quoique en même temps elle sentît qu'elle se perdait, elle sortit.

Béatrix, seule au milieu de ce qu'on appelle le monde, n'avait plus pour compagnie que l'opprobre, le remords et le dénûment. Les chemins qui s'ouvraient devant ses pas, n'étaient semés que de vice et de honte. Elle y était entrée; elle y marcha.

Quinze années d'une vie déplorable flétrirent et souillèrent tristement cette âme malheureuse.

Lorsque ces quinze années allaient bientôt être accomplies, Béatrix tomba gravement malade. Celle qu'elle n'avait pourtant pas oubliée, et que, dans son infidélité, elle aimait encore, celle dont elle avait toujours conservé la petite fleur bénie, celle qui ne repousse jamais, lui revint alors si vivement à la mémoire, que son cœur se gonfla de sanglots. Voyant bien qu'elle allait mourir, et sachant que Marie était son seul recours, elle la pria ardemment, en détestant sa chute et les longs égarements de sa vie, de lui obtenir une grâce, une seule, mais bien grande cependant: la grâce d'aller encore une fois s'agenouiller devant son image, de baiser encore une fois le pavé de sa petite église dans le monastère où elle avait été si heureuse, d'y aller en mendiante, et d'expier là ses criminels désordres par une confession publique.

Les forces lui revinrent dès lors. Fdèle à son repentir, elle donna aux pauvres tout ce qu'elle possédait, se couvrit du vêtement le plus humble et partit pour son monastère.— Son monastère! Elle n'osait plus même dans sa pensée l'appeler ainsi. Il lui fallut faire à pied plus de cent lieues. Elle les fit sans gémir,

souffrit ses peines en bénissant Marie, ne cherchant ni pitié ni consolations, et plus heureuse déjà que dans le monde, où les avanies et les douleurs sont déshéritées de tout allégement.

Elle arriva dans le pays qui l'avait vue calme et pure. Comme elle approchait du monastère, elle entendit le tintement d'une petite cloche; elle reconnut cette voix amie: c'était la cloche qui appelait les sœurs à l'église. Son cœur tressaillit longuement, et deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux.

Elle tomba à genoux, dès qu'elle aperçut de loin l'humble et paisible clocher à l'ombre duquel reposait la chère image de Notre-Dame. Elle remercia de toutes les forces de son âme cette Vierge si constamment bonne, qui, malgré son avilissement profond, avait accueilli sa prière; et d'un pas tremblant elle s'avança vers le couvent, où elle savait bien, tant elle était changée! que personne ne pourrait plus la reconnaître. Mais les souvenirs si actuels de ses jeunes années, le contraste pénible du présent et du passé, les mouvements d'un déchirant regret l'agitaient, l'ébranlaient, et la forçaient de s'arrêter très souvent pour reprendre un peu de force.

Enfin, la porte du monastère se rapprochait; elle la revit. C'était là qu'elle avait vécu en paix. Elle venait d'entendre sonner l'heure où les religieuses se rendaient au réfectoire pour dîner. Toute cette vie de mansuétude et de calme que l'on mène au couvent, s'était réveillée dans son âme; et ses souvenirs rafraî-

chis lui semblaient dater de la veille. Il lui semblait qu'elle n'avait pas quitté son doux asile, que ses quinze ans n'étaient qu'un rêve hideux. Il lui fallut rentrer dans la réalité. Elle se trouvait parmi les mendiants qui attendaient, sous le modeste portique, que les bonnes sœurs vinssent faire avec eux, selon la coutume, le partage de leur frugal repas. Mêlée à cette troupe de pauvres, elle se sentit contente d'être, elle la pécheresse, avec les amis de Dieu. Et quand les religieuses vinrent apporter les parts à toutes ces mains empressées, elle reçut la sienne d'une pieuse sœur en qui elle revoyait une compagne des anciens jours.

" Qu'avez-vous donc à trembler ainsi, mon enfant? lui dit la religieuse.

— Oh ! c'est que je viens de bien loin, et que j'ai peut-être un peu souffert," répondit la mendiante.

Puis s'étant raffermie, elle osa reprendre la parole :

" Ma sœur, dit-elle, c'est bien dans ce couvent que demeurait... autrefois... une pauvre fille... qu'on appelait... sœur Béatrix ? "

La religieuse la regarda, comme si la question eût eu quelque chose d'insolite. Après un moment de silence, elle lui demanda :

" Est-ce que vous connaissez sœur Béatrix ?

— Autrefois, ma sœur, lorsqu'elle était si heureuse de parer la sainte Vierge.

— Ne rougissez pas ainsi, mon enfant. Si vous avez connu autrefois sœur Béatrix, c'est pour vous un grand bonheur.

— Oui, n'est-ce pas ? car, depuis quinze ans...

— Eh bien ! depuis quinze ans ? "...

La mendiante se troubla, passa sa main sur son front et reprit :

" Sait-on, depuis ces quinze ans, ce que sœur Béatrix est devenue ?

— Mais personne ne l'ignore, dit la religieuse étonnée. Vous arrivez de loin en effet, pauvre femme."

La pénitente baissa la tête, comprenant qu'on savait toute sa vie ; et elle ne disait plus rien, quand la bonne sœur, avant de se retirer, revint à elle :

" Puisque vous avez connu sœur Béatrix, lui dit-elle, entrez dans la chapelle ; vous pourrez la revoir un moment.

— Je reverrai sœur Béatrix ? " dit la mendiante confondue.

Et alors s'imaginant qu'on lui parlait d'une autre sœur de même nom :

" Mais ce n'est plus, reprit-elle, sœur Béatrix d'autrefois ?

— La même, notre chère sœur Béatrix, qui fait depuis trente ans la joie et la gloire de notre maison ; la même qui a été élevée dans ce cloître, qui, depuis dix-sept ans, est sœur sacristine, le modèle des religieuses, la grande amie de la sainte Vierge. Entrez, et recommandez-vous à ses prières ; elles sont puissantes."

Là pauvre pécheresse, ne sachant pas si elle était éveillée, s'avança vers l'église, se prosterna sur les marches et entra à genoux, se dirigeant vers la chapelle

de la sainte Vierge, où l'attendait une plus surprenante merveille. Elle vit, avec un sentiment inexprimable, sa figure debout devant l'autel. Cette figure vint à elle ; c'était sa propre figure, et toute sa ressemblance, non telle qu'elle languissait alors, ridée, flétrie, accablée, dégradée, mais telle à peu près qu'elle paraissait quinze ans auparavant, radieuse, angélique, pure, et loin de prévoir sa triste chute.

L'apparition, s'approchant d'elle avec un regard plein de bonté, lui présentait les clefs, les mêmes clefs qu'elle avait remises quinze ans auparavant, au milieu d'une nuit fatale, devant l'image de Marie, et elle lui dit :

" Voici vos clefs, que vous m'aviez rendues, ma fille. Afin que personne ne sût votre faute, pendant les quinze années que vous avez passées loin de moi, j'ai tenu fidèlement votre place. Mais votre cœur m'est revenu tout entier, et je sais qu'à présent vous ne me quitterez plus. Allez donc à votre cellule, et reprenez, avec votre heureux maintien d'autrefois, le saint habit de mes filles."

Après ces paroles de mère, et d'une mère incomparable que prononçait une voix plus douce que les symphonies des anges, l'apparition s'éleva lentement sur l'autel, s'enveloppa d'une nuée de lumière, et disparut dans le petit tabernacle où reposait l'image de la sainte Vierge.

C'était elle.

La mendiante, noyée des plus douces larmes, oppres-

sée, mais comblée de joie et poussée par un mouvement qui l'entraînait, monta aussitôt à sa cellule, sentant qu'elle avait repris toute sa force et toute sa jeune santé. Sa cellule si calme, elle la retrouva exactement comme elle l'avait laissée le jour de son départ. Son saint habit de religieuse, qu'elle avait abandonné ce même jour à jamais maudit, était à la place où elle l'avait mis. Elle avait compris qu'elle devait s'en revêtir, et qu'avant de parler elle devait consulter son confesseur. Elle rentra dans l'église, s'agenouilla, reconnaissante et transportée, devant la sainte image, plus souriante que jamais ce jour-là ; car il y avait fête dans le ciel ; et, voyant venir le bon vieillard qui autrefois dirigeait sa conscience, elle lui demanda de l'entendre au confessionnal.

Le vieux moine, depuis quinze ans, n'avait trouvé dans celle qu'il prenait pour sœur Béatrix qu'une pureté surhumaine. Il tomba dans une grande admiration, au récit qui lui fut fait de la chute lamentable, de la vie perdue et du retour prodigieux de la vraie Béatrix. Mais il jugea que cette fuite, dont la sainte Vierge elle-même avait voulu cacher le scandale, ne devait pas être publiée tant que vivrait la brebis retrouvée, et qu'il n'était pas temps encore de faire connaître la merveille opérée en sa faveur. Aucune sœur ne put donc remarquer le retour de celle dont personne n'avait soupçonné la fuite.

Par une persévérante et austère pénitence, d'autant plus méritoire qu'elle était cachée, Béatrix retrouva

son innocence devant Dieu. Elle vécut de longues années encore, et ce ne fut qu'après sa mort toute sainte que le grand acte de bonté de la Mère des miséricordes, ce fait inouï qu'on vient de lire, fut révélé dans ses détails, par un écrit authentique que l'humble pénitente avait laissé à son pieux confesseur.

COLLIN DE PLANCY.



LE CHAPELET AU THEATRE

(HISTORIQUE)

Sans se faire une spécialité de la dévotion, Napoléon Ier en avait conservé des idées assez nettes par suite de l'instruction religieuse qu'il avait reçue dans son enfance et sa jeunesse. Or, au temps de sa plus grande prospérité, alors qu'il faisait jouer Talma devant un parterre de rois, il était un jour au théâtre, à Paris, assisté d'un page qu'il affectionnait et voulait attacher à sa fortune, parce qu'il s'appelait Rohen-Chabot, prince de Léon.

L'empereur suivait le théâtre d'un air distrait et examinait l'assistance. Ses yeux s'arrêtèrent à plusieurs reprises sur le jeune duc, qui avait l'air de réfléchir et de s'occuper assez peu de ce qui se passait sur la scène. Il tenait obstinément les mains cachées sous une fourrure pliée sur ses genoux. Tout à coup, l'empereur se penche, plonge rapidement sa main droite sous la fourrure, et saisit dans la main de son page un... chapelet.

A cette époque, vous le savez, l'instrument n'était

pas fort en honneur; le page s'attendait à une verte semonce.

"Ah! Auguste...je vous y prends, dit Napoléon au jeune duc tout confus. Eh bien! cela me fait plaisir; vous êtes au-dessus de ces fadaises de la scène; vous avez du cœur; un jour vous serez un homme."

Et il lui remit son chapelet en disant:

"Continuez; je ne vous dérangerai plus."

Les témoins de l'aventure n'osèrent pas rire, en entendant parler ainsi le maître. Le page qui priait ainsi, est effectivement devenu un homme; il est mort cardinal, archevêque de Besançon, et a laissé, dans son diocèse, d'ineffaçables souvenirs de piété et de bienfaisance.

****



FRÈRE URBAIN

(LÉGENDE)

Avant que Luther fût venu prêcher la réforme, on voyait des monastères au penchant de toutes les collines de l'Allemagne: c'étaient de grands édifices à l'aspect paisible, avec un clocher frêle qui s'élevait au milieu des bois, et autour duquel voltigeaient des palombes. Là se cachaient bien des fautes et bien des erreurs; mais là aussi vivaient des hommes insensibles aux jouissances de la terre, saints avares qui n'occupaient leur esprit que de l'héritage promis par le Christ.

A Olmütz surtout, il y en avait un qui s'était rendu célèbre dans la contrée par sa piété et son instruction: c'était un homme simple, comme tous ceux qui savent beaucoup; car la science est semblable à la mer: plus on s'y avance, plus l'horizon devient large et plus on se sent petit. Frère Urbain avait eu pourtant aussi ses heures de doute; mais après avoir ridé son front et blanchi ses cheveux dans la recherche de démonstrations inutiles, il avait appelé à son secours *la foi des petits enfants;* puis, confiant sa vie à la prière comme à une ancre de miséricorde, il l'avait laissée se ba-

lancer doucement au roulis des pures amours, des religieuses visions et des célestes espérances.

Cependant de mauvaises rafales agitaient encore par instant le saint navire. Par instant, les tentations de l'intelligence revenaient, et la raison interrogeait la foi avec orgueil. Alors frère Urbain devenait triste; de grands nuages voilaient pour lui le soleil intérieur; son cœur avait froid, et il ne savait plus prier. Errant par les campagnes, il s'asseyait sur la mousse des rochers, s'arrêtait sous l'écume des torrents, marchait parmi les murmures de la forêt; mais il interrogeait vivement la nature; à toutes ses demandes, les montagnes, les flots et les feuilles ne lui répondaient qu'un seul mot: Dieu!

Frère Urbain était sorti victorieux de beaucoup de ces crises, et chaque fois il s'était affermi dans ses croyances; car la tentation est la gymnastique de la conscience; quand elle ne brise pas celle-ci, elle la fortifie.

Mais depuis quelque temps une inquiétude plus poignante s'était emparée du frère. Il avait remarqué souvent que tout ce qui est beau, perd son charme par le long usage; que l'œil se fatigue du plus merveilleux paysage, l'oreille de la plus douce voix, le cœur du plus sincère amour; et il s'était demandé comment nous pourrions trouver, même dans les cieux, un aliment de joie éternelle. Que deviendrait la mobilité de notre âme au milieu de magnificences sans terme? La jouissance immuable ne devrait-elle point conduire à l'ennui?

L'éternité !... Quel mot pour une créature qui ne connaît d'autre loi que celle de la diversité et du changement ! Quel homme voudrait de sa plus grande joie pour l'éternité ? O mon Dieu ! plus de passé ni d'avenir, plus de souvenirs ni d'espérances ! L'éternité ! l'éternité ! O mot triste ! ô mot qui fait peur et qui fait pleurer sur la terre ; que peux-tu donc signifier dans le ciel ?

Ainsi parlait frère Urbain, et chaque jour ses incertitudes étaient plus grandes. Un matin, il sortit du monastère avant le lever des frères, et descendit dans la vallée. La campagne, encore toute humide, s'épanouissait aux premiers rayons de l'aube : on eût dit une femme souriant dans ses pleurs. Urbain suivait lentement les sentiers ombreux de la colline ; les oiseaux, qui venaient de s'éveiller, couraient dans les aubépines, secouant sur sa tête chauve une pluie de rosée, et quelques papillons, encore à demi endormis, voltigeaient nonchalamment au soleil pour sécher leurs ailes.

Urbain s'arrêta pour regarder la campagne qui s'étendait sous ses yeux ; il se rappela combien elle lui avait semblé belle les premières fois qu'il l'avait vue, et avec quelle ivresse il avait pensé à y finir ses jours. C'est que, pour lui, pauvre enfant des villes, accoutumé aux ruelles sombres et aux tristes murailles des citadelles, ces fleurs, ces arbres, cet air étaient des nouveautés enivrantes. Aussi la douce année que celle de son noviciat ! Que de longues

courses dans les vallées ! Que de découvertes charmantes ! Ruisseaux chantant parmi les glaïeuls, clairières habitées par le rossignol, églantines roses, fraisières des bois, oh ! quel bonheur de vous trouver une première fois ! Quelle joie de marcher par des sentiers inconnus que voilent les ramées, de rencontrer à chaque pas une source où l'on n'a point encore bu, une mousse que l'on n'a point encore foulée ! Mais hélas ! ces plaisirs eux-mêmes durent peu ; bientôt vous avez parcouru toutes les routes de la forêt ; vous avez entendu tous ses oiseaux ; vous avez cueilli de toutes ses fleurs ; et alors, adieu aux beautés de la campagne ! L'habitude qui descend comme un voile entre vous et la création, vous rend aveugle et sourd.

Hélas ! frère Urbain en était arrivé là. Semblable à ces hommes qui, pour avoir abusé des liqueurs les plus enivrantes, n'en sentent plus la puissance, il regardait avec indifférence ce spectacle naguère si ravissant à ses yeux. Quelles beautés célestes pourraient donc occuper éternellement cette âme que les œuvres de Dieu sur la terre n'avaient pu charmer qu'un instant ? Tout en s'adressant à lui-même cette question, Urbain s'était enfoncé dans la vallée : la tête penchée sur la poitrine et les bras pendants, il allait toujours sans rien voir ; il franchissait les ruisseaux, les bois, les collines. Déjà le clocher du monastère était bien loin. Enfin le moine s'arrêta. Il était à l'entrée d'une forêt qui se déroulait à perte de vue comme un océan de verdure. Mille rumeurs char-

mantes bourdonnaient alentour, et une brise odorante soupirait dans les feuilles.

Après avoir plongé son regard étonné dans la molle obscurité des bois, Urbain y entra en hésitant, et comme s'il eût craint de faire quelque chose de défendu ; mais à mesure qu'il marchait, la forêt devenait plus grande ; il trouvait des arbres chargés de fleurs qui exhalaient un parfum inconnu. Ce parfum n'avait rien d'énervant comme ceux de la terre ; on eût dit une sorte d'émanation morale qui embaumait l'âme ; c'était quelque chose de fortifiant et de délicieux à la fois, comme la vue d'une bonne action ou comme l'approche d'un homme dévoué que l'on aime. Bientôt Urbain aperçut de loin une clairière tout éblouissante d'une lueur merveilleuse. Il s'assit pour mieux jouir de ce spectacle ; alors la voix d'un oiseau se fit entendre tout à coup, mais une voix telle que ni le bruit des rames sur le lac, ni la brise riant dans les saules, ni le souffle d'un enfant qui dort n'auraient pu donner une idée de sa douceur. Ce que l'eau, la terre et le ciel ont de murmures enchanteurs, ce que les langues et les musiques humaines ont de séductions, semblait s'être fondu dans cette voix. Ce n'était point un chant, et cependant on eût dit des flots de mélodie ; ce n'était point une langue, et cependant la voix *parlait !* Science, poésie, sagesse, tout était en elle ; en l'écoutant, on savait tout.

Urbain l'écouta longtemps et avec une joie toujours renaissante ; enfin la lumière qui illuminait la forêt,

s'obscurcit ; un long murmure retentit dans les arbres, et l'oiseau se tut !

Urbain demeura quelque temps immobile, comme s'il fût sorti d'un sommeil enchanté. Il regarda d'abord autour de lui avec stupeur, puis se leva. Ses pieds étaient engourdis ; ses membres avaient perdu leur agilité ; il sortit avec peine de la forêt en se dirigeant vers le monastère.

Mais à mesure qu'il avançait, sa surprise allait en grandissant. Tout était changé dans la campagne ! Là où il avait vu des arbres naissants, s'élevaient maintenant des chênes séculaires. Il chercha sur la rivière le petit pont de bois tapissé de ronces qu'il avait coutume de traverser ; il n'existait plus, et, à sa place, s'élançait une solide arche de pierre. En passant près d'un étang, des femmes, qui faisaient sécher leur toile sur les sureaux fleuris, s'interrompirent pour le voir, et se dirent entre elles :

" Voici un vieillard qui porte la robe des moines d'Olmütz ; nous connaissons tous les frères, et cependant nous n'avons jamais vu celui-là.

— Ces femmes sont folles, se dit Urbain ;" et il passa outre.

Cependant il commençait à s'inquiéter ; il pressa le pas, gravit le petit sentier, tourna la prairie et s'avança vers le seuil. Mais, ô surprise ! la porte n'était plus à sa place accoutumée ; le monastère avait changé d'aspect ; l'enceinte était maintenant plus grande, les édifices plus nombreux. Un platane qu'il avait planté lui-

même près de la chapelle, quelques mois auparavant, couvrait maintenant l'asile saint de son large feuillage! Le moine, hors de lui, se dirigea vers la nouvelle entrée et sonna doucement. Ce n'était plus la même cloche argentine dont il connaissait le son. Un jeune frère vint ouvrir.

" Que s'est-il donc passé? demanda Urbain. Antoine n'est-il plus le portier du couvent?

— Je ne connais point Antoine," répondit le frère.

Urbain porta les mains à son front avec épouvante.

"Suis-je devenu fou! dit-il. N'est-ce point ici le monastère d'Olmütz, d'où je suis parti ce matin?"

Le jeune moine le regarda.

" Voilà cinq années que je suis portier, répondit-il; je ne vous connais point."

Urbain promena autour de lui des yeux égarés. Plusieurs moines parcouraient les cloîtres; il les appela; mais nul ne répondit aux noms qu'il prononçait. Il courut à eux pour regarder leurs visages, il n'en reconnaissait aucun!

" Y a-t-il ici quelque grand miracle de Dieu? s'écria-t-il. Au nom du ciel, mes frères, regardez-moi; aucun de vous ne m'a-t-il déjà vu? N'y a-t-il personne qui connaisse le frère Urbain?"

Tous le regardèrent avec étonnement.

"Urbain! dit enfin le plus vieux; oui, il y a eu autrefois à Olmütz un moine de ce nom; je l'ai entendu dire à mes anciens: c'était un homme savant et rêveur qui aimait la solitude. Un jour, il descendit

dans la vallée ; on le vit se perdre au loin derrière le bois ; puis on l'attendit vainement ; on ne sut jamais ce que le frère Urbain était devenu. Mais depuis ce temps, il s'est écoulé un siècle entier ! "

A ces mots, Urbain jeta un grand cri ; car il avait compris. Il se laissa tomber à genoux sur la terre, et joignant les mains avec ferveur :

" O mon Dieu ! dit-il, vous avez voulu me prouver combien j'étais insensé en comparant les joies du monde à celles du ciel. Un siècle s'était écoulé pour moi, comme un seul jour, à entendre l'oiseau qui chante dans votre paradis. Je comprends maintenant les joies éternelles ! O mon Dieu ! soyez bon et pardonnez à votre indigne serviteur."

Après avoir ainsi parlé, frère Urbain étendit les bras, embrassa la terre et mourut !

* * * *



LE TRAPPISTE MECANICIEN

(HISTORIQUE)

Il y a peu de temps vivait à la Part-Dieu un père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures pour aller chanter matines. Or la nature, qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi très bon mécanicien. Sans études, sans notion aucune des mathématiques, à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un rude carillon qui fut insuffisant ; et bientôt, aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite, tout cela faisait tapage ; pendant quelques nuits les cloches allèrent bien. Mais au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait... et le moine ronflait !

Un autre se serait découragé. Le père, invoquant son génie, machina bien vite un serpent, qui, placé sous sa tête, venait toujours, à onze heures, lui siffler

dans l'oreille : “ Il est temps, levez-vous ! ” Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour, le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins d'ailleurs un petit tintamarre supplémentaire. C'était merveille ! Et le trappiste ne manquait jamais de se réveiller.

Hélas ! au milieu de sa joie il fit une triste découverte. Il ne s'était cru que dormeur : il se reconnut paresseux. Tout éveillé qu'il était, il hésitait à quitter sa dure couchette ; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant un œil et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable, et le mécanicien se sentait humilié ; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre : il fallait reprendre le dessus.

Aussitôt une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent. Plus d'une fois le pauvre père se rendit au chœur tout boiteux et meurtri. Eh bien ! le croirait-on ? Soit que le serpent eût perdu son fausset, que la planche avec le temps fût devenue moins pesante, le vieillard, plus dormeur ; soit que ses jambes fussent endurcies, ou qu'il eût pris la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention : tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras une forte corde qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare, et le jette à bas du lit.

Il en était là. Dieu sait quels nouveaux projets

somnicides il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours !... Endormir ? Oh ! non. Le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte ; et malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en celui qui pardonne : " Ah ! s'écria-t-il, je m'éveille enfin ! " Ce fut son dernier mot.

LOUIS VEUILLOT.



SAINTE ZITA

PATRONNE DES SERVANTES

Sainte Zita est la patronne des cuisinières. Voici la légende vulgaire, que je recommande particulièrement aux peintres ; car, outre son charme naïf, elle prête beaucoup au pittoresque, comme ils vont le voir.

Sainte Zita était une cuisinière génoise, fidèle à ses maîtres, mais plus fidèle à Dieu. Jamais elle ne faisait danser l'*anse du panier*, ce qui devrait être, disons-le en passant, un devoir facile pour les cuisinières génoises, que leur dignité empêche de le porter et qui chargent un *facchino* de ce soin.

Zita avait le malheur d'avoir des maîtres quelque peu indifférents pour les pratiques religieuses ; cependant c'étaient de bonnes gens, peu riches, tenant petite maison, et qui ne l'empêchaient pas d'accomplir ses devoirs, pourvu que leur cuisine n'en souffrît pas, et que leurs modestes repas fussent prêts aux heures fixées.

Zita était maintenue fort habile dans sa profession.

Or, les maîtres de Zita étaient peu scrupuleux sur l'observation des jours auxquels l'Église ordonne de

faire maigre. Zita crut de son devoir de risquer de timides avis et de respectueuses objurgations à ce sujet. Avis et objurgations furent mal reçus, et n'eurent pour résultat que de changer la négligence des maîtres en pratique régulière de manger de la viande les jours défendus, pour ne pas paraître céder aux remontrances de leur servante.

Zita se demandait si elle devait obéir et préparer des mets défendus; après réflexion, elle imagina de donner, par un prodige de son art, aux poissons et aux légumes préparés à l'huile l'apparence et le goût de la viande et des légumes cuits au jus.

Ce secret n'a pas été conservé.

Quant à Zita, elle jeûnait ces jours-là, ou ne mangeait que du pain.

Il est écrit : " On ne peut servir deux maîtres à la " fois." Ainsi Zita, tout en servant de son mieux ses maîtres terrestres, sacrifiait parfois quelque peu les soins de sa cuisine aux soins de son âme. Elle fréquentait assidûment les églises; il n'était pas sans exemple qu'elle se mît en retard et que, malgré son habileté, elle ne pût servir son dîner à l'heure précise. Quelques rôtis furent brûlés, quelques crêmes manquées; mais Zita promettait de faire mieux à l'avenir; d'ailleurs les bonnes cuisinières étaient alors, comme aujourd'hui, peu communes à Gênes, et on l'aurait difficilement remplacée.

Un jour que ses maîtres donnaient à dîner, chose rare, chose monumentale dans ce pays, Zita reçut

force recommandations de la *Signora*. Elle se leva avant le jour, courut les marchés et revint avec deux *facchini* chargés de denrées. Elle alla ensuite à l'église; mais là elle se laissa absorber si profondément par la prière et la méditation, elle tomba dans une telle extase, qu'elle ne vit pas que la messe était finie, et que tout le monde quittait l'église; elle y resta seule en contemplation, et ne s'aperçut pas de la fuite des heures.

Tout à coup, elle sortit de son extase, et, retombant sur la terre, fut surprise et inquiète de voir le jour obscur.

Elle sortit précipitamment de l'église et regarda le ciel qu'elle supposait couvert d'épais nuages. Le ciel était d'un bleu limpide; mais le soleil se couchait. Zita fut frappée de terreur; elle pensa à son dîner, qui n'était pas commencé à l'heure où il fallait le servir. Cependant elle se dirigea en toute hâte vers la maison de ses maîtres, en pensant qu'elle allait être chassée, et qu'elle l'avait mérité; car elle avait manqué à ses devoirs envers eux, et allait les jeter dans un embarras. Ce n'est pas, d'ailleurs, sans de fortes raisons que l'on donne à dîner à Gênes; c'est un événement grave, important pour ceux qui le donnent, intéressant, inusité, curieux pour ceux qui le voient donner. L'attention était surexcitée. Que dirait-on lorsque, les convives réunis, il n'y aurait absolument rien à leur donner à manger? Les maîtres de Zita seraient humiliés, bafoués, montrés au doigt; leurs

convives pourraient se croire mystifiés et se trouveraient offensés. Le moins qui pût arriver à Zita, c'était d'être honteusement renvoyée, et cette expulsion, dans une circonstance aussi manifeste, aussi éclatante, lui rendrait bien difficile de trouver une place.

Perdre sa place, c'était un sacrifice que Zita avait consenti à faire; mais elle avait un profond chagrin de celui qu'elle allait faire à ses maîtres, qui, après tout et malgré leur indifférence sur l'observation des jours maigres, étaient bons pour elle et avaient droit à sa reconnaissance. Arrivée à la porte de la maison, elle n'osait plus entrer et avait envie de s'enfuir. Cependant, elle réfléchit humblement qu'elle ne devait pas éviter les réprimandes.

Il n'y avait pas alors de patronne des cuisinières, puisque c'est Zita qui était destinée à le devenir. Elle ne savait donc *à quel saint se vouer*, comme on dit vulgairement. Elle s'adressa à Dieu. Sa prière faite, elle entra humblement, mais résolûment dans la maison.

Tout à coup, elle s'arrêta dans l'escalier : une suave odeur de fricot venait de saisir son odorat.

"Qu'est-ce à dire? pensa-t-elle. Ne voilà-t-il pas que je sens le fricot? Ma maîtresse se sera aperçue de mon absence, et elle aura fait venir une autre cuisinière. Je n'en serai pas moins chassée; mais leur dîner ne sera pas manqué, et il n'y aura de punie que celle qui a fait la faute."

Zita fit quelques pas, puis s'arrêta...

"Celle qui fait ce fricot, est, certes, une habile personne. Je croyais être la première; mais il y en a une ici qui fait au moins aussi bien que moi."

Et Zita entra dans sa cuisine.

Au moment où elle entrait, elle entendit un bruit comme un crépitement d'ailes, et elle ne vit personne; mais elle attribua ce bruit au frôlement de la robe de la cuisinière probable qui venait de passer rapidement dans une autre pièce.

Les fourneaux étaient allumés, les casseroles étaient en travail et de chacune sortait un fumet exquis.

Zita leva les couvercles et goûta.

"Je me trompais, dit-elle, en disant que celle qui a fait ces fricots, était une personne de ma force: je ne suis pas digne de dénouer les cordons de son tablier; je ne savais pas que mon art pût aller si loin que cela. Mais où est donc cette cuisinière?"

Elle attendit, personne ne vint.

"Mais, dit-elle, comment se fait-il qu'une personne aussi habile expose ses mets à brûler?"

Zita éloigna un peu les casseroles, et s'aperçut que le feu des fourneaux était bleu.

Elle chercha la cuisinière et ne trouva personne. Elle vit seulement que le couvert était mis avec une propreté, avec un soin inimaginables. Dans la salle à manger, elle rencontra sa maîtresse, qui lui dit:

"Eh bien! Zita, êtes-vous prête?

—*Signora*, le dîner est prêt; mais je ne trouve pas la personne...

— Quelle personne ? Les convives sont sur la terrasse avec mon mari, et il n'y a ici que vous et moi."

Zita crut qu'elle rêvait, ou qu'elle avait rêvé.

Elle servit son dîner. C'était quelque chose d'exquis. On en parle encore dans certaines familles, où la tradition a conservé le souvenir de ce festin qui eut lieu il y a deux cents ans.

Zita n'eut qu'à rendre grâce. Des anges étaient venus faire son dîner pendant l'extase où elle s'était plongée à l'église.

Ce devait être un charmant spectacle que ces jolis petits anges, semblables sans doute à ceux qu'on voit dans les tableaux de Murillo.

Voilà l'histoire de sainte Zita, telle que me l'a racontée ma cuisinière, qui, hélas ! fait ma cuisine elle-même.

Alphonse Karr.

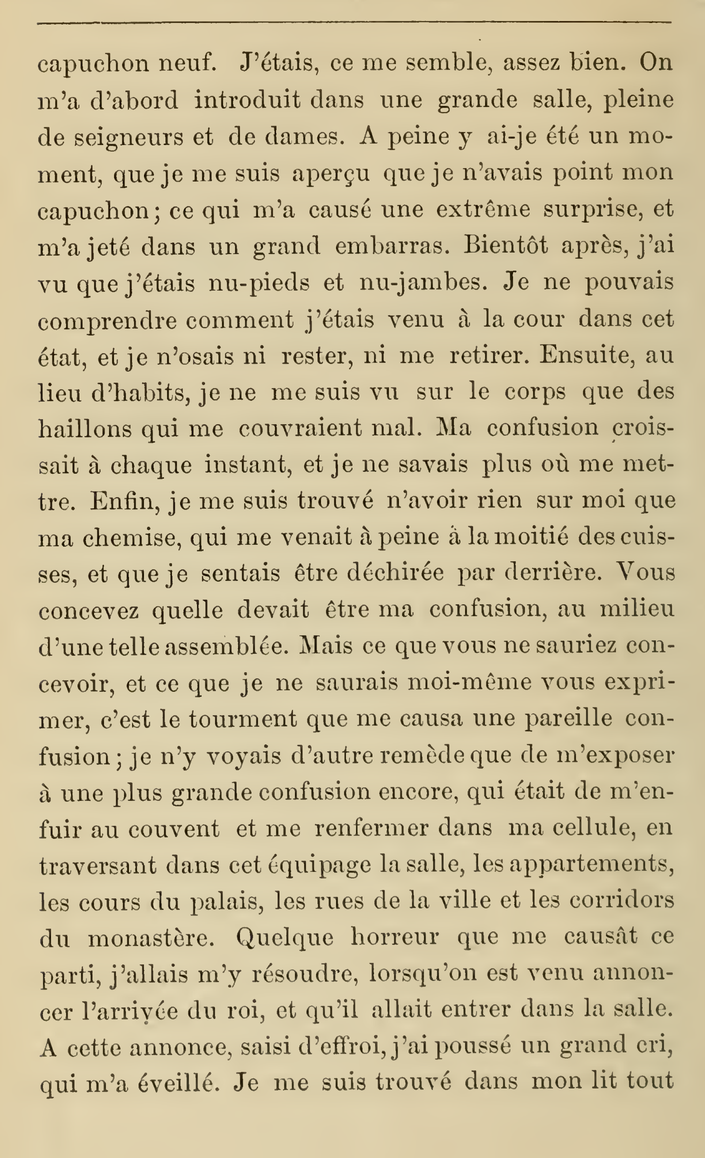


PLAISANT REVE D'UN MOINE

(LÉGENDE)

Un moine eut un rêve qui le fatigua beaucoup. Non seulement il en fut inquiété pendant son sommeil, mais il en fut encore troublé à son réveil. Comme ce rêve lui était resté profondément imprimé dans la mémoire, il s'imagina qu'il signifiait quelque chose, et il voulut en chercher l'explication ; mais il eut beau mettre son esprit à la torture, il ne trouva rien qui le satisfît. Pour se tirer d'embarras, il alla trouver son abbé, et, se prosternant à ses pieds, il lui demanda sa bénédiction. Ensuite, ayant obtenu la permission de parler, et ayant reçu ordre de s'asseoir, il s'assit et raconta son rêve en ces termes :

"Mon père, j'ai rêvé cette nuit que le roi m'appelait à la cour. Cette nouvelle m'a-t-elle fait plaisir ou non ? C'est ce que je ne saurais vous dire. Je me souviens seulement que j'étais fort occupé du soin de me bien mettre, pour paraître avec décence devant le roi. Je me suis donc fait faire une belle robe et un beau manteau ; j'ai pris de beaux bas blancs et me suis mis un



capuchon neuf. J'étais, ce me semble, assez bien. On m'a d'abord introduit dans une grande salle, pleine de seigneurs et de dames. A peine y ai-je été un moment, que je me suis aperçu que je n'avais point mon capuchon; ce qui m'a causé une extrême surprise, et m'a jeté dans un grand embarras. Bientôt après, j'ai vu que j'étais nu-pieds et nu-jambes. Je ne pouvais comprendre comment j'étais venu à la cour dans cet état, et je n'osais ni rester, ni me retirer. Ensuite, au lieu d'habits, je ne me suis vu sur le corps que des haillons qui me couvraient mal. Ma confusion croissait à chaque instant, et je ne savais plus où me mettre. Enfin, je me suis trouvé n'avoir rien sur moi que ma chemise, qui me venait à peine à la moitié des cuisses, et que je sentais être déchirée par derrière. Vous concevez quelle devait être ma confusion, au milieu d'une telle assemblée. Mais ce que vous ne sauriez concevoir, et ce que je ne saurais moi-même vous exprimer, c'est le tourment que me causa une pareille confusion; je n'y voyais d'autre remède que de m'exposer à une plus grande confusion encore, qui était de m'enfuir au couvent et me renfermer dans ma cellule, en traversant dans cet équipage la salle, les appartements, les cours du palais, les rues de la ville et les corridors du monastère. Quelque horreur que me causât ce parti, j'allais m'y résoudre, lorsqu'on est venu annoncer l'arrivée du roi, et qu'il allait entrer dans la salle. A cette annonce, saisi d'effroi, j'ai poussé un grand cri, qui m'a éveillé. Je me suis trouvé dans mon lit tout

essoufflé, mais bien ravi de voir que tout ce qui m'avait tant fatigué n'était qu'un songe. Cependant, mon père, un songe si suivi et si bien circonstancié signifie quelque chose. J'en ai cherché en moi-même l'explication; mais ne l'ayant pu trouver, et me confiant d'ailleurs entièrement à vos lumières, je viens vous la demander.

— Mon père, reprit l'abbé, vous vous trompez en ce que vous croyez que ce rêve signifie quelque chose; quoique suivi et circonstancié, il ne signifie rien. Ces sortes de rêves ne sont que des jeux de l'imagination, inexplicables à la vérité, mais auxquels il ne faut donner aucune croyance. Quoique celui-ci ne signifie rien, nous pouvons cependant en tirer une morale très utile et très solide.

" Nous sommes tous appelés à la cour du Roi des rois, et nous devons tous paraître devant lui. Cette vérité supposée, vous pouvez tirer de votre rêve trois instructions importantes.

" La première, sur le soin de nous préparer à ce grand jour. Si vous étiez si occupé du soin de vous bien mettre pour paraître devant un roi de la terre, maintenant que vous savez que vous devez bientôt paraître devant le Roi du ciel, quel soin ne devez-vous pas prendre de purifier votre âme, de l'orner de toutes les vertus, et de l'enrichir de toutes sortes de bonnes œuvres.

" La seconde, sur la confusion qu'éprouveront ceux qui n'auront pas pris ce soin. Quelle honte pour un

religieux, pour une âme chrétienne de paraître au dernier jour devant Jésus-Christ, devant toute la Cour céleste, les Anges et les Saints ; devant l'univers entier, dans un état de nudité et d'indécence ! Que sera-ce d'y paraître couvert de plaies et d'ulcères, c'est-à-dire de péchés et d'iniquités, dans un état d'horreur et d'abomination !

" La troisième, sur l'humilité qui doit accompagner toutes nos actions, et être le fondement de toutes nos vertus. Vous croyiez être bien habillé en allant à la cour, et quand vous y avez été, vous vous êtes trouvé nu. Combien devons-nous craindre que le bien qui paraît en nous, ne disparaisse au rayon de la lumière divine, que nos richesses apparentes ne se réduisent à une pauvreté réelle, et que notre gloire imaginaire ne se change en une confusion éternelle ! Cette pensée ne doit pas nous décourager, mais seulement, en excitant notre vigilance, nous conserver dans l'humilité."

Le moine se retira rempli de consolation. La ferveur et l'humilité qu'il montra tout le reste de sa vie, firent voir qu'il avait bien profité de la morale de l'abbé. Profitons-en nous-mêmes, car elle nous regarde aussi bien que le moine.

FIN

TABLE

